LA REVUE DE PARIS

JUILLET

ROBERT D'HARCOURT	L'Allemagne devant la Réunification.
H. de MONTHERLANT.	Carnet XXII.
LOUIS KOELTZ	Le Deuxième Bureau et le Réarmement.
F. MALLET-JORIS	Le Cendrier.
S. de MADARIAGA.....	Recoupement Difficile.
BORIS SOUVARINE....	L'U.R.S.S., Puissance Coloniale.
LA VARENDE.....	L'Amour de Monsieur de Bonneville (fin).
AGNÈS CHABRIER	Images de Singapour.
J. CHARBONNEAUX ...	Sculpture Hellénistique.
J. de CHIMAY	Histoire et Tribulations d'un Jardinier.
CLAUDE SANTELLI	La Famille Arlequin.
P. de BOISDEFFRE.....	Kierkegaard et Kafka.
DENISE BOURDET	Images de Paris.
THIERRY MAULNIER...	Le Théâtre : Nekrassov.
PIERRE AUDIAT.....	Tsars de la Nuit.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, PIERRE ROUSSEAU, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, MARTIAL-PIÉCHAUD, MARCEL SCHNEIDER, PIERRE MICHAUT, JEAN MISTLER, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1955 - 62e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	L'Allemagne devant la Réunification	3
HENRY DE MONTHERLANT	Carnet XXII	15
LOUIS KOELTZ	Le Deuxième Bureau et le Réarmement	25
FRANÇOISE MALLET-JORIS	Le Cendrier	39
SALVADOR DE MADARIAGA	Recoupement difficile	46
BORIS SOUVARINE	L'U.R.S.S. Puissance coloniale.	60
LA VARENDE	L'Amour de Monsieur de Bonneville (fin)	72
AGNES CHABRIER	Images de Singapour	93
JEAN CHARBONNEAUX	Sculpture hellénistique	109
JACQUELINE DE CHIMAY	Histoire et Tribulations d'un Jardinier	123
CLAUDE SANTELLI	La Famille Arlequin	132
PIERRE DE BOISDEFFRE	Kierkegaard et Kafka	138
DENISE BOURDET	Images de Paris	143
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre : Nekrassov	152
PIERRE AUDIAT	Tsars de la Nuit	156
Le mois à Paris .. 166	Chronique bibliographique	183

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LA CORTISONE
par le Professeur **DE GENNES**

LE PROBLÈME DE L'AFRIQUE DU NORD
PAR LE MARÉCHAL JUIN

L'ÉCHELLE DE SOIE
par **J.-L. CURTIS**

MILORD L'ARSOUILLE
par **ALAIN DECAUX**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros).. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne.. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires. 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs. — **Propriétaires** : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by **Revue de Paris 1955.**

CANAL DE SUEZ

Assemblée Générale du 7 Juin 1955

L'exercice dont nous vous rendons compte aujourd'hui a été marqué par une nouvelle et régulière progression du trafic et les recettes de l'exercice ressortent en sensible augmentation sur l'année précédente.

Mais cette progression rapide du trafic entraîne inévitablement un surcroît de dépenses et un programme de travaux qui mettra le Canal en état de recevoir des navires plus nombreux et plus importants.

Celui-ci comporte entre autres la création de deux canaux dérivés, l'un à Port-Saïd, l'autre au débouché sud du Grand Lac Amer, dont l'objet est, en offrant aux convois deux zones de garage et de croisement supplémentaires, d'abréger la durée du parcours dans les sections nord et sud du Canal.

En outre, afin de permettre dans de bonnes conditions le transit des grosses unités de 36 pieds de tirant d'eau, le programme comporte également l'élargissement et l'approfondissement du Canal dans certaines régions.

L'exécution de cette première tranche demandera environ trois ans et entraînera une dépense de l'ordre de 6 milliards de francs.

Le volume total des déblais extraits du Canal et de ses abords au cours de l'année 1954 s'est élevé à 7 226 000 mètres cubes environ, en augmentation de près de 26 % par rapport à l'année précédente.

L'effort entrepris depuis la guerre pour la reconstruction et la consolidation des perrés le long des berges a été poursuivi en 1954.

L'année 1954 a enregistré une nouvelle progression du trafic maritime et du mouvement des marchandises.

Dans la répartition entre les quarante-six pavillons représentés au canal en 1954, le pavillon britannique garde la première place, puis viennent les pavillons norvégien, libérien et français.

Le pétrole et ses dérivés assurent presque à eux seuls cette augmentation du trafic.

Ce résultat masque en réalité des changements importants dans la structure des échanges de marchandises sèches. On enregistre en effet, en 1954, un recul important du trafic en provenance ou à destination des Etats-Unis et une augmentation des mouvements intéressant l'Europe et les autres pays en-deçà de Suez, qui atteste une expansion remarquable de l'économie européenne en 1954.

L'Assemblée a ratifié les comptes de l'exercice 1954 laissant un solde disponible de 15 609 869 960 francs. Après affectation de 1 milliard de francs pour investissements et amortissements, 2,5 milliards de francs à provision pour travaux neufs, 600 millions de francs au fonds d'assurance et d'imprévu, et 1 milliard de francs à la réserve extraordinaire, le dividende brut a été fixé à 9 250 francs auquel s'ajoute l'intérêt statutaire de 1 429 fr. 28 pour les actions de capital. Une somme de 87 millions 334.749 francs a été reportée à nouveau.

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, 1, rue d'Astorg, à Paris.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

ÉTABLISSEMENTS HUTCHINSON

L'Assemblée générale ordinaire du 25 mai, présidée par M. Georges LELIÈVRE, a approuvé les comptes de l'exercice 1954, se soldant par un bénéfice net de 252 279 393 francs.

L'Assemblée a fixé le dividende net à 470 francs payable à partir du 13 juin 1955.

L'Assemblée a réélu M. Aimable MELLANO administrateur.

Le rapport du Conseil précise que, dans l'ensemble, les ventes de la Société ont été en accroissement l'an dernier, bien que l'augmentation ait été inégale selon les fabrications.

CRÉDIT LYONNAIS

La Commission de Contrôle des Banques, dans sa séance du 8 juin 1955, a approuvé les comptes de l'Exercice 1954 et les propositions du Conseil d'Administration pour la répartition des bénéfices. Le dividende alloué aux porteurs de parts est fixé à 175 francs brut (contre 150 francs pour l'exercice 1953) comprenant l'intérêt minimum garanti de 69 fr. 63 et un superdividende de 105 fr. 37.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

La Commission de Contrôle des Banques, dans sa séance du 8 juin, a approuvé les comptes de l'exercice 1954. La répartition allouée aux parts bénéficiaires est de 158 francs net par part nominative et de 79 francs net par part de fondateur (coupon n° 53). Ces sommes seront mises en paiement le 1er juillet 1955.

La Commission a également approuvé l'augmentation du capital porté — par incorporation de réserves — de 400 millions de francs à 3 milliards de francs et réalisée par l'élévation de 500 francs à 3 750 francs de la valeur nominale des actions détenues par l'Etat.

RHONE-POULENC

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 7 juin 1955 sous la présidence de M. François ALBERT-BUISSON.

Elle a approuvé le bilan et les comptes de l'exercice 1954 et afixé à 1 100 francs net (coupon n° 7) par action regroupée de 5 000 francs nominal et à 825 francs net (coupon n° 6) par action non regroupée de 2 500 francs nominal le dividende qui sera mis en paiement à dater du 20 juin courant.

Il est rappelé que les actions de 2 500 francs sont en cours de regroupement, depuis le 20 juillet 1953, en actions de 5 000 francs.

Celles non regroupées à la date du 21 juillet prochain seront frappées des déchéances prévues par la loi (suspension du droit au dividende, suppression du droit de vote aux assemblées).

En conséquence, le capital social est dorénavant de 9 472 500 000 francs.

Les actions nouvelles seront mises à la disposition des souscripteurs dans les premiers jours du mois de juillet.

Créées jouissance du 1er janvier 1955, elles participeront, au même titre que les actions anciennes, au bénéfice de l'exercice commencé à cette date.

Elles seront cotées sous la même rubrique que les actions anciennes dès le 20 juin.

B. N. C. I.

La Commission de Contrôle des Banques a approuvé les comptes de l'exercice 1954 et la répartition aux parts bénéficiaires d'un dividende de 90 francs net payable le 1er juillet.

Elle a, en outre, ratifié l'augmentation du capital de 525 millions de francs à 4 milliards de francs et celle des réserves à 800 millions de francs.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation arrêtée au 31 mars 1955, se totalise à 410 milliards de francs contre 406 milliards de francs le 26 février.

Au Passif, les comptes de dépôts atteignent 389 milliards de francs. A l'Actif, le Portefeuille-Effets s'inscrit à 277 milliards de francs et les comptes courants débiteurs figurent pour 65 milliards de francs.

L'ALLEMAGNE ET LA RÉUNIFICATION

par Robert d'Harcourt

Par une ironie des choses et des mots la réunification est devenue pour les Allemands un principe de division. Longtemps elle était restée pour les Allemands de l'Ouest au second plan des préoccupations. Aujourd'hui, elle les passionne. L'opposition socialiste est arrivée à ses fins : mobiliser l'opinion publique contre Bonn en faisant du thème de la réunification un brûlot contre Adenauer.

On connaît les deux thèses qui s'affrontent. Celle du Gouvernement : les chances pour une réunification, loin d'être détruites, sont accrues par une intégration armée de l'Allemagne dans le front occidental. On ne « cause » efficacement avec le Russe qu'à partir d'une position de force.

Celle de l'opposition : la réunification est suspendue à la bonne volonté des Soviets qui tiennent dans leur main l'Allemagne orientale. Or, c'est folie d'espérer qu'ils consentiront jamais à une réunification qui serait l'union contre eux de toute l'Allemagne devenue un glacis militaire allié poussé jusqu'à la ligne Oder-Neisse. Il y a des limites au désintéressement, qui, vu de l'angle russe, ressemblerait à un suicide. Le « préalable » de la réunification est le dialogue avec Moscou. Ce dialogue est rendu impossible si l'Allemagne adhère à un front militaire dirigé contre l'U.R.S.S. Le réarmement enterre la réunification.

Voilà en gros les positions. Jamais leur antagonisme de fond n'est apparu plus irréductible et dans une plus dure lumière qu'au cours de ces derniers mois. La ratification des Accords de Paris n'y a pas mis un terme. Elle l'a rendu plus aigu. La lutte continue. L'opposition socia-

liste refuse de s'incliner devant le fait accompli qui n'est à ses yeux que le fait accompli des Assemblées. Sur un problème qui touche les intérêts vitaux de chaque Allemand, elle en appelle du Parlement au peuple. Le peuple a son mot à dire.

Le « manifeste pour l'unité de l'Allemagne ».

Pour se faire une idée exacte de la température allemande actuelle, il n'est pas inutile de remonter à une manifestation qui restera une date dans l'histoire politique de l'Allemagne contemporaine. Le 29 janvier 1955, se rassemblent dans la crypte de l'église Saint-Paul de Francfort (un cadre dont le choix n'a pas été un hasard, une tradition révolutionnaire s'attachant à ces murs) un certain nombre d'hommes qu'unit un esprit commun de résistance au réarmement. Il y a là des professeurs, des parlementaires, un ancien ministre, des représentants du syndicalisme, des théologiens.

Toute manifestation demande un titre. Celle-ci s'intitulera « Congrès pour la paix, pour l'unité et pour la liberté de l'Allemagne ». Rien du tumulte, de la fièvre, de l'atmosphère surchauffée d'une salle de réunion publique. Les hommes qui sont ici assemblés sont venus pour prendre devant leur pays, à une heure décisive de son destin, un engagement de conscience. Le témoin que nous allons faire entendre dans ce qui suit, au moment où il voit se lever les mains pour l'approbation finale de l'ordre du jour, pense involontairement au serment du Rütli. Même adhésion totale, même gravité passionnée. Un prélude de Bach ouvre la séance. Dehors sont massées les forces policières du Gouvernement de Bonn ; des hommes casqués se tiennent prêts à manœuvrer leurs lances d'incendie. Inutile appareil de force ! Aucune échauffourée n'est à craindre des hommes qui sont ici. Leur dispersion se fera dans le même calme que leur rassemblement, dans le silence, le recueillement. Notre témoin croit assister à la sortie d'une église...

Comment se déroule la séance ? Sept orateurs sont inscrits. Le premier est un sociologue connu de l'Université de Heidelberg, le professeur Alfred Weber, auquel ses quatre-vingt six ans n'ont rien enlevé de sa fougue. Ce Nestor de la démocratie stigmatise avec force « l'humiliant spectacle » (*das beschämende Schauspiel*) qu'a jusqu'ici, à ses yeux, donné la passivité du Gouvernement de Bonn. Qu'a fait ce dernier dans les grandes conférences internationales, et pendant que le destin de l'Allemagne se décidait autour du tapis vert des grands ? Il s'est « caché dans un coin ». Ce n'est pas de la sorte, dans cette ombre peureuse et honteuse, que l'orateur entend que se poursuive la politique d'un grand pays.

Le syndicaliste Reuter pousse une offensive plus vive et plus précise contre la politique d'Adenauer. Il en appelle du Parlement à la Nation. Sur le chapitre du réarmement, « l'instance décisive » appartient au

peuple. Les deux chambres (Bundestag et Bundesrat) ont abusivement étendu leurs pouvoirs à un domaine qui déborde leur compétence. La parole est à l'électeur, « à chaque citoyen, à chaque citoyenne ». Un référendum s'impose.

Le théologien Hellmut Gollwitzer, de la Faculté de Bonn, parle avec l'autorité que lui donnent sa science, la pureté de sa foi, les longues souffrances endurées en Russie comme captif. Il parle simplement, sobrement, dans un complet dédain de tout effet de tribune, de tout appel à la passion. Il trouve absurde et néfaste une politique qui a fait son point de départ de l'impossibilité de traiter avec les Soviets et qui pose comme postulat le fait que le Russe ne « lâchera jamais le gage qu'il a entre les mains ». Politique du « désespoir » qui se condamne à la stérilité. Politique de la lâcheté confortable, du désintéressement commode, de la part de ceux qu'un heureux destin a placés du bon côté du rideau de fer. Politique de la trahison à l'égard des frères malheureux de la zone orientale. « Celui qui la fait a perdu le droit de parler de l'Allemagne, d'une Allemagne qui cesserait d'être même un concept géographique. Il ne lui reste qu'à crier aux infortunés habitants de la République Démocratique : « Abandonnez toute espérance. Le destin a fait de vous des » malchanceux. Nous ne pouvons et ne voulons nous occuper que de » nous-mêmes. »

La création d'une campagne d'agitation, poursuit l'orateur, est une nécessité de l'heure. Il faut que l'Allemagne sorte de la stagnation résignée, qu'elle se délivre du silence, qui est une mauvais politique, qu'elle bouge, qu'elle crie sa volonté de retrouver enfin son territoire rassemblé. Seule façon de se faire entendre des occupants. Seule façon de leur faire comprendre « que la réunification allemande est la condition du règlement des problèmes européens ».

Après Gollwitzer, un autre pasteur de l'église protestante gravit les degrés de l'estrade. Très jeune celui-là (vingt-sept ans), très long, très pâle. Peu de gestes, une voix blanche et unie, un grand calme apparent, mais l'agressivité des mots dément le flegme de l'attitude. Ces mots, l'orateur est assuré de l'écho qu'ils rencontreront au-delà de l'enceinte d'un soir : « Nous n'avons pas le droit de reprendre les armes, et les autres n'ont pas le droit de nous les mettre de force dans les mains. Nous autres jeunes qui pensons ainsi, nous ne sommes ni des embusqués, ni des communistes, ni des nationalistes. Nous ne sommes pas davantage des idéalistes. Nous avons perdu la confiance dans les grandes phrases. Il n'y a plus de flamme dans nos yeux quand on nous parle des vertus du soldat. Combien nous sommes ? Je ne le sais pas, mais ce que je sais, c'est que nous sommes nombreux, et dans tous les camps. Et maintenant, nous nous tournons du côté des hommes qui ont en main les responsabilités et nous leur disons : écoutez-nous, écoutez notre voix avant qu'il soit trop tard, faites tout pour que soit réalisée l'unification de notre pays ».

Ces mots-là sont d'un effet sûr. Ils sont le credo d'une grande partie de la jeunesse.

Après les représentants de l'Église réformée, un prêtre catholique, le professeur docteur Hessen, de Cologne, croit de son devoir de faire entendre sa voix en déplorant le grand nombre de ses frères ecclésiastiques qui se rangent docilement derrière le Gouvernement de Bonn, donnant ainsi tacitement leur appui à « la politique de la force ».

Mais la palme dans la violence du réquisitoire contre Bonn revient au dernier orateur, à l'ancien ministre de l'Intérieur d'Adenauer, au docteur Heinemann, haut dignitaire de l'Église protestante, qui stigmatise une politique fondée sur la prospérité matérielle et vide de doctrine morale. L'acte d'accusation dressé contre le Gouvernement déborde le plan des questions du jour (réarmement, réunification). Il flagelle le matérialisme encouragé par la politique officielle et flétrit avec une corrosive âpreté les voix qui auraient dû s'élever contre lui et qui ont abdiqué devant l'or et devant la force. « Le credo actuel est fait de trois articles : gagner beaucoup d'argent, avoir des soldats qui nous défendent, avoir des églises pour bénir le tout. »

⁂

Point de discussion après ces déclarations. L'atmosphère est faite d'unanimité. Point de discussion, mais un ordre du jour auquel, pour marquer l'importance qu'il prend dans les destinées allemandes, on donnera le nom de « Manifeste allemand du 29 janvier ». En voici les passages principaux :

Une heure solennelle a sonné. Nous appelons le peuple d'Allemagne et son gouvernement à une résistance vigoureuse contre les tendances qui se dessinent tous les jours avec plus de clarté, tendances dont l'aboutissement serait la déchirure définitive de notre pays. La question qui aujourd'hui se pose à notre peuple est celle de son destin même : savoir s'il retrouvera son unité dans la liberté et la paix, ou s'il est condamné à vivre dans l'état contre nature d'une coupure divisant l'Etat en deux moitiés et dont la conséquence est une aliénation morale progressive d'une partie de la nation. L'établissement de forces militaires allemandes se faisant vis-à-vis dans la République Fédérale et dans la zone orientale ne peut avoir comme résultat que d'éteindre à tout jamais toutes chances de réunification et d'accroître la tension entre l'Est et l'Ouest. Son résultat serait, du même coup, l'accroissement, dans des proportions aujourd'hui insupportables, de l'angoisse morale dans laquelle vivent de grandes parties de notre peuple. L'hypothèse effroyable qui, dans la même famille, ferait de deux frères deux adversaires un jour appelés, dans les deux armées opposées, à se trouver face à face l'arme à la main, cette hypothèse deviendrait une réalité. L'heure que nous vivons fait à toute voix allemande libre l'obligation de s'élever contre une pareille évolution des choses en faisant entendre un cri qui soit un avertissement et auquel il soit impossible de fermer ses oreilles (ein unüberhörbarer Warnruf). *Nous adjurons le Gouvernement et le Parlement de faire tous les efforts qui leur sont possibles pour que les quatre puissances occupantes tiennent compte de la volonté d'unité de notre peuple. Un accord entre les quatre puissances pour la réunification de l'Allemagne doit avoir une priorité décisive sur la formation de*

deux blocs militaires. Des conditions acceptables, aussi bien pour l'Allemagne que pour ses voisins, qui par la voie de la réunification de notre pays assureraient la coexistence pacifique des nations d'Europe, ces conditions peuvent et doivent être trouvées. La réunification est pour notre peuple un droit.

Remous profonds créés dans le pays par le dilemme : réarmement ou réunification.

Le manifeste, qui met dans une dureté de lumière jusqu'ici inconnue l'irréductibilité des positions du Gouvernement fédéral et de l'opposition, est antérieur à la ratification des Accords de Paris. L'avertissement qu'il faisait entendre n'a pas empêché le Bundestag d'accomplir le pas décisif. Accordons à ceux qui l'ont signé qu'ils ne se sont pas fait d'illusions sur son efficacité dans l'immédiat. Leur but était d'atteindre le pays au-delà de l'enceinte parlementaire en établissant solennellement devant lui les responsabilités de l'heure, et en même temps en formulant d'une façon définitive une protestation permanente dépassant les limites des débats du jour. Qu'écrit l'un des adhérents du Manifeste, à l'heure même où il est publié : « Que le Gouvernement fédéral ne se fasse aucune illusion, et qu'il n'aille pas croire qu'un vote majoritaire du Parlement pourra museler l'opposition. Nous nous rappelons un mot de Kurt Schumacher, prononcé il y a quatre ans déjà : « Je voudrais bien voir l'armée » allemande qui pourrait être constituée contre la volonté de la social- » démocratie et du monde du travail ! » Aujourd'hui la résistance du pays contre le réarmement a largement dépassé les effectifs de la social-démocratie ; elle pénètre dans toutes les classes du peuple sans distinction de parti ou de confession. »

L'opposition à la « ligne Adenauer » est arrivée à ses fins : créer dans le pays des remous profonds. Des déclarations d'adhésion au Manifeste de Francfort circulent à travers le pays et se couvrent de signatures. Un déluge de lettres de protestations contre le réarmement s'abat sur les bureaux de la Chancellerie de Bonn, sur la table des députés, sur celle des rédacteurs de journaux. L'opposition a trouvé dans sa campagne pour la réunification le plus magnifique des tremplins. Et en même temps, le meilleur moyen d'atteindre indirectement le chancelier qu'elle accuse de torpiller sournoisement l'unité du pays en posant des conditions qui l'excluent parce qu'elles sont inacceptables pour les Russes. Que dit le chancelier ? Réarmer d'abord, causer ensuite. C'est tout le contraire qu'il faut faire, rétorquent les socialistes. Le chancelier intervertit l'ordre naturel des facteurs et le seul qui offre quelque chance de réussite concrète. Sa politique de force mène le pays au gouffre, elle le mène droit à la guerre.

Beaucoup d'Allemands pensent ainsi. Jamais leur opposition à Adenauer n'a pris des formes plus virulentes. Virulence qui éveille de l'autre côté la même violence passionnée, corsée d'attaques personnelles :

« Où voulez-vous en venir avec votre politique de négociations et de neutralité ? Vous ne voyez donc pas le danger de rester sans armes en face de la menace de l'Est ? Êtes-vous fous, ou payés par les Russes ? » Jamais l'Allemagne n'a été plus violemment scindée en deux. « Pour la première fois depuis les débuts de notre République fédérale, écrit un journaliste, l'homme de la rue, chez nous, sort de sa léthargie politique, prend vraiment conscience de la gravité des décisions dont sa vie dépend. »

L'intention de l'opposition, en organisant la manifestation de Francfort et la campagne d'agitation qui l'a suivie, est de la plus parfaite clarté : prendre son point d'appui sur le peuple dont elle connaît l'horreur physique, l'horreur viscérale de la guerre en agitant devant lui le spectre de ce qui l'attend au bout de la route Adenauer ; en appeler à la Nation contre le Parlement ; plus concrètement, lancer l'idée d'un référendum populaire. La riposte de Bonn ne tarde guère : « Vous faites de la démagogie. Vous savez bien qu'en politique extérieure, les décisions ne peuvent être prises que par le Parlement, seul compétent en des domaines qui dépassent l'information de la masse, et d'ailleurs émanation directe de la volonté du peuple. Ce référendum populaire dont vous faites dangereusement naître l'espoir, vous êtes les premiers à savoir qu'il est pratiquement rendu impossible par les termes mêmes de notre loi fondamentale (*Grundgesetz*). Pour abattre un gouvernement dont vous guettez avidement la succession, vous mobilisez la rue. »

Ce mot de « rue », avec ce qu'il contient de blessant, provoque des réactions furieuses chez ceux qu'il entend désigner. Voici celle d'un lecteur :

La rue ? Le chancelier Adenauer nous a dit : « On dresse la rue contre le Parlement. » La rue, je vais vous dire, moi, ce que c'est. C'est ceux qui peut-être, comme l'a affirmé un député, ne comprennent rien aux secrets de la grande politique, mais qui ont compris une chose, depuis le temps qu'ils suivent le cours des événements avec une croissante angoisse, à savoir que les prévisions du chancelier, régulièrement teintées de rose quand c'est sa politique qui est en cause, régulièrement teintées de noir quand il s'agit du péril russe délibérément grossi, ont été régulièrement démenties par les faits. La rue, c'est ceux qui pensent que les soi-disant succès d'une politique de passivité devant l'événement, d'une politique de monomane sans imagination, ne légitiment pas le crédit en blanc que l'on exige de notre peuple, qui pensent que l'approbation mécanique du parti le plus nombreux au Parlement ne constitue pas une garantie suffisante de la justesse de la politique à sens unique pratiquée par Bonn, qui pensent que cette approbation, de la part d'hommes décidés à dire toujours oui (sie ewigen Ja-Sager), *n'est pas autre chose que la preuve de leur asservissement aveugle à l'autorité de leur parti. La rue, c'est ceux qu'atteindraient en premier les horreurs de la guerre dans laquelle les alliances militaires finiront par nous entraîner, je veux dire les habitants de nos grandes villes. La rue, c'est ceux qui, devant Dieu et leur conscience, pensent qu'après l'effroyable bain de sang auquel nous a menés le IIIe Reich, notre devoir strict est de nous abstenir de toute violence, y compris la fameuse « politique de force ». C'est ceux qui, après les très claires déclarations américaines et britanniques, ont perdu la foi dans la volonté des Alliés de sacrifier le réarmement à la réunification* (*au cas où d'aventure les Russes y consentiraient*).

La rue, c'est tous les profanes de la politique et de la stratégie qui n'arrivent pas à se persuader que, des deux côtés, à l'heure des combats décisifs, on renoncerait à l'arme atomique et qui se demandent de quel poids pourrait bien peser une armée allemande au cas où les Russes se décideraient à sacrifier une douzaine de leurs bombes H en les faisant éclater sur le sol de la République fédérale. Les mêmes profanes voient assez mal pourquoi ils devraient jeter par la fenêtre, tous les ans, sous la forme d'impôts destinés à nourrir l'armée nouvelle, 13 à 15 milliards des marks qu'ils ont gagnés à la sueur de leur front. La rue enfin, c'est ceux qui estiment que la cause des Américains est ici directement intéressée et que, même sans aucun réarmement allemand, ils prendraient aussi peu leur parti d'une attaque russe sur l'Allemagne que d'une attaque chinoise sur Formose.

*
**

On excusera la longueur de notre citation. Nous avons tenu à reproduire en entier une lettre dans laquelle nous trouvons assez commodément rassemblés, avec la passion dans l'accent, la chaleur émotionnelle qui leur donnent leur force de pénétration, les arguments qui jouent aujourd'hui en Allemagne contre la politique d'Adenauer. La riposte du vieux lutteur à la vague qu'il sent monter contre lui est conforme à la robustesse du tempérament que ses adversaires aiment stigmatiser du mot « dictatorial ». Il a toujours connu l'obstacle sur sa route. Une fois de plus, il le balaye de la main. Le mot « balayer » n'est pas de nous. C'est lui-même qui l'emploie dans son discours de Hamm : « Le bon sens du peuple allemand balaiera vite cet absurde fantôme (*Spuk*) de référendum populaire. »

Le dilemme subsiste : réarmement ou réunification. Ce dilemme, Adenauer ne l'accepte pas. Il refuse l'option, il veut la conciliation. La croit-il lui-même possible ? Croit-il vraiment à une « réunification dans la paix et la liberté » à partir « d'une position de force ? » C'est à un Allemand, à M. G.D., de Munich, que nous laisserons la parole :

Mettre les Russes sous pression n'est pas le moyen d'obtenir d'une grande puissance des concessions. Je crois bien plutôt qu'à ces concessions, Adenauer ne tient pas. Il sait le premier que sa politique ne conduira jamais à la réunification par des voies pacifiques.

Les positions des socialistes allemands sont établies dans le refus passionné d'une politique à laquelle ils reprochent son acceptation tacite d'un état de choses qui perpétuerait la coupure de l'Allemagne en deux. Que veut l'Ouest ? disent-ils. L'Ouest veut la coexistence avec l'Est sur le pied du statu quo. L'Ouest veut la coexistence pacifique des deux Allemagnes, c'est-à-dire l'éternisation d'une humiliation nationale insupportable à tout cœur allemand. L'Ouest aimerait que rien ne bouge, et nous nous voulons le mouvement. Nous ne pouvons rien attendre de l'immobilité. La fameuse « détente » que les Alliés ont sans trève à la bouche, c'est sur notre dos qu'ils entendent l'acheter. Ils évitent, ils éludent la

question de la réunification qui leur apparaît grosse d'inconnu, qu'ils mettent, pour la galerie, sur leurs programmes, mais qu'ils préfèrent au fond ne pas aborder parce qu'elle ouvre la porte à des incidences imprévisibles et qu'au fond de leurs cœurs ils n'y tiennent pas. « Ils tournent autour de la question allemande comme autour du pot brûlant », écrit le député socialiste Herbert Wehner, traduisant la pensée de son parti dans une image un peu lourde, un peu germanique, mais assez savoureuse en même temps qu'assez juste dans sa rudesse.

Les « Accords de Paris » ? Ollenhauer, chef du parti socialiste, n'hésite pas devant les mots décisifs : il faut les abandonner ; en tout cas mettre au frigidaire les engagements militaires souscrits par l'Allemagne. La faute irréparable de l'heure présente serait de faire précéder la Conférence des Quatre par des réalisations militaires. Le devoir de l'heure, le devoir pressant est le dialogue avec les Russes. Il faut aller à une conférence, mais à une conférence *vraie*, à une conférence abordée avec de *vrais* sentiments d'entente, avec une *vraie* volonté d'aboutir à un accord, et non pas comme on l'a fait jusqu'à présent, avec le désir sournois « d'y trouver un alibi à sa propre politique en en faisant sortir la preuve que les Russes ne veulent pas de la réunification ».

Positions de l'Allemand de l'Est en face de la ligne de Bonn.

Vous devriez, poursuivent les socialistes tournés du côté du Gouvernement, pour éclairer votre lanterne, vous occuper un peu plus des réactions qui nous viennent de notre zone de l'Est. Elles vous fixeraient sur la manière dont on juge là-bas votre politique. On a affirmé que l'Allemand de l'Est, plus encore que celui de l'Ouest, approuvait la ligne de Bonn et c'est là un impudent mensonge. « Pour qu'il ne subsiste dans votre esprit aucun doute, je vais vous lire, dit à la tribune du Bundestag Herbert Wehner (parti socialiste), une lettre qui me vient de là-bas, la lettre d'une femme dont je sais qu'elle a essayé de suivre la politique du chancelier, mais qui maintenant m'écrit, sous le coup de l'impression que lui a causée la manifestation de Francfort, les lignes qui suivent :

Dix ans après la fin de la guerre, devons-nous toujours attendre, devons-nous tolérer que le plus élémentaire de nos droits, celui de vivre unis, soit suspendu à des questions de prestige? Quand, d'ici, j'ai entendu les sept orateurs de l'église Saint-Paul à Francfort oser définir enfin ce qui est, à nos yeux de gens de l'Est, dans la lutte désespérée que nous menons sur des positions déjà presque perdues, la seule politique réaliste, j'ai eu la sensation du soleil qui se lève après une longue nuit. Qu'on écoute donc à Bonn ce que nous ne cessons de répéter ! Si le réarmement devient une réalité, la coupure de notre pays en deux moitiés est inévitable. Il aura une autre conséquence : notre jeunesse de l'Est se verra poussée dans les casernes avec encore bien plus de dureté que par le passé. Et si elle tente de se cabrer, c'est au-delà de l'Oural qu'on l'enverra apprendre les beautés de l'école de section. Si l'on ne cause pas avec les Soviets, a-t-on vu, a-t-on pesé les conséquences? Ici,

on parle ouvertement de l'évacuation en masse des villes et des villages situés le long de la ligne de démarcation. Cela ne ferait, il est vrai, guère de peine au citoyen de l'Ouest qui savoure le bonheur de vivre de l'autre côté.

Cette lettre de l'Est, avec son cri de passion, avec le sentiment de déréliction qui s'y fait jour, avec son accent d'amertume quand est comparé le sort désespéré de l'Est avec la confortable et benoîte existence de l'Allemand de l'Ouest, cette lettre douloureuse, on n'en méconnaîtra pas la sincérité. Pour que soient cependant, sur cette grave question de l'attitude de l'Est allemand à l'égard de Bonn, entendus tous les sons de cloche, nous avons le devoir de produire un autre témoignage, diamétralement opposé, celui-là, à celui que nous venons d'entendre. Nous le tirons d'une lettre ouverte à Erich Ollenhauer, publiée par une feuille allemande :

Je ne suis établi que depuis très peu de temps à l'Ouest. L'état d'esprit de l'Est, je le connais donc fort bien et par expérience personnelle. Toutes les classes de la population qui vivent sous le fouet soviétique n'ont qu'un désir : la main-forte (die starke Hand) *de la part de l'Ouest, pour que ses exigences soient enfin clairement comprises des Soviets. Les hésitants qui pensaient être des malins, la machine de la propagande soviétique et le comportement du service de sûreté de l'Etat (S.S.D.) leur ont ouvert les yeux, et ce réveil a été rude. Entendez-moi bien, M. Ollenhauer, il n'y a pas là-bas, dans notre Est allemand, un seul homme en possession de son bon sens qui croie encore à vos phrases sur « la Liberté, la Paix et l'Unité »* (Freiheit, Frieden, Einheit — *le slogan socialiste), un seul homme qui croie encore à tout cela tant que vous et votre parti continuez à ruiner les dernières possibilités de survie d'un monde libre. Officiellement vous repoussez toute alliance avec le communisme, mais il me semble que votre drapeau a des teintes d'un rose qui se rapproche singulièrement du rouge. Et c'est avec ces enseignes-là que vous prétendez vous faire entendre, à l'Est, de ceux que l'oppression soviétique a réduits à la condition d'esclaves ! Vos méthodes ne peuvent avoir qu'un résultat : paralyser, désagréger les dernières forces de résistance des hommes qui, à l'Est, ont été dépouillés de tous leurs droits de citoyens. Est-ce que les hurlements d'allégresse qui, dans la presse S.E.D. (socialiste-communiste), ont salué votre action, ne vous donnent pas à réfléchir ? Avez-vous vraiment pesé les conséquences, à l'Est, de votre attitude ?*

***

Nous avons entendu un certain nombre de voix allemandes. A l'Ouest, à l'Est. Elles ne sont pas toujours d'accord, comme on l'a vu. Un grand trouble règne dans les esprits. Point dans tous les esprits. Il faut toujours tenir compte, quand on parle de l'Allemagne présente, d'une énorme masse flottante, amorphe, fondamentalement apolitique, pour laquelle n'existe que la question matérielle et quotidienne (d'ailleurs pressante et difficile pour beaucoup d'Allemands, car, à côté d'une Allemagne « grasse », il existe, aujourd'hui encore, une Allemagne « maigre », beaucoup plus nombreuse qu'on ne le croit). Il n'en reste pas moins que les socialistes ont réussi à faire de la réunification un thème

qui a éveillé beaucoup d'Allemands de leur léthargie politique, un thème qui ne les a éveillés à ce point que parce qu'il était soutenu, nourri par un thème qui se profilait derrière lui : le réarmement. Une des plus grandes adresses de l'opposition a été de *lier* les deux problèmes de la réunification et du réarmement en montrant que le premier ne pouvait être résolu que si l'on rejetait la solution du second.

De quelque côté qu'on le retourne, le problème de la réunification apparaît hérissé d'épines. Les Russes ne peuvent pas consentir à la réunification d'une Allemagne qui, armée par les Américains, serait tournée contre eux (on leur répète bien, sur tous les tons, que l'intégration est purement défensive, qu'ils n'ont pas à se sentir menacés, mais ils ne le croient pas !). L'Ouest, de son côté, ne peut pas davantage accepter une réunification à laquelle les Soviets mettraient comme condition la défense pour l'Allemagne d'entrer dans aucune alliance et le renoncement à toutes les bases militaires étrangères établies sur son sol, c'est-à-dire pratiquement, la mise au rebut de toute la politique allemande des Alliés depuis des années.

Les Allemands, au surplus, ne se font aucune illusion sur les facteurs psychologiques qui, à l'Ouest, jouent contre la réunification. L'Angleterre n'admet pas l'idée d'une réunification qui détournerait l'Allemagne de l'Ouest et qui, d'abord lancée par les Soviets, la ferait glisser dans leur sphère. Quant aux Français, voici la mentalité que nous prête une très sérieuse gazette de Stuttgart (*Deutsche Zeitung*) à laquelle nous laissons d'ailleurs l'entière responsabilité de ses allégations : « La France ne peut pas être de cœur pour la réunification. Elle ne peut pas ne pas avoir, quand elle pense à la division de l'Allemagne, la pensée de derrière la tête (*Hintergedanke*) que lui inspire son intérêt national. Le voisinage d'une Allemagne occidentale industriellement puissante lui donne déjà assez de souci. Celui d'une Allemagne réunifiée pourrait devenir pour elle un cauchemar (*Albdruck*). Ce ne sont pas là pour nous raisons de lui en vouloir. Il est légitime qu'un gouvernement parisien voie les choses dans la lumière des intérêts français et agisse en conséquence. »

Difficultés intérieures du chancelier Adenauer.

A toutes les difficultés de Bonn est venu s'ajouter un souci nouveau. Le succès du voyage du chancelier autrichien à Moscou a apporté de l'eau au moulin socialiste en accroissant en Allemagne — et bien au-delà des frontières géographiques du socialisme — la tentation de la neutralité. Il a accru les difficultés déjà grandes du chancelier Adenauer obligé, par une assez cruelle ironie du destin, de faire bonne figure à un événement (la libération d'un peuple-frère) qui est un danger pour ses positions. Que dit la Russie à l'Allemagne ? (car de toute évidence, c'est elle qu'elle vise à travers l'Autriche) : « Voyez ce que viennent d'obtenir vos frères autrichiens. Il ne tient qu'à vous d'en obtenir autant. Compre-

nez donc enfin votre propre intérêt ! Renoncez à ce réarmement, à cette alliance avec l'Ouest qui vous mènent droit à la guerre et vous serez aussi heureux que les Autrichiens. »

Et la voix du chancelier autrichien, à son retour de Russie, est presque plus dangereuse encore à écouter pour des oreilles allemandes que la voix des sirènes de Moscou : « Je n'ai été ni américanophile, ni russophile. J'ai fait une politique autrichienne. Aujourd'hui, l'Autriche est libre. Nous recouvrons notre territoire dans son intégralité. La patience nous a menés à la victoire. »

Bonn a beau répondre aux « tentés » que les positions allemande et autrichienne sont entièrement différentes, ce qui est l'évidence même, l'effet d'ébranlement est tout de même produit. Moscou a un sûr instinct pour tout ce qui peut être un ferment de dissociation. Moscou a le génie du trouble.

Depuis le jour où le chancelier Adenauer était élu à une voix de majorité (1949) et sauf à quelques rares moments de lumière (le voyage à Washington, les triomphales élections de septembre 1953), il n'a jamais eu une traversée facile. Il a l'habitude des écueils. Aujourd'hui, harcelé, traqué par une opposition intraitable, il fait front de tous les côtés avec un courage, avec une pugnacité lucide que nous devons admirer chez un octogénaire.

Le contraste est singulier entre ses positions à l'étranger et chez les siens. Au Palais de Chaillot, il entre à l'O.T.A.N. en vainqueur, aux sons de l'hymne allemand. En Allemagne, il reste le combattant toujours sur la brèche et toujours menacé. Ses adversaires, les socialistes, ne désarment pas et continuent à lui dire : « Vos protestations solennelles de volonté de réunification sont purement verbales puisque vous vous entêtez dans une politique (l'intégration dans le front armé de l'Ouest) qui rend cette réunification inacceptable de ceux dont elle dépend. » « Votre position « rigide » (toujours ce mot de *Stur* qui dit l'obstination, l'entêtement buté, et qui, dans la bouche des socialistes, est devenu une épithète de nature quand ils parlent du chancelier), votre politique rectiligne, invariablement calquée sur l'Amérique, fait d'avance de la réunion des Quatre une conférence mort-née. Le résultat de cette conférence se dessine déjà : la coexistence sur la base de la continuation de la coupure allemande. Il sera trop tard quand le réarmement — ce réarmement que Bonn pousse avec une espèce d'avidité — sera un fait accompli. Il faut causer avec Moscou *avant*, pas *après*. Profiter de la détente actuelle, ne pas laisser passer une heure unique, ne pas attendre que soit devenue réalité cette situation funeste et irréversible : l'intégration des deux moitiés de l'Allemagne dans deux blocs militaires antagonistes ! » (Débat du Bundestag, fin mai.)

Il est grave que, même ailleurs que chez les socialistes, des voix s'élèvent en Allemagne qui disent : « A une politique nouvelle il faut des hommes nouveaux. La réunification est le problème majeur. Problème

insoluble si nous nous raidissons dans l'attitude rigide jusqu'ici adoptée. Nous avons négligé des chances et des occasions de dialogue avec l'Est. Il est possible que les Russes nous offrent des possibilités meilleures que l'Ouest. »

Triomphale à l'extérieur, la route du chancelier reste difficile à l'intérieur.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

L'âpreté des attaques socialistes contre la politique et la personne du chancelier est, au moment où nous achevons ces pages, en croissance constante. Elle grandit parallèlement à la hâte avec laquelle est menée à Bonn l'élaboration des projets militaires. Les dernières déclarations du Service de Presse du parti dépassent en virulence ce que nous avons jusqu'ici connu : « C'est avec épouvante que nos populations d'Allemagne occidentale voient le vieux monsieur (der alte Herr) *s'entêter à ne rien poursuivre, à ne rien vouloir d'autre que son armée. Si Adenauer tient tant à ses soldats, c'est moins pour des raisons militaires que pour pouvoir, en faisant miroiter ses baïonnettes, se livrer à la grande politique. Il veut jeter le poids de la République fédérale, comme puissance militaire soi-disant souveraine, dans les balances de l'Ouest pour empêcher que l'évolution internationale ne se fasse dans un autre sens que celui de ses désirs. »*

Les dernières propositions du Kremlin adressées à Adenauer contribueront à accentuer le trouble des esprits en Allemagne. Les Soviétiques manient bien les nuées fumigènes. Il n'est pas vraisemblable que « l'invitation au voyage » (dans laquelle Adenauer verra à bon droit une confirmation de sa thèse de toujours que seules les attitudes de force sont payantes avec les totalitaires) puisse modifier des positions prises depuis des années, maintenues avec la continuité que nous savons et tout dernièrement encore réaffirmées à Paris devant le Conseil Atlantique. Nous nous rappelons les engagements pris et les mots employés. Le chancelier demeurera le « partenaire loyal et sûr » qu'il s'est « en face de la croissante menace du bloc de l'Est » solennellement engagé à rester. Tant qu'il sera à la barre il repoussera toutes les offres ayant pour condition la disjonction entre son pays et l'Amérique.

CARNET XXII

par HENRY DE MONTHERLANT

Paris : du 23 *avril* 1932 *au* 21 *juin* 1932.
Alger : du 21 *juin* 1932 *au* 25 *novembre* 1932.

C'EST d'ordinaire la partie la plus noble de l'homme, la plus digne en lui d'être aimée, qui lui fait monter les larmes ; et pourtant le visage, dans les larmes, est ridicule.

Ainsi de la volupté, si noble dans son essence, ridicule dans son aspect.

*

Cette peur qui n'accompagne que le bonheur. « Est-ce possible ? »

*

Assez énergique pour être méchant, assez philosophe pour ne pas l'être.

*

Si la paresse est le refus de faire non seulement ce qui vous ennuie, mais encore cette multitude d'actes — tissu de la vie — qui, sans être à proprement parler ennuyeux, sont tout inutiles, alors la paresse doit être tenue pour une des manifestations les plus sûres de l'intelligence.

*

Le portrait qu'on se fait d'eux, c'est celui qu'ils se font de vous. Pourquoi condamner, puisqu'on est ce qu'on condamne ?

*

Auligny[1] a de la peine à refuser à un distributeur de prospectus, si le bonhomme a l'air de prendre à cœur de lui donner le sien : « Tenez, c'est un buvard. »

1. Héros de *La Rose de Sable*.

*

Mon saisissement devant un prêtre qui fume un cigare.

*

Le livre de Quinton : *Maximes sur la Guerre*, paraît dans le silence, traversé de quelques jets de haine. Pensez donc, l'auteur a eu sept citations !

Page 70 : « *Tout est crainte, mystère, attirance, volupté aux premières lignes. Les premières amours qui s'emparent de l'âme ne la troublent point davantage. Le contact de l'ennemi est un contact de l'amour.* Les premières lignes au repos sont des femmes qui dorment. » Admirable.

Page 77 : « *Pour un chef ou un égal sans bravoure, le brave est l'ennemi (...). On se cache d'être brave comme d'aimer.* »

Page 84 : « *Le monde est aux impudents.* »

Page 117 : « *Les troupes de sacrifice ne sont point les jeunes troupes. Les jeunes mâles ne sont pas les meilleurs au combat ; ce sont les vieux mâles les rois du troupeau.* »

Page 181 : « *L'amour ne tolère pas la liberté. Où il y a amour, il n'y a plus de liberté.* »

Page 199 : « *Redoute les cœurs qui te comprennent, parce qu'ils te retiennent. Bénis qui te renie, remercie qui t'oublie.* » Admirable.

Page ... : « *Les parents les plus proches du héros sont les humbles.* »

*

« *La vie ici-bas n'est qu'un jeu et un passe-temps.* » Coran.

*

Dans le quartier de la rue de Bellechasse, c'est le métier des gens de dire qu'il va y avoir la guerre. A Genève, c'est le métier des gens de dire qu'il n'y aura pas la guerre. — 5 mai 1932.

*

Si je voulais résumer en trois mots ce que j'ai vu des Français à la guerre, je dirais : rigolade, — douceur, — patience.

*

Les hommes ont inventé le devoir, et s'empoisonnent la vie avec des obligations envers des entités que souvent ils ne respectent pas et n'aiment pas. Tel se ruine pour une famille qu'il a en horreur ; tel souffre des camouflets reçus par sa patrie, qui l'écœure ; d'innombrables se contraignent en vue de devoirs religieux, et ne « croient » pas. Chacun va chercher des chaînes, et se les attache. Et gronde et mord si on veut les lui enlever.

*

Il y a une façon de ne pas se défendre qui, paraissant lâcheté, est le comble de la force ; la force massive de l'indifférence.

*

La politique : je préfère en être victime que complice.

*

Il m'a dit que j'étais un sot. A cela j'ai jugé qu'il en était un, puisqu'il ne m'avait pas convaincu, et s'était fait un ennemi.

*

Physiquement, je ne peux pas plus m'imaginer criant « Vive » ou « A bas » quoi que ce soit, que criant « Au secours ! » Ça ne sortirait pas.

*

Carlyle (ou Emerson) loue Gœthe autant pour ce qu'il a tu que pour ce qu'il a dit. On pourrait me louer autant pour ce que j'ai ignoré que pour ce que j'ai su.

*

Il y a un bon côté de la trahison des êtres. Quel élan renforcé vers celui qui ne trahit pas !

*

Le sens historique modifie tout. Si vous êtes constipé, songez à la société française sous Louis XIV, et votre mal aura ses titres de noblesse.

*

Quand, à table, je lui passe une cuiller, elle me dit merci. Mais elle ne me dit pas merci quand je lui donne 10 000 francs.

*

Il tentait de rattraper par la politesse ce qu'il ne donnait pas dans le solide. Généreux de l'ombre, et avare de la proie.

*

L'amour qui vous meurt dans la main comme un passereau qui vous meurt dans la main, parce qu'il n'est pas fait pour la main...

*

Le fait que l'œuvre d'art doive aller au public est le revers et la grande punition de cette merveille qu'est l'art. La diffusion de l'œuvre corrompt le caractère de l'artiste, et lui prend un temps qu'il devrait consacrer à cette œuvre et à sa vie privée.

*

Nous vivons harcelés d'un vol d'insectes. Nos ennemis sont les mouches, et nos amis les bourdons.

*

J'aime la haine qu'on me porte ; je danse au-dessus d'elle comme un esprit au-dessus d'une flamme. Je la ranime quand elle allait s'éteindre.

*

« *L'un des plus grands inconvénients du caractère français, celui qui a plus contribué que quoi que ce soit aux catastrophes et déconfitures dont notre histoire abonde, c'est l'absence, chez toutes les têtes, du sentiment du devoir. Il n'y a pas un homme ici qui soit exact à un rendez-vous, qui se regarde comme lié absolument par une promesse. De là cette élasticité de la conscience dans une foule de cas. L'imagination place l'obligation dans ce qui nous plaît ou nous porte intérêt. Chez la race anglaise, au contraire (...), la nécessité du devoir est sentie par tout le monde. Nelson, à Trafalgar, au lieu de parler à ses matelots de la gloire et de la postérité, leur dit simplement dans sa proclamation : « L'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir.* » Delacroix, *Journal*, 26 avril 1853.

*

Depuis dix ans je répète : plutôt être à l'écart que les commander.

*

La politique est l'art de se servir des gens.

*

Nos lettres écrites lisiblement sont celles où nous contrefaisons : nous méditons et nous nous appliquons en écrivant.

*

La sensation d'assurance, d'en-avant, quand on s'est coupé les ongles, qui étaient trop longs, et *dito* quand on a été chez le coiffeur.

*

On me dit : « Vous êtes quelqu'un qui sait ce qu'il veut. » Oui, sur certaines lignes. Mais sur d'autres je ne sais pas du tout ce que je veux. Et comment le pourrais-je, n'y voulant rien ?

*

Masquer sous le nom de religion ou de philosophie son incapacité.

*

Français. Tout ce qui n'est pas bas les étonne ou les exaspère.

*

Les docteurs en langue française me reprochent dans les hebdomadaires la construction suivante, que je trouve dans Retz (II, 252) : « Le soir dont le trompette de l'Archiduc était arrivé l'après-dînée. »

Je trouve aussi dans Retz (II, 251) « l'on convint que », aujourd'hui vicieux.

*

On est content d'annoncer de mauvaises nouvelles de sa santé, comme si cela vous rendait important, et comme si on avait du plaisir à faire de la peine à la personne à qui on les annonce, qu'on aime et qui vous aime.

*

Nous sommes prêts à nous brouiller avec quelqu'un, ou du moins à relâcher notre amitié jusqu'à ce qu'elle casse, simplement parce que trop de fois nous ne sommes pas parvenus à le joindre au téléphone.

*

C'est un pli de petites gens, que vous mentir inutilement. Par exemple, tous ces éditeurs qui vous disent : « Je vous paierai à telle date », sachant qu'ils ne le feront pas. Alors qu'il serait si simple de dire : « J'ai des difficultés de trésorerie. Donnez-moi jusqu'à telle date. » Ou, mieux encore : « Je vous paierai à telle date, si Dieu me fait la grâce de le pouvoir. »

*

Les gens se fichent que mon antique soit fausse, comme ils se fichaient que Tolstoï fût hypocrite [1]. Cela leur fait le même effet que le vrai.

*

Je démonte une armoire avec mon serviteur. « Faites ceci, faites cela », me dit-il, et il a raison. A « cela » je n'aurais jamais pensé ; je déplore ma stupidité ès choses matérielles ; « On a souvent besoin d'un plus petit », etc. Soudain il s'acharne à faire levier avec du fer qui plie, ou à tourner une vis dans le sens opposé au bon. Je lui explique pourquoi la vis doit être tournée dans tel sens ; manifestement il ne le comprend pas, ne le comprendra jamais ; chaque fois que je reviens le voir, il est en train de tourner la vis dans le mauvais sens. Conclusion curieuse : ès choses matérielles, il n'est pas intelligent tout à fait, comme je ne le suis pas tout à fait. Il faut que nous nous mettions à deux, lui le prolétaire, moi l'intellectuel, pour faire un homme des choses matérielles.

1. Allusion à une phrase du *Journal* de madame Tolstoï, que je cite de mémoire : « Ils savent qu'il est hypocrite, mais cela leur est égal. »

*

Emile Clermont (cité dans le livre de sa sœur sur lui :

Page 64 : « *Il me paraît toujours singulier qu'on puisse attacher assez d'importance à mes actes pour qu'on souffre de ce que j'ai fait ou n'ai pas fait.* »

Page 92 : « *Certains vous prennent pour un sot de dévoiler ce qu'eux ne dévoileraient pour rien au monde* [de diminuant pour leur personne]. *Mais d'autres se rendent compte qu'on entre ainsi dans une atmosphère de sincérité et de vérité. C'est un coup de sonde : êtes-vous capable de vérité ? Êtes-vous capable d'estimer avant tout la vérité ?* »

Je crois avoir manqué rarement l'occasion, depuis longtemps, de montrer les côtés de moi qui me diminuaient.

Page 140 : « *Ne pas ajouter aux choses par l'expression.* »

Page 151 : « *La loyauté et la propreté* (...) *sont les vertus les plus étrangères à notre temps.* »

Page 262 : « *Notre temps, temps de grande mémoire et de faible personnalité.* »

*

Déjeuner avec Bernanos [1], 28 mai 1932.

Deux ans et demi d'absence et de silence. Puis retour, et coup sur coup, en un mois, trois maisons où je n'ai jamais écrit me font des propositions sans que j'aie fait le moindre pas vers elles. La sensation du moment où c'est la terre qui vous tire vers le bas. Devenir un pondeur de copie, un richard, et un important.

Est-ce qu'il y a des gens, par hasard, qui croiraient que je vais *faire une carrière* parce que je viens de publier un livre sur la guerre [2] et écris pour la première fois au *Figaro*, à l'*Écho de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes ?* C'est toujours la même chose : on veut m'attacher, m'engager. Et moi je suis un esprit de l'air. Je sais bien ce qui me nourrit : ce sont les satisfactions de mon esprit, de mon cœur, de ma chair : tout cela demande la liberté. Dans ce sens je puis dire moi aussi : je meurs où je m'attache (là où l'on m'attache, je dépéris et je meurs). C'est pourquoi je fuis, je prends la tangente, je « trahis » toujours ; c'est pourquoi je suis sauteur et « perfide ». Il ne faut pas qu'on compte jamais sur moi.

Plutôt avoir peu d'argent, et être libre, qu'en avoir beaucoup, attaché.

Quelqu'un comme moi ne peut pas être gêné. A la première gêne, je ferais sauter tout cela.

1. M. François Coty, propriétaire du *Figaro*, avait demandé à Bernanos d'être le rédacteur en chef de ce journal, et de composer un comité de rédaction, dont Bernanos souhaitait que je fisse partie. La combinaison Bernanos ayant échoué, M. Coty m'offrit d'être rédacteur en chef. Toutes ces propositions furent déclinées.

2. *Mors et Vita.*

Faim de travail, aussi. Travail, mon oxygène. En me libérant des affaires, on me rend à cela pour quoi je suis fait essentiellement.

Ce dont j'ai besoin, c'est de longues retraites de plaisir, de méditation, de travail et d'insouciance sociale. Non du *Figaro* et de l'importance.

*

Limogé, on lui donna la cravate, comme on met du persil dans les naseaux des veaux décapités.

*

Un homme effondré se présente devant une femme, que son effondrement effondre. Mais, de l'agacement qu'il éprouve à la voir effondrée, il se remonte. Simplement pour n'être pas comme elle.

Je ne crois pas que cette réaction puisse avoir lieu d'homme à homme.

*

Faire passer sans cesse toute sa vie dans un tamis. Secouer sans cesse, et ne garder que ce qui reste : ce qui est de votre part essentielle. Sans cesse, comme par une seconde nature.

*

« *Rien n'est plus lâche que de faire le brave devant Dieu.* » Pascal. Mais rien n'est plus lâche que d'aller à Dieu par manque de bravoure.

*

Il ne faut jamais demander aux êtres de ne pas mentir. Et il ne faut jamais leur en vouloir de mentir.

*

Gandhi, dans son discours de la place de la Concorde, donne l'impression d'un imbécile et d'un charlatan. Est-ce parce qu'il a voulu « aller aux masses », et s'est diminué en voulant trop bien faire ? Ou est-ce qu'il est comme ça naturellement ?

*

Cacher sa maîtresse, son enfant, sa femme. *Har'm.*

La grossièreté de ces gens qui, quand on va dîner chez eux, ou à leur restaurant, vous imposent la présence de leur femme, ou de leur maîtresse, ou de leur giton, personnages qui non seulement vous empêchent de parler librement, encore que d'ordinaire idiots et n'ouvrant pas le bec, mais qui en outre sont l'objet de leurs vaporeux regards de tendresse. Toute manifestation publique de tendresse est inconvenante ; les bonnes races le sentent bien. J'aime encore mieux qu'on montre sa lâcheté, que son amour.

*

La plupart des erreurs que j'ai commises dans ma vie sont venues de

ce que je n'avais pas prévu la bassesse ou la mesquinerie de la réaction d'un tiers, dans un de ses sentiments ou dans un de ses actes ; non, cela ne m'était pas venu à l'esprit : cela était d'un autre monde que le mien. On me reproche de trop mépriser. Mes erreurs sont venues de n'avoir pas méprisé assez.

*

Écrivain. Il faut à la fois intelligence, lyrisme et moralité.

Les trois chez Barrès. Je cherche alors ce qui manque : peut-être l'élan vital.

D'Annunzio : lyrisme, pas d'intelligence, pas de moralité. Élan vital dans sa vie, mais on ne le sent plus dans ses œuvres depuis quinze ans.

*

M. est un sûr baromètre. Quand il me fait une vacherie, je sais qu'à Paris ma cote a baissé : il croit pouvoir me vacher à son aise. Quand il me fait une lèche, je sais que mes actions sont hautes : il croit qu'il doit me ménager.

*

Louis Gillet : « *Les faits réels ont toujours un accent qui dégoûte des plus belles conjectures littéraires.* »

*

On peut utilement s'épargner le long et difficile éloge d'un imbécile en disant un seul mot aimable de sa physionomie. Je me suis fait pour toujours un ami de L. en écrivant qu'il avait le regard de Talleyrand.

*

Il est curieux de constater que des personnages ou des milieux aussi différents l'un de l'autre, voire hostiles l'un à l'autre, que Barrès, l'*Action française* et la *N.R.F.* portent le même jugement sur Flaubert : qu'il est un mauvais écrivain. Et cependant, tant d'indulgence pour X. et Y...

*

La vraie force du style est dans le sentiment.

*

Le Goffic. Quelle activité, mon Dieu ! En quatre ans, député, refusé à l'Académie, reçu à l'Académie, et mort !

*

27 juillet 1932. Nous ne pouvons plus être heureux ni avoir l'esprit libre. Le malheur de la patrie nous réveille la nuit. Je sens que je ne supporterai pas une catastrophe nationale, que je serai ébranlé dans mes fondements. Voilà une énorme différence avec 1914.

Époque où tout ce qu'on écrit devient tout de suite « impossible » par une aggravation de la situation : ce qu'on pouvait dire dans la paix ne peut pas l'être sur le bord de la guerre.

*

Je ne prends de la nature que juste ce qu'il faut pour faire de temps en temps une petite description littéraire. Au-delà, elle m'ennuie.

*

3 août 1932. Je lis dans un journal des paroles prêtées à Joffre peu avant sa fin. D'abord : « Je suis un soldat. Je m'étais tu. Mais voici un livre, etc. » Étrange façon de se taire, que d'imprimer. Ensuite : « On me dénigre. Mais le peuple me jugera, le peuple qui... le peuple que... » Qu'est-ce que cela veut dire ? Quels moyens a le peuple de juger Joffre, même s'il le voulait, et il s'en moque bien. Les journaux ? Belle information ! Et que vaut l'opinion du peuple ? Sans fondement, de toutes les opinions la moins fondée. Autant de mots, autant de sottises.

Cela est du même tonneau que ce que me disait Valéry (ou Curel). A l'Académie, quand on en était au mot « impossible » (dans le dictionnaire), Joffre dit que ce mot-là ne devait pas figurer au dictionnaire, parce que « impossible » n'est pas français. Mais cela est plus véniel, étant du tonneau académique, qui ne connaît guère que la piquette.

*

Il y a une loi : le mufle respecte le mufle. Au contraire, la modestie est tenue pour impuissance, la politesse fait ricaner. Combien nous le voyons dans notre présente société, et combien y apparaît que souvent ce n'est pas malgré son abjection et sa muflerie que tel homme est arrivé au faîte, mais à cause d'elles. Presque tous nos « grands auteurs » sont des mufles, et peut-être le sont-ils systématiquement.

*

Ma lucidité me fait prévoir les malheurs. Mon détachement m'empêche d'y parer.

*

On écrit : « La tragédie de Month. est de n'avoir jamais su choisir entre ses tendances. » Et si c'était mon bonheur, — et mon honneur ?

*

Pourquoi ne pas accepter l'extrême-onction, sans « croire », puisque toute ma vie j'ai fait de la radiothérapie sans y croire ?

*

Un homme qui veut se conduire choisit une religion, une sagesse, une

action ou une hauteur. Les éléments d'une hauteur sont le détachement, la générosité et le mépris. *Beata altitudo, sola beatitudo.*

*

Si l'amitié, comme je l'ai lu, consiste à être l'ami de quelqu'un, non quand il a raison, mais quand il a tort, alors je ne suis l'ami de personne.

*

Dans l'amour de rouler soi-même ses cigarettes, je vois tout le côté petit-petit du Français, méticuleux, maniaque, célibataire, radin (ramassant toutes les bribes qui tombent), sale (en jetant partout, s'en empuantissant les doigts) ; et en même temps le coup de main habile, le fameux coup de main français. Manie analogue à celle de vouloir des livres non coupés, autre vice français, bien plus monstrueux encore.

*

Prière du soir. — Mon Dieu ! préservez-moi de mon médecin. Mon Dieu ! préservez-moi de mon avocat. Mon Dieu ! préservez-moi de mon conseil financier, de ma secrétaire, de mes serviteurs ; en un mot, de tous ceux dont la fonction est de m'aider. Ainsi soit-il.

*

Nous aimons mieux passer pour un criminel que pour un nigaud.

HENRY DE MONTHERLANT

LE DEUXIÈME BUREAU ET LE RÉARMEMENT ALLEMAND

par Louis Koeltz

Lorsque M. Georges Castellan présenta en Sorbonne sa thèse de doctorat ès lettres, la petite salle Liard était comble : le sujet choisi par le candidat — *Le Réarmement clandestin du Reich, 1930-1935* — n'était pas du genre habituel. Mais ce n'était pas tant ce titre lui-même que son sous-titre plus modeste, *Vu par le 2e Bureau de l'état-major français*, qui avait attiré les auditeurs. Chacun savait en effet plus ou moins que le Reich avait réarmé clandestinement, mais entendre dire ce que notre 2e Bureau avait découvert de ce réarmement, ce qu'il en avait pensé, ce qu'il en avait fait savoir à ses chefs, et ce que ceux-ci avaient à leur tour communiqué au Gouvernement était une question passionnante.

L'exposé fut tout à l'honneur de notre Service des Renseignements (S.R.) et de notre 2e Bureau de la période 1930-1935 et sa conclusion fut manifeste, éclatante pour tous les auditeurs : notre 2e Bureau, admirablement secondé par le S.R., avait suivi au jour le jour les progrès du réarmement allemand ; il avait averti sans se lasser le Commandement des agissements et des desseins des maîtres de la Reichswehr et par lui le Gouvernement avait eu lui-même connaissance du danger qui menaçait déjà la France et ses alliés.

Il est maintenant possible à chacun de contrôler ces conclusions puisque la thèse de M. Castellan vient d'être publiée [1].

Peu de temps auparavant le général Gauché, chef du 2e Bureau de 1935 à 1940, avait fait paraître de son côté [2] un ouvrage intitulé : *Le 2e Bureau au travail, 1935-1940* qui, sur le même thème du réarmement allemand, embrasse la période d'activité militaire intensive du régime hitlérien et démontre lui aussi d'une façon irréfutable que le Commandement et le Gouvernement français ont été parfaitement renseignés pendant ces six années sur les agissements et les intentions du Reich.

Les deux ouvrages forment donc un tout pour qui veut se documenter

1. Librairie Plon, Paris.
2. Editions Amiot, Paris.

sur la politique militaire allemande pendant l'entre-deux-guerres et se faire une opinion sur ce que nos gouvernements ont connu de cette politique.

Ayant vécu nous-même le drame du réarmement allemand pendant quinze ans et finalement à la tête du 2e Bureau de 1930 à 1935 nous avons gardé très nettement le souvenir que tout a été fait pour avertir nos dirigeants du danger qui nous menaçait, mais pour convaincre le lecteur glanons-en quelques preuves dans les deux ouvrages dont nous venons de parler. Nous les trouverons, de plus en plus graves, de plus en plus angoissantes, tout au cours des années.

De von Seeckt a Schleicher.

Dès le lendemain de la signature du traité de Versailles, le Haut Commandement allemand, en la personne du général von Seeckt, avait opposé la plus mauvaise volonté à se soumettre à l'exécution des clauses militaires du traité ; le 2e Bureau avait signalé cette attitude au Commandement à plusieurs reprises et le général Nollet, président de la Commission militaire de contrôle interalliée, l'avait confirmée en 1927 dans son rapport de fin de mission. Les manquements ayant continué de se produire en 1928, le général Debeney, chef d'état-major de l'armée, en avait averti le ministre de la Guerre dans une lettre qui se terminait par cette phrase lapidaire : « Il est temps d'arrêter l'Allemagne dans la voie où elle s'engage. »

Malgré cet avertissement, le Gouvernement français avait consenti en 1930 à évacuer immédiatement la dernière zone d'occupation qui ne devait être libérée qu'en 1935.

N'ayant plus à craindre le maintien de troupes alliées en pays rhénans, le Haut Commandement allemand persévéra dans son attitude. Le 2e Bureau intervint de nouveau et le 10 juillet 1931, M. Maginot, ministre de la Guerre, écrivit au ministre des Affaires étrangères [1] pour lui signaler les infractions les plus graves à la charge de l'Allemagne :

... *Ces manquements, disait-il, prouvent à l'évidence que* le Commandement allemand se refusant à maintenir son armée dans le rôle qui lui a été assigné par le traité de Versailles... tend à en faire le cadre d'une armée moderne capable de porter la guerre au-delà des frontières du Reich.

Le 18 août de la même année, M. Maginot revient avec insistance sur la question :

... *Il importe d'arrêter sans délai le Commandement allemand dans la voie des manquements dans laquelle il reconnaît officiellement s'être engagé.* Tout retard qui serait apporté auprès des autorités du Reich ne manquerait pas d'être interprété par lui comme une tolérance ou un assentiment de notre part [2].

1. Lettre n° 548 du 2e Bureau du 10 juillet 1931.
2. Lettre du 2e Bureau n° 1233, du 18 août 1931.

A la fin de 1931 le 2e Bureau entre en possession de documents authentiques révélant que le Haut Commandement allemand a donné l'ordre de préparer en secret les organes et les dossiers nécessaires à la mobilisation des forces armées, ce qui constitue un nouveau et très grave manquement au traité. M. Maginot en prévient aussitôt le ministre des Affaires étrangères [1].

Au début de 1932, à Genève, à la Conférence du Désarmement, le Gouvernement allemand commence à dévoiler ses intentions. Le chancelier Bruning y réclame *l'égalité des droits* pour l'Allemagne dans le domaine militaire, ce par quoi il faut comprendre ou bien que le Reich pourra avoir une armée semblable à celles des « puissances puissamment armées » ou bien que ces puissances devront désarmer dans la même mesure que le Reich.

Sans attendre le résultat des discussions engagées à Genève, la Direction de l'armée allemande à Berlin agit comme si elle avait déjà obtenu l'égalité des droits au sens où elle l'entend et prépare en secret la transformation *(Umbau)* de l'armée de 100 000 hommes concédée par le traité en une armée moderne capable de mobiliser 1 million d'hommes [2]. Le général Schleicher, successeur du général Groener au ministère de la Reichswehr, approuve les grandes lignes de l'*Umbau* dès son entrée en fonctions en juillet 1932 et prescrit d'en préparer les mesures d'application pour le 1er avril suivant. En même temps il autorise officiellement les associations paramilitaires à donner à leurs membres une instruction militaire.

Le 2e Bureau décèle rapidement les premiers indices de l'*Umbau*, en particulier la transformation du train, corps de transport, en unités combattantes. Il alerte le Commandement. Le général Weygand avertit M. Paul-Boncour, nouveau ministre de la Guerre [3], qui saisit à son tour le président du Conseil, M. Herriot [4] :

... Si après avoir toléré le réarmement matériel qui se poursuit progressivement et la préparation de la mobilisation qui est en cours, nous ne nous opposons pas au rétablissement plus ou moins direct d'une instruction militaire obligatoire, l'Allemagne aura réussi, malgré le traité, sous nos yeux et pour ainsi dire avec notre consentement, à recouvrer tous les éléments de sa puissance militaire d'avant-guerre.

1. Lettre du 2e Bureau du 4 décembre 1931, n° 968.

2. En février 1934, le 2e Bureau entrera en possession du document authentique et complet de l'*Umbau* de Schleicher. Le plan prévoyait pour 1938, dans le cadre et suivant les prescriptions du plan de mobilisation déjà aux mains du 2e Bureau :
— La transformation de l'armée de 7 DI et 3 DC du traité en une armée de campagne de 21 DI et 3 DC (340 000 hommes) ;
— La constitution d'un Grenzschutz de 34 divisions (380 000 hommes) ;
— La création de troupes de forteresses ;
— Une armée de seconde ligne.

3. Lettre n° 2093/S, du 22 juin 1932.

4. Lettre du 2e Bureau n° 1015, du 16 juillet 1932.

Malgré cet avertissement, les Alliés concèdent à l'Allemagne *l'égalité des droits* le 11 décembre 1932. C'était en fait consentir à l'abolition des clauses militaires du traité de Versailles.

Les premières décisions hitlériennes.

Aussi quand il accède au pouvoir en janvier 1933 Hitler trouve le terrain largement déblayé devant lui. Ses prédécesseurs, militaires et hommes politiques, ont déjà bien travaillé. Il n'a plus qu'à continuer l'œuvre commencée. Il laisse tout d'abord s'accomplir l'*Umbau* de Schleicher. En effet, les renseignements que reçoit le 2e Bureau au début de 1933 sont si nombreux et si précis qu'il peut annoncer que *la date du 1er avril apparaît comme devant être le point de départ des modifications organiques qui doivent être apportées à la Reichswehr* (cette date était effectivement cette prévue par Schleicher) :

... L'Allemagne dit-il, estime sans doute qu'à cette date l'aéropage de Genève aura statué et que, soit qu'elle ait obtenu gain de cause, soit qu'elle puisse rejeter sur les autres puissances l'échec de la conférence... elle pourra se considérer comme libérée des chaînes que le traité faisait peser sur son organisation militaire [1].

Les événements confirment les prévisions du 2e Bureau. Les modifications qu'il constate à partir du 1er avril sont si variées qu'à la fin de mai le président du Conseil, M. Daladier, en informe le ministre des Affaires étrangères, pour en saisir la Conférence des ambassadeurs, par une lettre qui se termine ainsi :

... Ce sont là autant de faits nouveaux et importants qui prouvent que le Commandement allemand s'affranchit de plus en plus ouvertement du traité [2].

Cinq mois plus tard l'*Umbau* étant achevé ou presque, Hitler précipite les décisions et le voile se déchire : *le 14 octobre* l'Allemagne quitte la Société des Nations et la Conférence du désarmement, marquant ainsi avec éclat qu'elle reprend sa liberté.

La période des audaces commence. *Le 24 décembre* Hitler demande à notre ambassadeur le droit de posséder une armée de 300 000 hommes sur la base de la conscription et du service à court terme. Et, sans plus attendre, le général von Blomberg met sur pied un nouveau plan d'*Umbau*, beaucoup plus hardi que celui de Schleicher, puisqu'il ne vise rien moins qu'à détripler dès le temps de paix l'armée de 100 000 hommes, donc à la porter immédiatement à 21 divisions d'infanterie et 3 de cava-

1. Bulletin de renseignements : « La Reichswehr et les Associations au début de 1933 ».
2. Lettre du 24 mai 1933.

lerie, armées à la moderne, les premières étant groupées en 9 corps d'armée, les secondes en un corps de cavalerie.

Un plan analogue est établi pour la constitution d'une armée de l'Air.

Et l'exécution des plans Blomberg commence immédiatement. *1934* est une année de fièvre militaire pour le Reich ; les réalisations se précipitent. Le 2e Bureau en découvre dans tous les domaines si bien que dans son *Bulletin de renseignements* du début de 1935 il pourra écrire :

... *L'année 1934 a été le tournant décisif* depuis longtemps pressenti, *de la politique militaire du Reich...*

L'Allemagne hitlérienne, fidèle aux traditions ancestrales, a rétabli le culte de la force ; l'armée a repris sa place, la première, dans l'Etat ; le vieil esprit militariste s'est ranimé... il s'affirme aussi dangereux qu'en 1914 *puisqu'il est au service d'une mystique qu'on pouvait à bon droit croire disparue à jamais.*

Il est certain que la réorganisation actuelle ne constituera qu'une étape... 1935 sera *une année de coordination et de mise au point en même temps que* le point de départ d'une nouvelle étape....

... Il est manifeste que le Gouvernement du Reich veut reconstituer au plus tôt l'instrument nécessaire à sa politique extérieure et reprendre en Europe son hégémonie militaire d'avant-guerre.

L'avertissement était grave. Profondément convaincu, par les multiples preuves qui lui étaient passées par les mains depuis deux ans, de tenir la vérité, le 2e Bureau n'hésitait pas à s'engager à fond et à jeter un cri d'alarme au Commandement, au Gouvernement et à toute l'armée.

1935 fut bien le point de départ de la nouvelle étape qu'il avait annoncée.

Le 16 mars Hitler dénonce officiellement le traité de Versailles : il rétablit le service militaire obligatoire et prescrit de porter les forces de l'armée de terre *à 12 corps d'armée et 36 divisions.* Le 21 mai, une loi lui donne pleins pouvoirs dans le domaine militaire.

Les renseignements signalant des incorporations massives, des créations d'unités nouvelles, des sorties de matériel, des constructions de casernes, de terrains d'aviation, etc., affluent au 2e Bureau qui peut annoncer *au début de 1936* que le Commandement allemand dispose déjà de 24 divisions d'infanterie, 3 divisions blindées, 2 divisions de cavalerie. Et, dans son tableau de l'effort accompli par le Reich en 1935, il déclare :

... *En donnant à la population le goût des choses militaires, les dirigeants allemands veulent, semble-t-il,* rendre l'idée de guerre absolument familière à leurs esprits.

Il en est bien ainsi car, le *7 mars 1936,* Hitler fait un geste qui ne peut que laisser présager des lendemains guerriers : il donne l'ordre à ses troupes de réoccuper la rive gauche du Rhin.

Une nouvelle ère commence, celle des récupérations et des conquêtes territoriales.

Du même coup la tâche du 2e Bureau s'agrandit : il ne s'agit plus seulement pour lui de renseigner sur le développement clandestin des forces armées du Reich, mais aussi de découvrir si le Führer compte employer à la réalisation de ses desseins politiques l'instrument de guerre qu'il forge depuis deux ans. Il va désormais « travailler dans un climat de guerre » et son premier soin est d'établir un plan de renseignements de tension politique. Il sait que Hitler veut réunir l'Autriche au Reich, enlever les Sudètes à la Tchécoslovaquie, récupérer les territoires polonais autrefois allemands. Mais quelles seront les échéances et dans quel ordre Hitler procédera-t-il ?

La première moitié de *1937* est calme politiquement, quoique le Reich continue fébrilement à accroître ses forces armées. Ce n'est qu'à la fin de l'année que le 2e Bureau reçoit des renseignements précis sur les intentions de Hitler, mais ils sont nombreux, se recoupent et le S.R. les confirme par un document authentique : l'action contre l'Autriche et la Tchécoslovaquie sera déclenchée prochainement, ce sera *une action de force.*

Et *au début de 1938*, le 2e Bureau, faisant le bilan de 1937, peut déclarer :

> *Sur le plan militaire*, les armements se développent sur un rythme inquiétant. *Le programme des 36 divisions... est à peine achevé que déjà se dessine un projet plus vaste...*
>
> *L'Allemagne est ainsi transformée en un vaste camp retranché, soumis à une volonté dictatoriale de plus en plus absolue, où la vie a pris un aspect qui paraît anormal* à moins que les dirigeants ne soient déjà décidés à recourir à la force pour réaliser leurs ambitions.

L'Anschluss et les Sudètes.

La décision était déjà prise effectivement. Le *12 février 1938*, Hitler intervient brutalement dans les affaires intérieures de l'Autriche et le *11 mars* il adresse coup sur coup deux ultimatum au chancelier Schuschnigg. *Le 12 au matin* les troupes allemandes pénètrent en Autriche.

Le 2e Bureau a pu prévenir le Commandement et le Gouvernement. Dès le début de mars, le S.R. et la légation de Vienne ont annoncé que *l'opération serait prochaine, soudaine et que tout serait réglé en quelques heures.* Le *11 mars*, le S.R. a fait savoir que les garnisons de Bavière étaient alertées et dans la nuit suivante Vienne a fait connaître que les troupes bavaroises étaient en marche vers la frontière autrichienne. Entre l'ordre d'alerte et le franchissement de la frontière trente-six heures seulement se sont écoulées.

L'action contre l'Autriche ressemble en tous points à celle de Rhénanie en 1936 : il n'y a eu ni mobilisation, ni concentration préalables. On apprendra plus tard que Hitler a pris sa décision soudainement, sans

avoir consulté les hautes autorités militaires et qu'il a donné un ordre d'exécution immédiate. Le 2e Bureau souligne le fait, qui non seulement confirme le retour aux principes séculaires de la doctrine stratégique allemande — initiative des opérations, secret, surprise — mais les renforce : *l'armée allemande du temps de paix doit être constamment sur le pied de guerre et prête à partir en opérations en quelques heures.*

Après l'Anschluss, nouvelle accalmie politique de quelques mois, mais activité de préparation militaire plus extraordinaire que jamais [1]. Durant toute cette période, notre S.R. est d'un rendement considérable : il signale sans arrêt des préparatifs de tous ordres : instruction intensive dans les camps, formation de grandes unités de réserve, développement des fortifications de Rhénanie, sorties de matériel, etc. Toute cette activité semble répondre à une agression prochaine contre la Tchécoslovaquie.

Les renseignements du S.R. sont si nombreux et si sûrs que le 25 août le 2e Bureau peut avancer la date du *25 septembre* comme date possible d'une prochaine opération contre la Tchécoslovaquie.

L'action politique contre le Gouvernement de Prague se développe en effet à partir du début de septembre. Le 12, Hitler prononce un discours d'une violence inouïe contre la Tchécoslovaquie ; le 15, le Führer des Sudètes, Heinlein, demande l'appui de l'Allemagne.

Le S.R. recueille alors des renseignements si précis sur les déplacements de troupes allemandes que *le 19 septembre le chef du 2e Bureau peut affirmer* que des mouvements de concentration vers la frontière tchèque sont en cours d'exécution, que *l'agression allemande n'est plus qu'une question de jours, que l'Allemagne est prête à faire face à une guerre générale.*

Le 26 septembre, Hitler somme le Gouvernement tchécoslovaque de lui remettre le territoire des Sudètes le 1er octobre.

La guerre ne sera évitée qu'*in extremis* lorsqu'à Munich, le 29 septembre, les Alliés donneront satisfaction à Hitler.

Prague et la Pologne.

Deux mois de tranquillité relative et à la mi-décembre les premiers indices d'une nouvelle volonté d'agression hitlérienne parviennent au 2e Bureau. Le 19, celui-ci reçoit communication de propos tenus par une haute personnalité allemande de l'entourage de Hitler au sujet du programme d'expansion politique du Führer. La Tchécoslovaquie deviendra sous peu un État vassal de l'Allemagne. Il ne restera plus dans l'Est qu'un État dangereux pour le Reich : la Pologne ; sa désagrégation politique sera entreprise prochainement en suscitant un mouvement d'indé-

1. Hitler confirmera dans deux discours de septembre qu'il avait donné l'*ordre, le 28 mai,* de *prendre des mesures très graves.*

pendance en Ukraine. Quand l'agitation sera devenue suffisamment intense, le Reich adressera à la Pologne un ultimatum exigeant la rétrocession immédiate du corridor et de la Haute-Silésie. La Pologne sera obligée de céder, car aucune puissance ne voudra lui prêter appui. Débarrassé de la Pologne, le Reich pourra alors, soit se tourner contre la France, soit continuer à agir dans l'Est pour conquérir l'espace vital dont il a besoin.

Ainsi l'ère des extensions territoriales *par la force* doit se poursuivre et le processus des actions projetées sera le même que celui déjà employé contre l'Autriche et contre la Tchécoslovaquie.

Le 2e Bureau prévient aussitôt le Commandement de ce nouveau danger, qui intéresse la France au premier chef.

Au début de 1939, l'agitation politique reprend effectivement en Tchécoslovaquie. *Le 6 mars, le S.R. apprend* de source sûre que *Hitler a pris la décision de passer le 15 mars à l'action contre Prague.* Le 13, des mouvements de troupes importants sont signalés à la frontière tchécoslovaque. Le 14, la désagrégation politique s'accentue en Slovaquie. Dans la soirée, Hitler convoque à Berlin le président Hacha et le contraint au cours de la nuit à souscrire à l'annexion de son pays à l'Allemagne. *Le 15 mars*, à la *date annoncée par le S.R.*, Prague est occupée. La Bohême et la Moravie deviennent un protectorat allemand. La Pologne est complètement isolée.

Dès la fin du mois, Hitler commence son action contre elle. Il entre tout d'abord en pourparlers pacifiques avec Varsovie au sujet de Danzig et du couloir poméranien. Mais le *10 avril* un renseignement de S.R. de source excellente affirme que *l'action de force* n'en aura pas moins lieu et que *Hitler veut un conflit armé.* Une première tension éclate en effet deux jours plus tard : le 12 avril, devant le Reichstag, Hitler se lance dans une violente diatribe contre Varsovie, dénonce le pacte germano-polonais de 1934 et, furieux contre la Grande-Bretagne qui a donné sa garantie à la Pologne, dénonce également l'accord naval qu'il a conclu avec elle en 1935.

Quelques semaines passent où l'on parle toujours d'agression possible contre la Pologne, puis les renseignements deviennent extrêmement précis : le *14 juin*, le 2e Bureau rend compte au Commandement qu'un agent de toute confiance vient d'annoncer la possibilité d'une *nouvelle tension pour le mois d'août.* Il s'agirait pour le Reich d'obtenir la restitution non seulement de Danzig, mais encore des anciennes provinces de Posen et de Prusse orientale. Des mesures militaires seraient prises dès l'été ; *deux divisions blindées et une division légère seraient dirigées le 20 août sur la Silésie.*

Le 2e Bureau et le S.R. consacrent dès lors toute leur activité à recouper ces deux renseignements : possibilité d'une agression à la fin d'août, début de la concentration le 20 août.

La possibilité d'une agression pour la fin d'août est confirmée dès le milieu de juillet par le S.R. qui signale en outre des appels massifs de réservistes. A partir du *10 août*, les renseignements militaires s'aggravent. Enfin *le 19*, le déclenchement des mouvements de concentration en direction de la frontière polonaise est constaté.

Le jour même, le chef du 2e Bureau va trouver le général Gamelin, lui fait un tableau d'ensemble des mesures prises par le Reich et affirme que nous *nous trouvons dans une situation rigoureusement identique à celle du 19 septembre 1938 dans le cas de la Tchécoslovaquie, que la concentration allemande est en cours, qu'il est certain que, dans dix jours environ, à la fin de ce mois, l'armée allemande sera en mesure d'envahir la Pologne.*

Les jours suivants, les renseignements de S.R. et de source diplomatique se font de plus en plus nombreux sur la concentration allemande. Le 23, un pacte germano-soviétique est signé à Moscou. *Le 24*, un excellent agent fait savoir que Hitler a déclaré le 22 août devant un groupe de généraux, à Berchtesgaden, que la Pologne serait envahie *entre le 26 et le 28 août*[1].

Le 1er septembre à l'aube, les troupes allemandes débouchent de leurs zones de concentration et pénètrent en Pologne. Les événements, retardés par des interventions diplomatiques, confirment ainsi, à trois jours près, les avertissements du 2e Bureau.

Le 10 mai 1940.

Ainsi donc, pendant l'entre-deux-guerres, notre S.R., principal organe de recherches, et notre 2e Bureau, organe de contrôle et de synthèse responsable, ont bien rempli la mission qui leur était confiée : mettre le Commandement et le Gouvernement à l'abri de toute surprise diplomatique et militaire en les renseignant sur les possibilités militaires et les intentions des dirigeants du Reich.

Mais, diront certains lecteurs, nous sommes disposés à reconnaître que le 2e Bureau a été hautement à la hauteur de sa tâche de 1920 à 1939 ; il n'en reste pas moins que le 10 mai 1940 le Haut Commandement français a été surpris tactiquement et stratégiquement : tactiquement par la brutalité du choc et la rapidité du franchissement de la Meuse à Sedan ; stratégiquement par l'irruption de la masse des blindés allemands en direction de Mézières-Sedan. Le 2e Bureau n'a donc pas renseigné suffisamment le Commandement.

Voyons objectivement ce qu'il en fut en réalité.

Tout d'abord *le Commandement ne pouvait être surpris tactiquement*

1. Fait exact, établi formellement lors du procès de Nuremberg.

Bien des années avant l'offensive de mai 1940, le 2e Bureau avait signalé à toute l'armée dans ses bulletins de renseignements, dans ses études, dans ses cours d'instruction, dans ses conférences à l'École supérieure de Guerre et au Centre des Hautes Études militaires, que le Commandement allemand développait considérablement ses forces blindées, et qu'il ne comptait pas en faire une arme lente d'accompagnement et d'appui de l'infanterie, mais une arme indépendante, une arme de vitesse, de décision, de manœuvre sur les flancs et les derrières, une sorte de cavalerie de rupture et d'exploitation. Il n'a pas sous-estimé le nombre des chars allemands, au contraire, il l'a surestimé et certains lui en ont fait le reproche.

Pendant près de vingt ans, il a souligné le mordant de l'infanterie allemande, sa souplesse manœuvrière, l'esprit d'initiative de ses cadres, son aptitude à franchir rapidement les cours d'eau, sa volonté de pousser sans cesse de l'avant, de nuit comme de jour.

Dès 1936 il a proclamé la puissance de l'aviation allemande renaissante, sa volonté de participer avec les forces terrestres à la bataille initiale décisive, laissant à plus tard le soin de frapper, si besoin en était, les centres vitaux de ses adversaires.

Certains de ses membres ont aussi cherché, par la presse et sous l'anonymat, à renseigner l'opinion sur l'imminence d'une agression allemande et sur la forme que prendrait cette agression. Nous avons écrit nous-même *en novembre 1938*, au lendemain de Munich : *L'Allemagne peut être prête dès l'été prochain. C'est donc dès le printemps prochain qu'il nous faut être prêts... C'est une question de vie ou de mort pour la France. Il faut que le pays le sache et qu'il se prononce. Il a le choix entre Iéna ou Sedan.* Et sur la forme de l'offensive allemande nous disions : « ... C'est *l'attaque brusquée* qui serait la forme la plus vraisemblable de l'attaque allemande... On se représente généralement l'attaque brusquée sous la forme d'une irruption soudaine de divisions mécaniques et motorisées franchissant un matin à l'aube la frontière... pendant que des masses d'avions iraient déverser l'incendie, le carnage et la terreur *à l'arrière*, sur Paris et certaines de nos grandes villes... *Il est une autre forme d'attaque brusquée que nous estimons plus dangereuse pour notre défense et de résultats stratégiques plus immédiats pour l'agresseur : celle où les actions de l'armée de terre et de l'armée de l'air ennemies seraient conjuguées, concentrées sur un seul et même objectif*[1]. » N'en fut-il pas ainsi les 13 et 14 mai 1940 à Sedan ? N'en avait-il pas été ainsi lors de l'agression contre la Pologne en septembre 1939 ? Le 2e Bureau n'avait-il pas, dès le 21 septembre 1939, au rapport du G.Q.G., signalé cette forme d'attaque brusquée combinée et n'avait-il pas prédit avec force la réédition de cette forme d'attaque sur notre front[2] ?

1. Voir *Revue de Paris* n° 22 du 15 novembre 1938, *Ce qu'il faut faire.*
2. Gauché, ouvr. cité, pages 166-167.

S'il n'a pas été tenu assez compte de ces avertissements, ce n'est pas la faute du 2e Bureau.

Il en fut de même dans le domaine stratégique. *Le Commandement n'a été surpris stratégiquement que parce qu'il ne s'est pas assez prémuni contre les différentes possibilités d'offensive ennemies.*

Le 2e Bureau lui avait en effet fourni suffisamment de renseignements pour qu'il pût prendre ses dispositions.

Dès la fin d'octobre 1939, il lui avait fait connaître que le Haut Commandement allemand avait ramené de Pologne sur le front Ouest le gros de son corps de bataille et qu'il avait déjà 75 à 80 divisions à pied d'œuvre ; *dès la première décade de novembre*, il avait déclaré que les armées allemandes étaient en mesure de passer à l'attaque, ce qui était vrai puisque, comme on l'apprendra plus tard, Hitler avait donné l'ordre le 9 octobre de préparer un plan d'offensive à l'Ouest pour la mi-novembre [1] et que le 29 octobre le général Brauchitsch, commandant en chef de l'armée, avait envoyé une directive dans ce sens aux commandants de groupes d'armées intéressés [2].

Le 18 février, le 2e Bureau déclara que « face à la Hollande et à la Belgique *les forces allemandes pouvaient déboucher à l'ouest de la Meuse dans un délai de deux à trois jours* ».

Le *13 avril* il annonça que « face à la Hollande, à la Belgique et au Luxembourg, *le dispositif allemand avait été resserré à une plus grande proximité de la frontière* », fait d'où l'on pouvait déduire que le délai de deux à trois jours avait encore été réduit, ce qui était exact [3].

Enfin le *30 avril*, le 2e Bureau fit connaître que l'ensemble des forces allemandes de l'ouest s'élevait à 125-130 divisions — estimation très proche de la réalité [4] — et que le centre de gravité de ces forces se trouvait au nord de la Moselle.

Le Commandement français connaissait donc au début de mai 1940 quelles étaient les forces de son adversaire et savait que celui-ci *pouvait passer à l'attaque sur le front Hollande-Belgique-Luxembourg à tout moment, après un délai extrêmement court de préparation que l'on pouvait évaluer à quarante-huit heures au maximum.*

Ces renseignements impliquaient à eux seuls l'obligation pour le Com-

1. Directive n° 6 pour la conduite de la guerre, O.K.W. n° 172/39. Très secret, W.F.A./4.

2. Commandement en chef de l'armée. E.M.G., *op.* n° 44.440-39. Très secret. Concentration stratégique du plan Jaune.

3. Le délai de mise en place du dispositif d'attaque allemand qui était de six jours le 30 octobre 1939 avait été réduit à trois jours le 20 novembre, puis à vingt-quatre heures et moins si possible, le 22 janvier 1940, pour les unités de premier échelon et notamment pour les divisions blindées qui vinrent ainsi coller au front. (Note du groupe d'armées A n° 311, Ia Chefsache, du 23 janvier 1949.)

4. Voir Gauché, *ouvr. cité*, p. 188. L'attaque allemande du 10 mai 1940 fut exécutée par 107 divisions d'infanterie et 10 divisions blindées ; 20 divisions étaient en outre en ligne sur les fronts passifs.

mandement français d'adopter pour ses armées un dispositif tel qu'il pût répondre en tous temps et dans les moindres délais aux différentes offensives ennemies quelles qu'elles fussent et en second lieu l'obligation d'assurer la couverture de la marche de l'aile gauche alliée vers la Dyle contre toutes les manifestations ennemies qui pouvaient la contrarier, donc en particulier contre une irruption de blindés au sud de la Meuse en direction de Dinant, Mézières et Sedan.

C'était là affaire du Haut Commandement et de lui seul.

Le 2e Bureau ayant donné au Commandement les éléments essentiels de ses décisions en ce qui concernait l'ennemi — importance et zone de rassemblement des forces ennemies, front d'attaque possible, degré d'imminence de l'attaque — pouvait-il faire davantage ?

Évidemment l'idéal eût été qu'il pût lui dire également : l'ennemi appliquera son effort principal dans telle direction (en l'occurrence en direction Mézières-Sedan).

Or au début de mai 1940 il n'était pas en mesure de pouvoir le faire pour des circonstances indépendantes de sa volonté.

La direction d'effort principal de l'ennemi ne pouvait en effet être déterminée que par le S.R., l'observation des mouvements de l'ennemi, les déclarations de prisonniers.

Or, si de novembre à mai le S.R. avait reçu à de multiples reprises par des agents sûrs des renseignements sur les intentions offensives de l'ennemi, ces renseignements étaient toujours restés dans le domaine des généralités et n'avaient jamais précisé la direction principale d'attaque de l'ennemi.

Pour que le S.R. fût en situation d'indiquer de façon certaine cette direction, il aurait fallu qu'il eût à sa disposition un agent de toute confiance dans un état-major et capable de lui faire parvenir dans des délais très courts, peu de temps avant l'attaque, une directive ou un ordre d'opérations récent, ou encore un croquis authentique joint à un document de ce genre. Pareille possibilité est extrêmement rare en tous temps : il faut avoir dirigé un S.R. pour s'en rendre compte. Pendant la première guerre mondiale, le S.R. français n'a disposé que d'un seul agent aussi bien placé et pourtant il opérait en territoire ami (Belgique et Nord de la France).

En avril-mai 1940, les S.R. alliés n'avaient pas d'agent capable de leur fournir le document souhaité : on ne saurait leur en faire grief si l'on tient compte du fait qu'ils devaient opérer uniquement en territoire ennemi, en arrière de frontières étroitement surveillées et dans un milieu soumis à la surveillance rigoureuse et incessante de la Gestapo et du contre-espionnage allemand.

L'observation des mouvements de l'ennemi ne pouvait d'autre part fournir de données intéressantes sur la direction d'effort principal qu'à la condition de découvrir vers quelle zone étaient dirigés les courants

de transport amenant de l'arrière au front, dans les derniers jours avant l'attaque, les réserves de G.Q.G. et surtout les grandes unités blindées dont le point d'application était un indice capital.

Or l'observation des mouvements ennemis de part et d'autre du Rhin moyen ne put pas jouer, car notre aviation de reconnaissance lointaine n'était ni assez bien équipée ni assez nombreuse pour pouvoir surveiller efficacement les courants de transport ferroviaires et routiers de Rhénanie et notre aviation de chasse était par trop inférieure à la chasse allemande pour assurer la protection de nos reconnaissances. *Nous étions stratégiquement aveugles.*

Enfin nous ne pouvions pas capturer de prisonniers sur le front des attaques probables, entre Rhin de Wesel et Moselle, puisque sur ce vaste secteur nous n'étions pas au contact du front allemand dont nous étions séparés par les territoires neutres de Belgique et de Hollande. Nous n'aurions pu avoir de renseignements de contact qu'en exécutant une opération profonde entre Moselle et Rhin de Lauterbourg dans l'espoir de trouver dans un P.C. des documents importants sur la future offensive ennemie. Le Commandement n'ordonna pas une telle opération.

Le 2e Bureau n'a donc pas pu, du fait des circonstances, indiquer la direction d'effort principal de l'ennemi. Il n'y a donc pas lieu de lui en faire le reproche. Il en est d'ailleurs ainsi la plupart du temps au début d'une campagne. Les adversaires de Napoléon l'ont constaté maintes fois à leurs dépens et nous nous sommes trouvés nous-mêmes dans une situation semblable en août 1914 [1]. Il appartient au Commandement de prendre ses dispositions en conséquence.

***

Quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur l'activité du 2e Bureau en mai 1940 il n'en demeure pas moins qu'il a accompli pendant les vingt années de l'entre-deux-guerres un travail remarquable et qu'en cela il s'est montré le digne successeur du 2e Bureau de 1914-1918. Il a obtenu ces résultats parce que son équipe initiale était issue de ce 2e Bureau du Grand Quartier et parce que ses équipes successives, dressées par leurs aînées, ont conservé pieusement ses méthodes rigou-

1. En août 1914, le Commandement français ignorait également où l'ennemi prononcerait son effort principal. Celui-ci pouvait l'appliquer soit en Lorraine, soit de part et d'autre de Metz, soit en Belgique méridionale, soit enfin au nord de la Meuse de Liège-Namur. Le Commandement français accordait peu de crédit à cette dernière hypothèse. Cependant le 2e Bureau l'avait fait entrer en ligne de compte dans ses calculs. En 1919, il existait encore dans les archives de la Section allemande une étude avec calques sur la concentration allemande envisageant les quatre hypothèses précitées, donc l'hypothèse « nord de la Meuse ». Quoi qu'il en soit, le Commandement français avait adopté un dispositif tel qu'il pût se prémunir contre l'hypothèse « nord de la Meuse ».

reuses d'analyse, de jugement et de synthèse. Ces équipes ont fourni un labeur inouï dont on peut se rendre compte par l'ampleur des archives du 2e Bureau versées au Service historique. Leurs membres étaient profondément solidaires, chacun fournissant une part définie de la lourde tâche générale. Certes, le chef du 2e Bureau était l'animateur, le coordinateur, le suprême responsable, mais ses collaborateurs qui besognaient sous l'anonymat et ont gardé l'anonymat et qui n'attendaient d'autres récompenses que la satisfaction du devoir accompli, ont droit eux aussi à notre admiration tout comme d'ailleurs leurs camarades du S.R. sans lesquels en définitive le 2e Bureau eût été désarmé.

L. KOELTZ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

CAP SUR LA PROVENCE

par l'Amiral LEMONNIER *(Éd. France Empire)*

Pour comprendre les sentiments des marins français qui eurent la joie de prendre part au débarquement de Provence du 15 août 1944 et rentrèrent à Toulon, sur leurs bateaux, le 13 septembre, il suffit d'évoquer l'entrée à Strasbourg, après l'armistice de 1918, des troupes du général Gouraud.

L'amiral Lemonnier, alors capitaine de vaisseau en service à l'Amirauté française, avait eu la bonne fortune de se trouver à Alger au moment du débarquement américain. Quelques mois plus tard, il devenait chef d'état-major général de nos forces maritimes en Afrique et c'est à ce titre qu'il prit part au débarquement de Provence aux côtés de l'amiral américain Hewitt qui l'avait accueilli à bord de son navire de commandement. Après quatre semaines de durs combats, le 13 septembre, il hissait sa marque sur le *Georges-Leygues* pour entrer dans le port de Toulon à la tête de l'escadre française.

Ce sont ces souvenirs émouvants que l'amiral Lemonnier raconte dans ce nouveau livre. Il s'est défendu d'en vouloir faire une synthèse d'état-major ou un rapport de mer. « J'ai surtout cherché à faire revivre, chez ceux qui eurent la chance d'être présents, le souvenir de ces heures exaltantes, avec l'espoir que d'autres Français aimeront y trouver quelques détails sur ces journées où notre Marine écrivit une des pages les plus étonnantes de son histoire. »

L'auteur conclut que ce débarquement fut utile, et nous le suivrons certainement sur ce point. Sans doute fut-il dommage d'arrêter pour lui l'élan victorieux des armées alliées d'Italie. Mais il est certain que le débarquement de Provence a hâté la délivrance d'une immense partie de la France et ouvert le chemin à la 1re armée française vers le Rhin et vers le Danube, alors que nul ne sait à quelle date la route difficile de l'Italie du Nord aurait ouvert celui de l'Europe centrale.

Ce livre est écrit sur un ton juste et rempli de détails pittoresques.

J. M.

(Suite de la chronique bibliographique page 71)

LE CENDRIER

par Françoise Mallet-Joris

Le petit bar, avec sa porte vernissée, son enseigne rouge *A la Petite Venise*, éclatait comme un cri dans la tristesse des grands immeubles gris, des jardinets à la verdure pauvre que dévorait le soleil. La salle était presque vide. Un vieillard à tête plate de vipère lisait nonchalamment *Paris-Turf*, près de deux putains accablées. Le barman faisait des mots croisés. Sur la glace, au-dessus du comptoir, s'étalait un panorama de Venise, d'une originalité recherchée. Le palais des Doges était mauve, la lagune bleu électrique, et verte la maison de Desdémone. De petits promeneurs chocolat donnaient à croire que le peintre avait eu à cet endroit une distraction fatale (peut-être peignait-il en même temps la glace d'un *Petit Madagascar*) ou qu'il possédait des notions géographiques fort imprécises.

— Ah ! Venise..., dit la petite blonde terne, aux cheveux trop frisés.

Et l'autre, aux yeux exorbités, charbonneux, dit en secouant ses anneaux d'oreille :

— Oh ! non ! Tu ne vas pas la raconter encore, cette histoire !

— Quelle histoire ? demanda le vieillard.

Son surnom était le père Cosmos ; aimé des filles auxquelles il tenait lieu de grand-père, il était connu surtout pour sa malchance aux courses. Par sentimentalité, il jouait les toquards. Les yeux de la petite s'éclairèrent furtivement, et, vite, saisissant cette occasion unique d'être écoutée, elle commença, tandis que son amie haussait de grasses épaules.

— Il n'y a même pas d'histoire, dit-elle. Seulement quelque chose comme une longue impression, ou une maladie qui traîne... un mal de dents, si vous voulez. Bien sûr, il y a une histoire autour, mais l'histoire n'a pas d'importance. Je l'aurais oubliée depuis longtemps, et sans peine, s'il n'y avait pas eu... Ce qui est certain, c'est que je ne puis plus les supporter, ces gros cendriers-réclame en porcelaine, avec le mot « Martini » en lettres rouges, vous voyez ce que je veux dire ?

» Pour prendre les choses au début, quand il m'a proposé de m'emmener à Venise, je n'étais même pas étonnée. Je ne faisais pas le même métier, alors. Toute la semaine je faisais de la dactylo chez moi, oui, de la copie pour des gens ; mais le dimanche, j'allais faire un tour au bois, pour les extras, les fins de mois, enfin, je me débrouillais. Je n'étais pas une fille à caprices, oh ! non. J'habitais seule dans un joli studio que j'avais décoré moi-même, avec des rideaux en coton crocheté, des napperons de dentelles partout, un cosy, et une moquette bordeaux très chic, achetée avec mes économies.

— Tu nous récites le catalogue de chez Barbès ? demanda l'autre, avec aigreur.

— Peut-être que c'est une partie de l'histoire, dit le père Cosmos, auquel la pratique des courses avait appris la patience.

La brune haussa les épaules et s'en fut taquiner le barman.

— J'avais même un piano en location, continuait la petite. Du temps que j'étais à l'école, on m'a appris les notes et je savais des airs par cœur. Au-dessus du piano, un diplôme encadré : Frémot Georgette, premier prix de musique élémentaire. Il venait de l'école, bien sûr, pas du Conservatoire, mais il faisait tout de même bon effet. On sentait tout de suite, en entrant là, que j'étais au-dessus de ma condition. J'aimais l'ordre, les jolies choses : pas bohème pour un sou. Dès que j'avais un peu de temps, je faisais des housses pour mes fauteuils, un couvre-pied au crochet... Mon rêve, c'était un brave petit vieux fatigué, avec des rentes, auquel j'aurais fait la cuisine, de la musique le soir, enfin, la tranquillité...

» Quand il m'a abordée, c'était un jour où j'avais le cafard ; il était jeune, et puis il avait l'air triste. Et quelle drôle de façon de m'arrêter ! Sa voiture ralentit. « Mademoiselle ? — Monsieur ? — Vous êtes libre ? » Comme pour un taxi ! Je me disais : il est timide, il ne sait pas. Un provincial peut-être, qui trompait sa femme pour la première fois ? « Oui, monsieur. — Voulez-vous monter, s'il vous plaît ? » Une drôle de voix sourde, comme absente... Non, il n'était pas timide, simplement indifférent. Je monte. Et sans préambule, le voilà qui me demande : « Vous avez un protecteur ? — Oh ! non ! monsieur. Je suis dactylo de mon métier. Seulement on n'y arrive pas toujours, vous comprenez... » Il a eu une espèce de sourire, étonné sans doute de voir que je n'étais pas comme les autres. « Pourriez-vous quitter Paris ? Pour quelques semaines, un mois peut-être ? — Mais... — Je vous donnerai ce que vous voudrez, et vous ferez un joli voyage. Je vais à Venise. » Avec un autre je me serais méfiée, mais ce type-là m'inspirait confiance. J'ai fait un calcul rapide : nourrie, logée, le voyage... C'était tentant. Tout de même il y aurait un manque à gagner, je risquais de perdre des clients réguliers. Mais il me plaisait bien, et j'étais sûre qu'il n'allait pas m'embarquer dans une sale affaire. « 30 000 francs pour le mois, ça va ? — C'est le prix d'une dactylo. Vous pouvez commencer

tout de suite ? Je veux dire, m'accompagner à mon hôtel ? — C'est-à-dire... Il faut tout de même que je prenne quelques vêtements, que je ferme les compteurs chez moi, que je prévienne la concierge. » Il sourit un peu, sans gaieté. « Je vois que vous avez de l'ordre. Alors, à six heures, hôtel Flora, près de la gare Montparnasse. Je suis descendu là en arrivant. »

» Tout de même, je me sentais un peu saisie. Partir comme ça, dans deux heures, prendre le train de nuit, arriver demain peut-être à Venise ! Sans doute il se sentait très seul, pour m'avoir abordée ainsi ? Peut-être aussi je lui avais paru plus intéressante que les autres filles qui faisaient le Bois ? Qui sait si je ne partais pas là pour une vraie liaison, avec un provincial timide ? J'ai quitté mon studio avec ces beaux projets.

» J'arrive à l'hôtel Flora, un tout petit hôtel pour voyageurs de commerce, un peu décevant. Mais les gens riches ont parfois des idées bizarres, et en tout cas sa voiture n'était pas celle d'un voyageur de commerce. Il m'attendait assis sur le lit d'une chambre basse, un peu province, avec un broc, du papier à fleurs, un bahut en chêne, un plafond bas. Je pensais qu'on allait se coucher tout de suite, histoire de faire connaissance, mais pas du tout. Il ne m'embrasse même pas. « Voulez-vous défaire votre valise ? Installez-vous, nous ne partons que dans trois jours. » Pour le coup je ne réponds rien, de stupéfaction. Je range mes affaires dans un tiroir, pendant qu'il fumait sur le lit, et quand la parole me revient : « Tu serais venu chez moi, tu n'aurais pas eu la chambre à payer... — Ça n'aurait pas eu la même utilité », dit-il.

» Plus tard, on a marché dans les rues de Montparnasse, sur le boulevard, entre des manèges. Il marchait lentement, sans me donner le bras, et parfois il se faisait bousculer, sans s'en apercevoir. On est revenu par de petites rues désertes, où il n'y avait que quelques gosses qui jouaient par terre ; je m'arrêtais parfois pour leur caresser les cheveux, regarder leurs billes, leur marelle. Lui n'avait même pas l'air de les voir. Il marchait comme s'il avait appris par cœur le chemin. Pour dîner, il est entré tout droit dans un bistrot plein de Bretons qui mangeaient des crêpes de blé noir, et de camelots qui discutaient. Puis le cinéma, puis l'hôtel. On s'est couché dans le grand lit, moi la première avec ma plus belle chemise de nuit, rose avec des broderies, et il a éteint la lumière.

» Je m'étais tellement demandé quand cela arriverait que j'étais presque émue. Mais rien ; ma tête sur son épaule, un petit baiser : « Dors », et c'est tout. J'ai dormi, mais c'était vexant. Le lendemain, même histoire. Encore marcher dans les mêmes rues, manger dans le même bistrot, le cinéma, et puis dormir.

» Je commençais à trouver ça bizarre. Le jour d'après, pendant qu'il était aux lavabos, j'en ai profité pour regarder dans sa valise. Pas d'ini-

tiales, des costumes, du linge, une trousse de toilette, et des feuilles de papier. Sur celle du dessus, il avait écrit : « Ma Gloria ». Je soulève la feuille : « Ma petite Gloria ». Il y avait cinq ou six feuilles de ce genre, portant des en-tête de toute sorte : « Gloria. Ma chérie. Ma chère Gloria ». J'avais compris. Sa femme l'avait plaqué, et il partait n'importe où, avec n'importe qui, pour oublier. Heureusement, il était bien tombé. J'allais faire preuve de compréhension, de tendresse. Je comprenais le sentiment.

» Enfin ç'a été le départ, en voiture. Pendant le voyage, on a fait l'amour, deux ou trois fois, mais vite, sans rien dire, et il n'avait pas l'air d'y tenir plus que ça. Au fond, pour moi, c'était un repos. Par honnêteté, je lui demandais de temps en temps : « Ça va, tu es content ? — Très content. » Il n'en avait pas l'air, mais puisqu'il le disait...

» A Venise, à peine la voiture garée aux environs de la ville, on s'est embarqué en gondole. J'en avais toujours rêvé. « Je n'arrive pas à y croire, c'est comme un rêve ; à Venise, dans une gondole, avec quelqu'un de bien, comme vous. » Il ne répondait pas. Un peu après, comme je fredonnais : « Oui, chante-moi quelque chose. » J'ai chanté un air très connu, sur Venise : « Gondo-ole, Frivo-ole, Tu voles gaiement sur les flots... berceurs ». Il a souri, et je me suis sentie toute contente. C'est qu'il commençait sans doute à se consoler... Peut-être il se félicitait de m'avoir choisie, d'être bien tombé, d'avoir trouvé une fille au-dessus de sa condition. Après, je lui ai récité une poésie, apprise à l'école, dont je me souvenais : « A Venise la rouge, Pas un bateau qui bouge... » Mais j'avais à peine commencé qu'il m'arrêtait, l'air en colère : « Tais-toi ! Je ne t'ai pas demandé de me réciter des poèmes ! Chante ce que tu chantais avant. Ça, c'était bien, c'était ce qu'il fallait. » Remarquez, c'était une jolie chanson, c'est vrai, et bien de circonstance. Mais il n'y avait pas de raison de se fâcher comme ça. Un moment plus tard, il a dû avoir des regrets, il m'a dit : « Au fond, il n'était pas si mal, ce poème. Récite-le encore une fois. » Je l'ai récité en entier, avec les intonations qu'il fallait ; ça l'a fait rire. Je ne lui en ai pas voulu. Tout le monde ne peut pas comprendre la poésie : « Pourquoi tu ne voulais pas que je te le récite tout à l'heure ? C'est une femme que tu aimais qui te l'as récité ? — Oui. — Ça t'a fait de la peine ? — Non. Maintenant, c'est passé. Il faudra que tu me le récites encore de temps en temps quand je serai triste. » Il a encore ri. Sans doute il se rendait compte qu'elle ne valait pas son chagrin, cette Gloria.

» Enfin ! nous voilà installés à Venise. A l'hôtel, il avait pris deux chambres, et il venait parfois — pas tous les soirs — me rejoindre. J'étais un peu déçue. En voyage, j'avais pris l'habitude de dormir avec lui. Mais puisqu'il avait retenu les chambres !

» La vie a été merveilleuse, quelques jours. Il était attentionné, dans son genre. On faisait toutes les excursions, on visitait des églises, on se promenait en gondole sur la lagune, la nuit. Il m'avait donné de l'argent pour acheter des robes, toutes celles que je voulais. Quand j'étais

dans la gondole, laissant traîner ma main dans l'eau, dans ma robe rose, avec un entre-deux de dentelles et des petits nœuds de satin partout, je me faisais l'effet d'une gravure. Quand il m'a vue pour la première fois dans cette nouvelle robe : « Ah ! tu es un chef-d'œuvre, ma chère ! », m'a-t-il dit. J'avais vraiment tout ce qu'une femme peut désirer. Et puis j'avais confiance. J'arriverais bien à le guérir de son chagrin. Quand une femme veut quelque chose !

» Sur la place Saint-Marc nous donnions à manger aux pigeons et tout le monde nous prenait pour de jeunes mariés. Et le portier du restaurant où nous allions tous les jours, chaque fois qu'on entrait se mettait à crier : « Lé voilà, le jeune couplé ! Qué bonheur, signora, qué merveilleux bonheur ! » Je commençais à me dire que ça pouvait très bien durer un bon bout de temps. Vous comprenez si ça me plaisait à cause de cette belle vie, et aussi à cause de lui. Aussi, je passais sur bien des petites choses. Par exemple, quand il m'emmenait dans les musées voir les tableaux, les trésors d'art, j'étais en train de lui parler, de lui raconter mes impressions et tout à coup il se mettait à rire, d'un rire silencieux très désagréable.

» Un jour je lui demande : « Pourquoi est-ce que tu ris ? — C'est à cause de la surimpression. Devant les tableaux, où j'ai été avec... Gloria... je ne puis plus penser à elle sans penser à toi ; le souvenir est défiguré, et j'ai moins de peine, tu comprends ? — Oui. Tu es content maintenant avec moi, alors tu oublies ton ancien chagrin, c'est ça ? — A peu près. » Tout de même on faisait l'amour plus souvent, malgré ses histoires embrouillées, et j'avais bon espoir, quand c'est arrivé, cette idiotie, cette histoire dont je vous parlais, à propos du cendrier...

» C'était un garçon qui aimait ses habitudes : tous les jours au même restaurant, tous les après-midi, à cinq heures, au café Florian, pour prendre un chocolat. Ça m'allait bien. J'aime les habitudes, c'est ma nature, et ça nous faisait une petite vie bien réglée. Nous voici au café Florian, une fois de plus, vers les cinq heures. Il y avait des gens qui passaient en causant, dehors, et un orchestre à la terrasse d'un autre café qu'on entendait.

» Je me souviens de tout comme si c'était hier. J'avais ma robe rose avec les petits nœuds, j'étais assise sur les banquettes en velours fané, le café était paisible comme toujours, avec ses dorures, et devant moi, il y avait un chocolat fumant et des petits gâteaux. En face de nous il y avait une Italienne avec son petit garçon, une femme grande, assez grasse, mais l'air jeune, avec de beaux grands yeux noirs et une grande bouche, très brune. Elle avait un genre, quoi. Le petit garçon tenait en main un chariot rouge. Tout était comme tous les jours. Voilà que mon ami cherche un cendrier pour sa cigarette, et qu'il voit sur la table à côté de la nôtre un de ces cendriers publicitaires pour Martini. Je ne l'avais jamais vu, on avait dû les recevoir ce jour-là. Il appelle le garçon : « Garçon, qu'est-ce que c'est que ce cendrier ? — Mais, monsieur, c'est un cendrier tout à fait ordinaire, un cendrier Martini. Mon-

sieur connaît bien la marque Martini, les apéritifs ? » Il parlait très bien le français, ce garçon, et il regardait mon ami avec de grands yeux étonnés. La dame au petit garçon souriait. Je ne comprenais pas. Mon ami était nerveux, ce jour-là. « Je le vois bien que c'est un cendrier Martini ! criait-il en colère. Vous n'avez pas honte ? Vous ne pourriez pas acheter des cendriers en verre, des cendriers en bois, en terre, n'importe quoi, au lieu de ces horreurs ? Est-ce que vous pendez des ampoules nues à la place de vos lustres ? Non, n'est-ce pas ? Retirez-moi ce cendrier ! » Le garçon murmura qu'il ne pouvait rien faire sans l'accord du gérant, et que d'ailleurs tout le monde les trouvait très bien, ces cendriers, et que... La colère de mon ami augmenta : « Appelez-moi le maître d'hôtel, le gérant, enfin le chef de cette baraque ! » Le garçon s'enfuit, terrorisé.

« C'est une hérésie, une faute de goût ignoble ! Ils ont la plus belle ville du monde et ils ne la soignent pas ! » Je lui dis pour le calmer : « Je ne l'avais même pas vu, moi, ce cendrier... » Mais alors il m'a regardée d'un air à faire peur, à la fois furieux et comme s'il allait rire, et il m'a presque crié : « Je t'avais oubliée, toi ! Naturellement tu ne l'as pas vu ! Il y en aurait eu cent, tu ne les aurais pas vus ! Ah ! J'en ai assez de cette laideur, de ce dégoût, de... » Et il prend le cendrier, le soulève, et vlan ! par terre, en mille morceaux. Puis il s'est pris la tête dans ses mains.

» Ça n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? Un petit mouvement de mauvaise humeur, un cendrier cassé, qu'est-ce que ça peut faire ? Eh bien ! ça m'a saisie, comme s'il m'avait giflée. Je regardais les morceaux de porcelaine blanche et rouge par terre, comme une idiote. Sans rien dire, le garçon est venu balayer les morceaux. Je ne trouvais pas mes mots, je tremblais. J'aurais voulu lui dire, à mon ami, ce que je sentais, je n'aurais pas pu. C'était... comme si c'était moi qu'il avait jetée par terre, cassée en morceaux. Je comprenais tout à coup que je ne le consolais pas vraiment, que tout cela n'était qu'une vilaine farce pour se moquer de quelqu'un qui n'était pas là, et peut-être aussi de moi. Il ne me regardait pas, il ne voulait pas me regarder, parce qu'il sentait bien que j'avais compris. Et les mots ne venaient toujours pas, et toujours j'aurais voulu lui crier que je n'étais pas si mal après tout, qu'il m'avait choisie, qu'il n'avait qu'à me laisser où j'étais si c'était pour me ridiculiser, me mépriser, me traîner dans la boue. C'était idiot, méchant, injuste surtout. Moi qui m'efforçais tellement de faire ce qu'il fallait, de lui montrer ce que j'étais réellement...

» Mais je n'arrivais même plus à me souvenir des raisons que j'avais de me trouver mieux que les autres filles, ma dactylographie, mon brevet de piano, et même mes jolies ondulations, ma robe si fraîche, si convenable avec ses petits nœuds, tout cela me paraissait ridicule, déplacé, comme le cendrier. Peut-être c'était idiot, peut-être je me trompais, mais j'avais honte de tout mon corps, je tremblais comme s'il

m'avait battue. Je me suis mise à pleurer. Lui n'avait l'air de rien voir ; il regardait un peu l'Italienne, un peu le miroir, un peu le vide.

» Le soir, j'ai essayé de me reprendre, car il ne parlait de rien. Mais je ne m'étais pas trompée. Le lendemain il m'a donné un billet pour Paris, un peu plus d'argent que la somme convenue, et en me quittant à la gare il a dit très vite : « Je m'excuse... »

» Ce que ça peut faire tout de même, une impression ! Je suis arrivée toute retournée à la gare de Lyon. Il ne pleuvait même pas, et je n'étais pas si loin de mon petit studio. Mais je n'avais pas envie de rentrer. Mon piano, mes napperons... Ça ne me disait plus rien. J'ai mis ma valise à la consigne, je suis allée boire un verre au bar de l'Arrivée. Jacquot était là, un Nord-Africain qui voulait me « protéger » depuis longtemps. Il me plaisait bien avant, mais je ne voulais pas mener cette vie-là, je me retenais ; je pensais à mon studio, les divans bien propres, les souvenirs de mes parents, le brevet encadré... Un maquereau là-dedans, jamais ! Voilà ce que je me disais. Maintenant, après cette histoire, je n'avais plus envie d'être seule, à attendre un vieux qui me ferait un sort. Tant pis — je lui ai souri, en commandant un rhum au lieu de mon demi ordinaire. Ce n'est pas tous les jours qu'on revient de voyage. Il est venu vers moi : « Alors, ça va, Mimi ? » Je ne m'appelle pas Mimi, je m'appelle Georgette. Mais s'il n'y avait que ça pour lui faire plaisir... Il s'est assis près de moi, m'a pris les épaules. « C'est ce soir que je te raccompagne, mignonne ? — Si tu veux. » On est rentré ensemble. J'avais un cafard...

— Toute son histoire, dit la brune qui avait cessé de lutiner le barman, c'est qu'elle était amoureuse de ce type, voilà tout. Cette histoire de cendrier, ça ne tient pas debout.

— Tu n'y comprends rien, dit la petite, l'air vexé.

Mais le vieux Cosmos, tout en lui tapotant les mains avec une machinale bienveillance :

— C'est peut-être un signe du ciel, poupée. Tu devrais parier cinq cents balles sur *Vénitien*, c'est gagné d'avance.

— Tu crois ? demanda la petite, retombée dans le quotidien.

— C'est sûr. A moins que peut-être... Si tu essayais aussi *Martini*, placé ?

FRANÇOISE MALLET-JORIS

RECOUPEMENT DIFFICILE
OU
L'INSAISISSABLE VÉRITÉ

par Salvador de Madariaga

I

Un chien parle.

Le soleil, las de luire, se couchait sur la colline qui semblait fléchir doucement comme un oreiller sous une tête. Des ombres silencieuses s'allongeaient sur la vallée et, tout près de la rivière, les cimes de trois peupliers brillaient comme des cierges sur l'autel du crépuscule. La rivière, pendant toute la journée baignée de lumière, disparut, cachée par la nuit qui étendait peu à peu sur la vallée ses eaux sombres. Plus un chant d'oiseau, ni un battement d'ailes. Seule une chauve-souris s'envola péniblement et parcourut en biais l'air immobile et gris pour aller se nicher dans son coin habituel, sous le toit de l'étable. Le berger s'éloigna sans hâte, marchant vers le soleil, mais ses deux chiens restèrent près de l'étable.

Douro, un vieux de la vieille, portait sa robe jaunâtre en animal trop occupé d'affaires sérieuses pour se soucier d'élégance ; mais le pelage noir de Pardo montrait que ce terrier à peine adulte avait connu des jours meilleurs. Après avoir fait leur ronde habituelle autour de l'étable,

ils s'assirent, face à face, à côté de la porte. Tout à coup une détonation fendit le silence de la nuit et Pardo se mit à trembler de tous ses membres. Douro le toisa d'un œil calme.

— Tu n'as pas honte ! Avoir peur à ton âge. Et avec des dents pareilles !

Pardo, tout frémissant, ne répondit rien.

— Si tu n'es bon qu'à trembler, que ferons-nous quand le loup viendra rôder par ici ?

Mais au mot « loup », Pardo s'était redressé. Ses oreilles se hérissaient comme des feuilles de cactus.

— Pèse tes aboiements, Douro, gronda-t-il. S'il se montre tu me verras vite à l'œuvre. Mais ces bâtons pan-pan dont se servent les hommes !... Non, vraiment, je ne peux pas les supporter.

— On s'en aperçoit, railla Douro, le nez entre les pattes. Des bâtons pan-pan ! Nous autres à la campagne nous les appelons les roseaux qui tuent. Vous ne savez sans doute même pas qu'ils sont creux. Je te préviens que si jamais tu vois un homme en braquer un dans la direction de ton museau tu ne seras plus bon que pour les vautours.

Pardo avait écouté d'un air digne.

— Des roseaux qui tuent ! En as-tu vu seulement un qui tue vraiment ? Oui, qui tue un homme...

— Tais-toi, je t'en supplie, fit Douro soudain agité. C'est impossible. Les roseaux tuent les bêtes, pas les hommes.

Pardo eut un sourire malin.

— Eh bien ! j'habitais la ville : veux-tu savoir pourquoi on m'a expédié ici ?

Douro ne manifesta aucune curiosité.

— Mais as-tu jamais été en ville ? Non. Alors il me faut t'expliquer que là-bas les maisons ne sont pas comme ici. Les hommes non plus. Ils sont vaniteux. Et sais-tu pourquoi ? Parce qu'ils arrivent à rester debout pendant des heures entières sur leurs pattes de derrière.

— Au fait, gronda Douro.

— Oui, ils sont tellement fiers de se tenir debout, qu'ils s'arrangent pour rendre le tour encore plus difficile. Ils ont des parquets glissants comme une peau de fruit : même sur quatre pattes, on dérape si l'on n'est pas prudent. Jamais je n'oublierai le jour où je suis arrivé chez mon maître. Un petit d'homme qui voulait jouer avec moi m'a lancé une balle ; j'ai couru pour l'attraper. Le sol était si lisse que j'ai filé jusqu'au bout de la pièce : le mur m'attendait et il m'a donné un coup sur la tête. Naturellement j'ai hurlé de douleur et le petit d'homme a eu si peur qu'il est tombé. Il s'est fait mal, et c'est moi qui ai été battu. Voilà leur justice.

Douro gronda.

— Laisse les hommes en paix.

— Je te parle des hommes de la ville. Pourrais-tu croire qu'ils sont

assez fous pour laisser les étrangers entrer chez eux à l'heure des repas, sauter sur leur nourriture et la manger ?

Douro, cette fois, ne cacha pas sa stupeur.

— Tu vois : ils sont absurdes. Ils vivent dans des maisons magnifiques qui ferment bien mieux que les nôtres, avec des tas de serrures et de loquets. Eh bien ! plutôt que de déguster en paix leurs repas, il faut que ces imbéciles ouvrent leurs portes et fassent entrer des masses de gens au moment précis où l'odeur est la plus agréable.

— C'est à ne pas croire. Et ils font ça toutes les fois qu'ils mangent ?

— Non, ils choisissent le moment où la nourriture est la plus abondante et la meilleure.

— Ils doivent avoir leurs raisons.

— Aucune raison. Ils sont stupides, voilà tout. Et gaspilleurs ! Tu ne me croiras pas : jamais ils ne lèchent leur assiette... Et leurs femmes !

— Leurs femmes ?

— Elles ont de ces inventions ! Tiens, ici, chez les bergers, aucune femme ne joue à être une autre femme. En ville elles passent leur temps à ça.

— Tout cela n'a aucun sens, dit Douro.

— Écoute-moi : une femme qui change son odeur, ce n'est plus la même femme. Tu es d'accord ?

— Mais on ne peut pas changer d'odeur. Il serait plus facile de changer de peau.

— Décidément à la campagne vous ne savez rien. C'est pour ça que vous êtes respectueux.

Douro grogna, menaçant.

— Crois-moi : la vie des villes met à rude épreuve l'âme d'un chien bien né. Je te le répète : les femmes ont découvert le moyen de se déguiser : elles changent l'odeur de leur corps en s'enduisant d'eaux et de poussières parfumées qui ont un pouvoir magique. Il faut les avoir senties pour comprendre.

— Pourtant nous, quand nous roulons dans la poussière, quand nous nous sommes jetés à l'eau, nous ne changeons pas d'odeur.

— Laisse-moi donc parler. La femme de mon maître — je l'aimais beaucoup, car elle me nourrissait bien et elle n'aboyait jamais contre moi — est morte. Oui, et elle a laissé un petit de douze ans. Oh ! très petit ; les hommes ne poussent pas vite.

— Je sais.

— Alors mon maître a pris une nouvelle femelle, plus jeune que la première. Elle passait tout son temps à se frotter le museau avec une poussière blanche qu'elle conservait dans une petite boîte plate placée sur la table de sa chambre. C'est avec cela qu'elle remplaçait son odeur à elle qui était douce et agréable par une autre, forte et pénétrante. On aurait dit des roses. Mon maître devait en aimer le parfum puisqu'il mettait très souvent sa tête contre celle de sa femme en la flai-

rant de toutes ses forces. Dès que l'occasion s'en est présentée, j'ai voulu faire comme lui. J'ai sauté sur les genoux de ma maîtresse et je lui ai flairé le nez et la bouche, mais j'ai été aussitôt battu. J'en ai conclu que mon maître m'interdisait de respirer le visage de sa femme et je m'y suis pris autrement. Un jour où j'étais tout seul dans la chambre, j'ai bondi sur la table, j'ai fait tomber la petite boîte et enfoncé mon nez dans la fameuse poudre. Il faut le reconnaître : elle sent très bon. Je l'ai reniflée à mon aise et j'en ai mangé la moitié. Le couvercle de la boîte ressemblait à une petite mare. Je me suis penché et, le croirais-tu ? un autre chien était au fond et me regardait ; s'il n'y avait pas eu le nez qui n'était pas noir, mais d'un blanc rosé, j'aurais cru me voir moi-même. Ce chien-là m'avait-il épié ? Je tremblais qu'il ne m'ait vu et je me suis mis à aboyer. Mais je me suis aperçu qu'il était couché sur le dos. Il était donc inoffensif. J'ai grondé, j'ai montré les dents : cet imbécile ne savait que m'imiter. Je me suis jeté sur lui pour lui mordre la nuque ; au même instant, il m'a mordu aux lèvres et il a disparu. Quant à la mare, elle avait dû éclater ; je l'ai trouvée en morceaux.

— Il fallait le poursuivre.

— Il avait disparu.

Douro réfléchissait.

— C'était peut-être une sorte de chien de garde que ton maître avait mis dans la boîte pour empêcher les étrangers de s'en approcher.

— Peut-être. En tout cas, je n'ai pas cherché à le savoir. Je me suis éloigné en prenant un air détaché. Mais à peine étais-je entré dans le salon que mon maître et ma maîtresse se sont levés et se sont précipités sur moi. Ils étaient fous de rage. Qui avait bien pu les prévenir ?

— Les hommes savent des choses que nous ne savons pas.

Pardo regarda son compagnon avec mépris.

— Pourquoi chercher si loin ? J'ai une explication plus simple : c'est notre queue qui nous trahit. On dit que certains chiens réussissent à empêcher ses mouvements. J'ai pensé à cela en observant les hommes : eux cachent très bien leurs sentiments. Tiens, par exemple : on sonne, c'est un étranger. Cela les ennuie. L'étranger entre : on lui sourit. Nous, nous ne pourrions pas. Avec cette queue !

— Oui, c'est possible.

— Mon maître et ma maîtresse m'ont emmené dans la chambre ; le maître m'a frotté rudement le museau contre cette farine et il me frappait comme un sauvage. Ce jour-là, j'ai compris : ils nous interdisent de renifler les odeurs qu'ils aiment.

— Si tu n'as pas d'autres reproches à leur faire !

— Attends. Les années ont passé et, un jour, le petit d'homme — on l'avait chassé de la maison quand son père avait pris une nouvelle femme — est revenu. Il était devenu plus grand que son père, mais il était moins robuste, moins trapu. Il avait les bons yeux de sa mère et

il n'aboyait jamais, lui non plus. Il faut te dire : les hommes, il n'y en a pas beaucoup qui changent leur odeur.

— Il n'y en a pas.

— Et pourtant, j'ai vu un homme mâle qui voulait se faire passer pour une femelle. Oui, il y en avait un dans la maison, grand et maigre ; il portait une robe. Mais moi je ne m'y laissais pas prendre. Les femmes aiment les couleurs claires comme les fleurs. Lui, il avait toujours une robe couleur de nuit-sans-lune. Et puis, il sentait l'homme, un tas de mauvaises odeurs. Il se promenait sans cesse dans sa chambre ou dans le jardin, le nez fourré dans une liasse de feuilles de papier. De temps en temps, il en tournait une comme pour changer de fumet...

— Plutôt, pour regarder quelque chose.

— Je ne crois pas. En tout cas, ces feuilles sentaient mauvais. Alors, tu comprends, vouloir passer pour une femme avec cette odeur... Quand les femmes des villes sentent si bon ! Il y en avait une autre dans la maison... Elle avait les yeux comme le ciel et les cheveux comme le blé. Elle aimait beaucoup le petit de mon maître et elle lui parlait quand l'homme habillé en femme noire le lui permettait. Mais il n'aimait pas beaucoup les voir ensemble.

» Quand le petit est arrivé, il était gai, ensuite il est devenu triste. Et chaque jour davantage. Bientôt, il n'a plus voulu jouer avec moi. Il passait des heures avec le chien-arbre.

— Et de quelle sorte de chien s'agit-il ? demanda Douro, vexé de ne pouvoir cacher sa curiosité.

— Un chien-arbre, c'est... comment te le décrire ? Imagine-toi un très grand chien, aussi long, mais beaucoup plus large qu'un cheval. Il est fait avec la chair d'arbre. Un jour, je lui ai mordu une patte, elle avait le goût d'arbre.

— Et il n'a pas rué ?

— Non. Il ne remue jamais. Il est très noir, très luisant et il n'a que trois pattes en chair d'arbre et deux petits pieds devant, au milieu. J'ai essayé d'y mordre, j'ai failli me casser une dent. Au-dessus, il y a une gueule énorme. Quand les hommes ont envie de jouer avec le chien-arbre, ils s'assoient devant sa gueule et lui relèvent la mâchoire supérieure. Elle reste ouverte jusqu'au moment où on la lui referme. Un drôle d'animal : il ne fait rien par lui-même. Il a des dents en quantité ; la plupart sont blanches, mais il en a aussi de noires — plus petites et plantées en arrière des autres.

— Quel drôle de chien !

— Il est plus extraordinaire encore que tu ne peux le penser. Que ferais-tu si l'on te connait des coups de poing sur les dents, et si l'on te piétinait les pattes ?

— Je hurlerais. A moins qu'avec ma mâchoire...

— Eh bien, c'est ce qu'il fait : il hurle.

— En voilà une invention !

— Pendant des heures, ce garçon martyrisait le chien-arbre. Je me disais : « Si seulement ce pauvre animal avait toutes ses dents... » Mon jeune homme ne devait pas être tout à fait comme les autres. D'abord, il ne semblait pas bien d'aplomb sur ses pattes de derrière. Quand il n'était pas en train de taper sur les dents de l'arbre-chien, je le trouvais toujours dans sa chambre, jamais sur ses pieds, toujours à genoux. Et, chose plus étrange encore, pour se reposer, il allait toujours dans le même coin de sa chambre, là où un homme pendait sur le mur, les bras ouverts, avec une plaie au côté. J'ai essayé, je ne sais combien de fois, d'aller voir de près cet homme. Jamais je n'y suis arrivé. Sous son pendu, mon malheureux jeune maître restait très longtemps. Quelquefois, il était si fatigué que sa tête lui tombait sur la poitrine et qu'il soupirait à m'en arracher des gémissements.

» Un après-midi où il se trouvait dans cette posture, ma maîtresse est entrée sans bruit dans la pièce. Elle s'est arrêtée aussitôt et elle ne l'a plus quitté des yeux. Au bout d'un moment, elle s'est avancée, sans faire de bruit, mais soudain, le jeune homme a sursauté et a levé vers elle des yeux élargis par la peur. J'étais stupéfait qu'une faible petite femme terrifiât ce grand homme. Ma maîtresse lui a souri, puis elle a dit quelques mots et lui a ouvert les bras. Il n'a pas bougé ; ses mains sont restées inertes sur ses genoux jusqu'au moment où ma maîtresse les a saisies et l'a contraint de se lever. Ils sont restés debout à parler pendant un moment et, tout à coup, elle s'est assise, il est tombé à ses pieds, lui a pris les mains et s'est mis à les embrasser en sanglotant si fort que j'aurais voulu pouvoir gémir, moi, avec lui. Alors j'ai quitté la pièce : je ne pouvais supporter ce spectacle.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais pu supporter de voir un homme malheureux.

— Eh bien ! moi je sais, Pardo. Quand les hommes sanglotent, ils nous semblent trop près de nous et cela nous fait peur. S'ils ne nous étaient pas supérieurs, comme nous serions seuls !

— Mon jeune homme était très malheureux et je me suis vite aperçu qu'il prenait des goûts qui le perdraient. Un après-midi, je l'ai trouvé seul dans la chambre de ma maîtresse tenant dans sa main la petite boîte. Tu sais : la boîte où était enfermée la farine odorante. Inutile de te dire que je ne m'en étais jamais plus approché. Au fait, la petite mare du couvercle était revenue. Il avait ouvert la boîte et il la reniflait avec désespoir. Quand il m'a vu, il s'est dépêché de la refermer et il est parti. Je n'ai jamais été si ennuyé de ne pas connaître leur langage. Comment l'avertir des dangers auxquels il s'exposait ?

— Voyons, interrompit Douro. Pour lui ce n'était pas la même chose.

— En tout cas, il prenait des risques, comme tu vas voir. Un soir, une foule d'étrangers envahirent la maison. Cela commença vers l'heure

du dîner. La cuisinière avait accumulé dans sa cuisine une telle quantité de nourriture que l'odeur a dû attirer tout le quartier.

» Au moment du repas, ces affamés ont pris la maison d'assaut. Il aurait été facile de les chasser, mais les maîtres ont laissé entrer tout le monde. A table, le vacarme fut épouvantable : ils aboyaient tous en même temps. Aussitôt la nourriture avalée (ils en ont laissé beaucoup : alors pourquoi tant de tapage ?) ils sont tous allés, ceux de la maison et les autres, dans une grande pièce où l'on préparait des jeux bien bizarres.

» Face aux gens qui s'étaient assis en rangs, un homme très étrange s'est levé et s'est mis à nous imiter, nous autres chiens. Sa tête était couverte de poils aussi longs que ceux d'un terrier et il aboyait sans cesse dans la direction des gens et avec fureur. De temps à autre, il regardait une feuille blanche qu'il tenait dans sa main, puis il aboyait de nouveau. Puis quelqu'un dans la foule — sans doute une personne qui avait peur — frappait dans les mains pour l'effrayer et pour l'empêcher d'approcher. Aussitôt, tous l'imitaient et l'homme aux longs cheveux courbait très bas la tête ; lui aussi avait peur. « Puisqu'il imite les chiens, me disais-je, pourquoi ne se met-il pas à quatre pattes ? » J'ai essayé de lui en donner l'idée. Je me suis mis debout sur mes pattes de derrière et j'ai gardé mon équilibre aussi longtemps que j'ai pu. Naturellement, je m'étais installé au premier rang. Mais il n'a rien compris du tout et il s'est mis à aboyer d'une façon grossière. Je lui ai répondu, il a élevé le ton. Je n'allais pas me laisser intimider. Plus il criait, plus je criais. Alors il s'est tu, a plié sa feuille blanche, l'a cachée dans ses vêtements et m'a jeté des regards furieux. Les gens ont crié et mon maître m'a chassé.

» Dégoûté, je me suis réfugié dans la pièce où habitait le chien-arbre. Elle était plus petite que l'autre. Le chien-arbre était placé de telle façon qu'on ne voyait ni sa tête, ni ses dents. L'homme qui, après mon départ, s'était mis à aboyer de plus belle, se taisait enfin. Il y eut encore des battements de mains. Mon jeune homme s'avança vers moi et s'assit devant le chien-arbre. Ma maîtresse le suivait. Elle s'est arrêtée, tout près de lui, immobile. Elle était pâle et agitait dans sa main un petit morceau de toile blanche. Lui a commencé aussitôt à écraser sans pitié les dents et les pieds de la pauvre bête qui, naturellement, a poussé des hurlements. Puis, après un silence, ma maîtresse s'est mise à imiter les oiseaux dans les bois. Quand ils s'arrêtèrent, les gens ont battu des mains, comme pour faire peur à la femme-oiseau et au chien-arbre.

— On ne peut pas comprendre les hommes.

— Peut-être. En tout cas, ma maîtresse ne s'est pas sauvée. Elle a mis la main sur l'épaule du jeune homme qui la regardait en silence. Il a baissé les yeux et s'est remis à frapper les dents du chien-arbre. Puis, on a entendu la voix de ma maîtresse. Mon jeune homme a levé la tête vers elle ; ils se sont regardés. Et alors — écoute-moi bien, Douro — sans s'occuper des gens qui tapaient encore sur leurs mains, elle s'est

penchée vers lui et ils se sont reniflés pendant un très long moment. Tremblant d'angoisse pour mon jeune homme, je l'épiais, caché dans un coin. « Infortuné, que va-t-il t'arriver ? pensais-je. Respirer le parfum défendu. » Brusquement, il a sauté sur ses pieds, blanc comme un mort et il s'est sauvé dans le jardin. Je l'ai suivi mais, soudain, avant que j'aie pu le rattraper, un bâton pan-pan s'est fait entendre dans la pièce voisine. C'était une petite chambre où ma maîtresse se tenait souvent. Je m'y suis précipité. Là, j'ai trouvé mon maître qui d'un bras soutenait le cadavre de son fils et de l'autre levait un bâton pan-pan pas plus grand que ta patte.

Douro se cacha le museau entre les pattes et gémit désespérément. La nuit était devenue opaque, mais les deux chiens sentirent le berger qui s'approchait d'eux. Pardo restait immobile, plongé dans ses souvenirs, Douro se redressa lentement, se dirigea vers son maître et frotta sa tête contre le tablier de cuir qui couvrait les jambes de l'homme.

— Qu'est-ce qu'il y a, Douro ? Tu as senti le loup ?

II

Un autre point de vue.

La pièce claire et fraîche était percée de trois grandes fenêtres. Sur le mur blanchi à la chaux, un Christ de bois sculpté ouvrait les bras. Le provincial des Jésuites, le père Ramirez, assis sur une chaise dure, à dossier droit, semblait lire attentivement, mais il avait l'esprit ailleurs. De temps à autre, il levait les yeux vers la porte. Enfin, elle s'ouvrit.

— Entrez donc, mon père. Alors, où en sommes-nous ?

Le père Mendieta essuya son front luisant de sueur. Il ne faisait pourtant pas très chaud, mais il avait la mine d'un homme qui n'a pas dormi depuis longtemps.

— Asseyez-vous. Quoi de neuf ?

— Le magistrat refuse la sépulture. Il exige un permis d'inhumer.

— Ah ! Et le père de don Luis ?

— En liberté jusqu'à présent. Le juge a des doutes. Et puis, on hésite toujours à inculper un duc pour le meurtre de son propre enfant.

Un silence. Les deux hommes, le sourcil froncé, paraissaient soucieux.

— Avouez, mon père, que vous n'avez pas très bien réussi, dit le père Ramirez.

— Oui, je le reconnais.

» Pendant toute cette longue nuit que j'ai passée au chevet du malheureux Luis, je n'ai cessé de m'interroger, de me tourmenter. Je suis profondément affecté de penser que j'aie pu, bien malgré moi, nuire à notre Compagnie.

— Ce serait, en effet, fâcheux. La maison des Roccalta est une des rares grandes familles espagnoles qui soient restées fidèles à notre ordre. Aussitôt après la mort du père Ruiz, le duc m'avait prié de lui choisir un remplaçant. Je vous croyais tout désigné pour ce poste, un des plus importants pour nous dans le pays.

Mendieta le dévisagea de son regard noir et dur.

— Je ne crois pas, mon père, que je sois plus orgueilleux qu'un autre. Mais m'infliger un blâme sans m'avoir entendu...

Ramirez éleva la main sans impatience mais avec autorité.

— Je vous en prie, mon père. Ne confondons pas les actes et les intentions. De la méthode. Veuillez commencer par le commencement. S'il y a lieu, nous nous occuperons ensuite d'interpréter les faits.

Du tiroir de son bureau, il tira un petit bloc-notes et un crayon, puis il leva la tête : « Je vous écoute », semblait-il dire. Mendieta soupira, se passa de nouveau la main sur le front, ferma les yeux et parla enfin.

— Tout a commencé à la mort de la duchesse. Quand je suis entré dans cette maison pour y assurer mon ministère, Luis avait quatorze ans. C'était le portrait de sa mère : même front pur, mêmes grands yeux, mêmes lèvres fines et même nez pointu. Ils avaient l'un et l'autre la passion de la musique et leurs après-midi se passaient au piano ; Luis était un excellent pianiste.

» Pendant ce temps, le duc allait à la chasse. Vous le connaissez : loin d'être sot, mais enfin... rien d'un intellectuel : donnez-lui des chiens, des chevaux, cela lui suffit.

— Pourtant, le ménage s'entendait bien...

— Cette chère âme était si éprise de lui qu'elle ne voyait pas ses petits travers. Elle croyait qu'il écoutait avec ravissement une sonate de Mozart ou un lied de Schubert, quand il étouffait d'ennui. C'est un homme plein de santé et, comment dirai-je ?... Les satisfactions temporelles... Cette jeune Anglaise qui habite chez lui... Sur la recommandation de nos pères jésuites d'Angleterre, ils avaient fait venir miss Evans pour enseigner l'anglais à Luis. Il paraît qu'elle est catholique.

— Il paraît ? Qu'entendez-vous par là ?

— Je ne dirais pas qu'elle donne dans l'hérésie. Ce serait aller trop loin. Elle est plutôt indifférente.

Il s'interrompit brusquement et reprit :

— Quand la duchesse a attendu un second enfant, elle n'a presque plus quitté son lit. Luis devint triste et distrait : sa mère lui manquait beaucoup. Plus d'une fois, je l'ai trouvé assis au piano, ses mains immobiles sur les touches, les yeux fixés sur les arbres du jardin. Déjà il m'inquiétait. J'attendais le moment opportun pour le soustraire à l'influence de miss Evans que je jugeais pernicieuse. Ce moment venu, j'ai suggéré au duc d'envoyer son fils en pension dans notre collège de Deusto. A ma surprise, il y consentit sur-le-champ.

» Peu après, la duchesse rendait l'âme en donnant le jour à un enfant

mort. Dans son infinie bienveillance, la divine Providence a permis que l'épreuve de Luis fût adoucie par la vigilante affection de nos pères. Sans eux, il l'eût difficilement surmontée. Dieu l'avait choisi pour en subir d'autres — et infiniment plus graves.

» Le duc avait pour sa femme de l'affection et de l'estime. Il l'a pleurée, bien sûr, mais il s'est vite consolé et il a repris ses habitudes. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que si je n'intervenais pas, l'Anglaise pourrait bien devenir duchesse de Roccalta. A tout prix, il fallait l'éviter.

Le père Ramirez cligna des paupières en signe d'assentiment.

— J'étais bien obligé de voir les choses en face. Le duc avait trente-neuf ans, miss Evans ving-cinq. Ils étaient tous deux jeunes et bien portants. Le duc n'avait rien d'un ascète, mais trop de respect de lui-même pour s'abaisser à des amours ancillaires. Miss Evans était là et, comment dirais-je... disponible. D'un jour à l'autre, la catastrophe pouvait survenir. J'étais inquiet, si inquiet que je suis allé trouver le marquis : il a une certaine influence sur son frère malgré leur différence d'âge. De but en blanc, je lui ai annoncé qu'il allait peut-être devenir le beau-frère de la fille d'un pasteur gallois.

— Comment cela ?

— Mais oui : le père de miss Evans était un pasteur méthodiste... Alors le marquis... Enfin, vous le connaissez aussi bien que moi. Vous savez comment il voit le monde : tout en haut, la famille des Roccalta et puis, plus bas que terre, le reste de l'humanité. D'abord, il n'a pas voulu me croire et il s'est mis à plaisanter... J'ai voulu frapper vite et fort : « Monsieur le marquis, vous connaissez mal votre frère. S'il la compromet il l'épousera. Il faut intervenir au plus vite. » Le coup porta. « Que peut-on faire? — Pour parler net, ai-je répondu, l'état de veuf ne convient pas au duc : c'est un homme trop ardent ; il finira par compromettre... (j'allais dire : son salut, mais je me suis repris) votre honneur, monsieur le marquis. Il n'y a qu'une solution : marier le duc. — Avez-vous une femme pour lui ? — Oui, Teresa, la nièce de la marquise. — Teresa ! Vous perdez la tête, mon père. Elle n'a pas vingt ans. — Le duc n'en a pas quarante. Ils sont très bien assortis. » Il a réfléchi, puis m'a demandé : « Enfin, pourquoi avez-vous pensé à Teresa ? » J'étais sur un terrain glissant et bien décidé à ne pas abattre mon jeu.

— Au fait, pourquoi avez-vous pensé à elle ? demanda le père Ramirez.

— Pour plusieurs raisons, mon père. J'étais son confesseur, cela pesait son poids dans la balance. Et puis je la connaissais bien. C'était une très belle jeune fille, d'une nature passionnée.

Le marquis suivit mes conseils. Il ne parla pas à son frère de nos craintes au sujet de miss Evans, il se contenta de l'inviter à venir passer l'été chez lui dans une maison de campagne qu'il a près de Santander. Naturellement, Teresa s'y trouvait aussi. La nature a fait le nécessaire. A la fin de l'été, ils se sont mariés.

Le père Mendieta se leva et se mit à arpenter la pièce, les mains derrière le dos. Le père Ramirez sonna et demanda du xérès et des biscuits. Son compagnon refusa le vin.

Il marchait à grands pas, absorbé dans ses pensées. Le père Ramirez, sans montrer d'impatience, grignota quelques biscuits, sirota son xérès, relut les notes qu'il avait prises, y ajouta deux ou trois lignes. Avec un soupir, le père Mendieta se rassit et continua :

— L'hiver qui suivit, pas une ombre au tableau.

» Au début de juillet, Luis rentra de Deusto. Sa ressemblance avec sa mère s'était encore accentuée. Sans qu'il manquât de virilité, il y avait pourtant en lui une sorte de charme un peu féminin. Il était aussi grand, mais beaucoup plus mince que son père. Musicien accompli et remarquable exécutant, il composait aussi à ses heures.

» C'est moi qui suis allé l'accueillir à la gare. Son père et sa belle-mère l'attendaient dans le salon du premier étage. En m'effaçant pour le laisser passer, j'ai vu Teresa se tourner vers lui et j'ai été frappé de l'intensité de son regard. J'eus l'impression qu'elle livrait le fond de son âme. J'étais si troublé que je n'ai guère pris garde aux effusions entre le père et le fils. Mais je me souviens parfaitement que Luis a embrassé affectueusement Teresa et qu'ils ont échangé quelques paroles banales. Teresa ne le quittait pas des yeux.

» Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. J'avais la conviction d'avoir assisté à un véritable coup de foudre. Où était mon devoir ? Mettre Teresa en garde n'aurait peut-être pour effet que de lui faire prendre conscience d'une passion dangereuse ? Me taire, n'était-ce pas attirer le malheur sur nos têtes ? Luis, heureusement, ne paraissait pas très conscient de ses propres sentiments. J'ai fini par conclure que, pour l'instant, le plus sage était de ne rien dire, tout en redoublant de vigilance.

» Je n'ai pas tardé à me convaincre que j'avais dû me tromper. Tout semblait aller le mieux du monde. Puis, un soir, tandis que nous jouions au bridge, Luis, son père, Teresa et moi, Luis qui manifestement s'ennuyait a profité de ce qu'il faisait « le mort » pour quitter la table. Il s'est assis au piano et s'est mis à jouer une ballade de Chopin. Aussitôt Teresa n'a plus fait aucune attention aux cartes. Le duc s'est impatienté : « Tais-toi donc, Luis, a-t-il crié, avec ce tapage on ne peut plus jouer. » Mais Luis tout à sa musique n'entendait rien. « Assez », cria le duc beaucoup plus fort. Teresa, n'y tenant plus, jeta ses cartes sur la table et se leva. « Où vas-tu ? lui demanda son mari. — L'écouter en paix loin de tes cris, dit-elle d'un ton irrité. »

» Luis jouait toujours et Teresa l'avait rejoint dans le salon de musique. J'ai voulu rassurer le duc : « Simple enfantillage ; n'y prenez pas garde. » Il m'a regardé avec son flegme habituel, puis il a allumé un cigare et il est sorti de la pièce. Du vestibule, il s'est tourné vers moi en disant : « Dites à Teresa que pour pouvoir bridger en paix j'ai été au cercle. »

» Resté seul, j'écoutais Luis. Il jouait Chopin avec une sensibilité remarquable. Je crois vraiment qu'il serait devenu un grand musicien. Le temps passait. A un moment donné et comme en rêve, il est monté se coucher ; il avait dû passer près du coin sombre où Teresa était assise, sans la voir, encore envoûté par la musique. Un instant plus tard, elle me rejoignit, les larmes aux yeux.

» — Il ne faut pas prendre les choses si à cœur, Teresa. Votre mari est allé au cercle, mais en rentrant, il aura tout oublié. » Elle me regarda sans paraître comprendre et, tout à coup, elle éclata en sanglots. « Que c'est beau ! Mon Dieu, que c'est beau ! Je ne comprenais rien à la musique. La vie est extraordinaire, toutes ces joies que j'ignorais ! »

» Je lui répondis avec prudence : « Teresa, vous avez un rôle à jouer. Vous vivez entre Luis qui est un artiste et votre mari qui est, lui, un homme d'action. Si vous prenez parti pour l'un ou pour l'autre, vous ne ferez qu'envenimer les choses. Ce soir, vous avez manqué de tact. C'est vous qui devez servir de trait d'union entre ces deux hommes. » Elle m'écouta avec attention, et me promit de suivre mes conseils.

» Ai-je été bien inspiré ? Je n'en suis pas sûr. Son rôle de médiatrice l'a peut-être poussée à se rapprocher de Luis qu'elle avait évité jusque-là. La musique leur servait de lien. Teresa avait une belle voix. Luis lui a fait travailler le chant. Ils passaient de longs après-midi ensemble. Que faire ?

» Pendant que je me débattais dans le doute, miss Evans intervint. Un soir, après le thé, Luis et Teresa faisaient de la musique, j'étais seul au salon avec miss Evans. « Voulez-vous que nous fassions quelques pas ensemble ? » me demanda-t-elle. Cette brusque invitation ne me sembla pas naturelle. Nous sommes sortis dans le jardin.

» — Mon père, tout va mal dans cette maison et je n'y peux rien. Mais vous, vous arrangerez peut-être les choses. J'ai si peur que je ne sais pas par où commencer. — Voyons, mais pourquoi avoir peur de moi ? — De vous ! Vous n'y êtes pas du tout. C'est bien plus grave : à tout moment, je m'attends au pire. Vous n'avez rien remarqué ? Cela crève pourtant les yeux : la duchesse est follement éprise de Luis et il ne sait que faire. Il est très malheureux. — Malheureux ? Comment le savez-vous ? — Je l'ai plusieurs fois surpris à genoux aux pieds de son crucifix, décomposé par le chagrin. Il reste ainsi pendant des heures à prier et à se désoler. Oh, comment vous en convaincre ? Si nous n'intervenons pas, je pressens un drame.

» Nous tournions en rond autour de la pelouse et quand nous nous rapprochions de la maison, la voix de Teresa nous parvenait, dominant les notes claires du piano. Miss Evans, enhardie par mon silence, parlait toujours : « Tenez, hier soir, je traversais le couloir pour gagner ma chambre. Eh bien ! j'étais tout près de la porte de Luis quand j'ai entendu une plainte étrange : on aurait dit une voix humaine et pourtant non...

Mon cœur s'est serré. Tout à coup, cette porte s'ouvre et Pardo — oui, le chien — est sorti de la pièce en poussant des cris déchirants. Sans m'arrêter, j'ai jeté un coup d'œil dans la chambre. Teresa était assise et Luis, agenouillé devant elle, lui baisait les mains en sanglotant. »

» Je me taisais toujours. « Voilà, mon père. J'en ai assez dit. A vous d'agir maintenant. Vous seul pouvez nous éviter un malheur. » J'insistai : « Mais de quoi avez-vous si peur ? » Elle prit un air égaré et je voulus l'apaiser : « Nous agirons, je vous le promets. Je prends l'affaire en mains. Dites-moi seulement de quoi vous avez peur ? » Immobile, elle me barrait presque le chemin, ses joues si pâles depuis un an s'empourpraient. Elle me cria : « Vous ne connaissez donc pas le duc ? Violent et jaloux comme il l'est ! S'il s'aperçoit de quelque chose, il est capable du pire. » J'ai répondu d'une voix calme : « La Providence arrêtera son bras. » Et savez-vous ce qu'elle m'a dit, mon père ? « Donnez donc un coup de main à la Providence. »

— Pas si bête cette réponse, observa le père Ramirez avec un sourire ambigu.

Il relisait ses notes.

— Vous pensez bien que ma conversation avec elle n'a fait qu'augmenter mon inquiétude. J'ai prié Luis de venir me trouver dans mon bureau (il est situé au dernier étage, dans le coin le plus retiré de la maison). De but en blanc je lui ai dit : « Mon ami, vous perdez votre temps ici. Partez immédiatement pour Paris où vous pourrez étudier sérieusement la composition musicale. » Il me regarda avec stupeur. « Immédiatement ! Mais... — Mais quoi ? — Je ne sais pas. Que va dire Teresa ? — Elle dira que c'est une excellente idée. — Je n'en suis pas si sûr, mon père. Elle ne fait que me répéter que, sans moi, elle s'ennuierait à mourir ici. » J'ai été sans pitié : « Eh bien, cela doit vous décider. Mieux vaut qu'elle meure d'ennui toute seule que de brûler en enfer avec vous. » Il n'a pas bronché. C'était un être très sensible, mais ce n'était pas un lâche. Il a pâli, m'a longuement regardé, puis il s'est mis à arpenter la pièce. Moi, je me taisais. Brusquement, il s'est arrêté devant moi : « Je suis d'accord. J'irai à Paris. Obtenez le consentement de mon père. — Non. Il faut que l'idée vienne de vous. » Il réfléchit de nouveau : « Très bien. Je partirai dans... dans une semaine, à dater d'aujourd'hui. — Pourquoi pas tout de suite ? — J'ai des préparatifs à faire. » Je savais que ces préparatifs s'appelaient Teresa, mais je n'avais pas le cœur d'en exiger davantage. J'ai dit seulement : « Donnez-moi votre parole que, jusqu'à votre départ, vous vous conduirez en homme d'honneur. » Il me l'a donnée sans hésiter. Cette nuit-là, j'ai dormi paisiblement.

» Il me semble que tout cela est arrivé il y a un siècle. Et pourtant, c'était avant-hier. Peut-être ai-je eu tort de ne rien dire de cette conversation à miss Evans.

» Ce jour-là, non, le lendemain — mon Dieu, c'était hier ! — toute

la maison s'agitait : Teresa donnait un dîner qui serait suivi d'un concert. Oui, elle devait chanter et Luis l'accompagner au piano. Il avait mis lui-même en musique quelques-unes de ces chansons. Le dîner a été très brillant. Teresa semblait calme, le duc soucieux. Puis vint l'heure du concert. Luis, trop timide, trop fier aussi, sans doute, pour jouer les vedettes, avait demandé à un de ses amis vous savez, ce Pelaez...

— Le poète ?

— Lui-même, l'homme aux cheveux longs... Il a commencé par dire quelques-uns de ses poèmes. Est-ce sa longue crinière ou sa diction (il hurlait tous ses vers) ? Le fait est que le chien Pardo s'est excité et a commencé d'aboyer à son tour comme pour répondre. Une vraie bataille de chiens qui nous a tous mis en joie, tous sauf Pelaez. Le duc a dû intervenir...

— Ah bon, il était donc là ?

— Au début seulement. Il a saisi Pardo par la peau du cou, l'a jeté dehors et ensuite je ne l'ai plus revu. Luis avait disposé le salon de musique de telle sorte que l'auditoire ne le voyait pas quand il était assis au piano. Pour qu'on aperçût Teresa, il aurait fallu qu'elle se tînt très loin de lui. Avait-elle peur ? Etait-elle attirée par lui ? On ne la voyait pas. Pendant un bon moment, tout s'est bien passé. Après la première partie du programme, nous avons applaudi chaleureusement, mais ni Luis ni Teresa ne sont venus saluer. Tout à coup la chute d'une chaise, un cri poussé par Teresa : « Luis ! » Puis un silence, puis un coup de feu. J'étais placé au fond de la pièce. Me frayant un passage au milieu des invités, je me suis précipité vers le boudoir de Teresa que Luis avait gagné en passant par la terrasse. Cinq ou six personnes y étaient déjà. Le duc soutenait de son bras gauche le cadavre de son fils. Dans sa main droite il tenait un revolver.

SALVADOR DE MADARIAGA

TRADUCTION DE NICOLE DUTREIL

L'U.R.S.S., PUISSANCE COLONIALE

par Boris Souvarine

Le coup de pistolet de Bandoeng.

Le 21 avril dernier, à la conférence « afro-asiatique » de Bandoeng, le premier ministre de Ceylan prononça une parole qui fit l'effet « d'un coup de pistolet dans une salle de concert », comme eût dit Stendhal, et que la presse a qualifiée plus banalement de « bombe ». Une bombe dont les échos se répercutent encore. Sir John Kotelawala avait évoqué « *un type nouveau de colonialisme en Europe orientale : le colonialisme soviétique* », et proposé d'étudier les moyens de l'abolir au même titre que toute autre forme de colonialisme.

Il n'en fallut pas plus pour embarrasser à l'extrême M. Tchou En-Lai, qui représentait la Russie soviétique en même temps que la Chine communiste, et M. Nehru qui professe un neutralisme à sens unique lui permettant d'arguer « que la question ne figurait pas au programme de la conférence ». L'incident n'eut pas d'autres suites précises. Néanmoins le ministre cinghalais, approuvé par les délégués de la Turquie et du Liban, avait attiré l'attention du monde entier sur un fait essentiel, trop oublié ou méconnu, de l'impérialisme soviétique.

Ce ne sont pas seulement les pays vassalisés de l'Europe centrale et orientale, pays dits « satellites », qui subissent depuis la dernière guerre « un type nouveau de colonialisme ». A l'intérieur de l'Union soviétique, les peuples allogènes ne sont pas logés à meilleure enseigne. Sir John Kotelawala, dans son improvisation, les a passés sous silence, ainsi que

les vastes régions de l'Asie centrale tombées sous la domination soviétique. Il a omis en outre de mentionner les premières conquêtes coloniales de la Chine communiste, alors que M. Tchou En-Lai croyait, dit le compte rendu, « qu'il ne serait question que de l'Asie et de l'Afrique », en supposant également qu'on ferait abstraction de la Mongolie, de la Corée et du Tibet...

Lénine et les colonies russes.

Il est vrai que les communistes prétendront que les pays soumis à leur pouvoir totalitaire ne sont pas des colonies dans l'acception courante du terme. Ce n'était pas l'opinion de Lénine, exprimée en maintes circonstances, et notamment en ces termes :

... Les ouvriers russes ne peuvent et ne doivent oublier l'oppression nationale sous le joug de laquelle se trouvent des dizaines et des dizaines de millions d'allogènes peuplant la Russie. La nationalité régnante, celle des Russes, constitue environ 45 p. 100 de toute la population de l'Empire. Sur 100 habitants, plus de 50 sont des allogènes. Et toute cette immense population est soumise à des conditions de vie encore plus inhumaines que celles des Russes.

Dans un autre écrit, et usant de statistiques plus récentes, Lénine constate que les Russes *ne forment que 43 p. 100 de la population... Sur 170 millions d'habitants, il y en a donc près de 100 millions sous le joug.* Dénonçant *le partage du monde par les grandes puissances*, il place la Russie au deuxième rang de « *celles qui ont pratiqué le pillage avec le plus de succès* », car ses *colonies* s'étendent sur 17 millions de kilomètres carrés, dit-il avec tableau de chiffres à l'appui.

Les communistes savent ergoter, mais ne sauraient récuser Lénine disant : « Pourquoi nous, Russes, qui opprimons un plus grand nombre de nations que n'importe quel autre peuple, ne reconnaîtrions-nous pas le droit de la Pologne, de l'Ukraine, de la Finlande, à se séparer ? » Dans le même discours, Lénine s'expliquait sur le séparatisme : « Nous sommes indifférents, neutres, envers le mouvement séparatiste. Si la Finlande, la Pologne, l'Ukraine se séparent de la Russie, il n'y a là rien de mal. Où est le mal ? Celui qui y voit du mal est un chauvin. Il faut être fou pour continuer la politique du tsar Nicolas. La Norvège ne s'est-elle pas séparée de la Suède ? »

Telle était la doctrine constante de Lénine, depuis le congrès de son parti qui, en 1903, se prononçait déjà pour « le droit des nations à disposer d'elles-mêmes », c'est-à-dire, souligne Lénine à maintes reprises, le droit « de se séparer ». On n'en finirait pas de le citer sur ce chapitre. Il distingue entre diverses formes d'impérialisme, de même qu'on parle maintenant d'un *type nouveau* de colonialisme, le soviétique. « *L'impérialisme au sens moderne du mot ne s'est fait jour en Russie que dans la politique du tsarisme en Mandchourie, en Perse, en Mongo-*

lie. Mais en général, c'est l'impérialisme féodal et militaire qui domine. » Pendant la Grande Guerre, il accuse la Russie de vouloir « *s'emparer de la Perse, de la Mongolie, de la Turquie d'Asie, etc.* ».

La *Petite Encyclopédie soviétique*, encore en 1931, dit à l'article *guerres coloniales* : « *Les campagnes de l'armée russe au Caucase, en Asie centrale et en Extrême-Orient appartiennent au type des guerres coloniales.* » Après la mort de Lénine et avant l'instauration du pouvoir absolu de Staline, un certain flottement se fait sentir à Moscou dans la doctrine officielle en matière coloniale, un embarras visible incite à taire des thèses traditionnelles du bolchévisme sur l'impérialisme des tsars. Pourtant la même *Encyclopédie soviétique* donne encore, à l'article *colonisation*, ce bref historique quelque peu équivoque de la colonisation en Russie, résumé qui devait disparaître des éditions ultérieures :

Au cours de plusieurs siècles, la colonisation en Russie eut lieu d'abord le long du Dniepr, dans la région de Kiev, ensuite au nord-est. A partir du XVI*e siècle, commence la colonisation du Sud ; la frontière de l'Etat moscovite avance de plus en plus au sud, englobant la steppe, et au* XVIII*e siècle s'accomplit la colonisation de la Novorossiia (régions de la mer Noire). En même temps se poursuit la colonisation de Novgorod et du nord de Moscou, puis de la Sibérie, la population russe avance vers l'est jusqu'à l'océan Pacifique. Là, nous avons aussi une colonisation intérieure dans les limites du pays. Elle se poursuit encore à la fin du* XIX*e siècle et au début du* XX*e ; des paysans mal pourvus de terres dans les provinces centrales s'installent en Sibérie sur les terres libres.*

On voit comment l'expression « colonisation intérieure », introduite après une pudique allusion à *l'avance* de la *population russe* vers l'est *jusqu'au Pacifique*, tend à rassurer le public soviétique héritier des conquêtes de l'ancien régime. Sous prétexte de distinction entre colonisation intérieure et colonisation extérieure, il y a là une confusion voulue, facilitée par le fait que « l'État moscovite » a pu créer un empire d'un seul tenant, alors que les entreprises coloniales des autres nations ne pouvaient s'accomplir qu'outre-mer. Ainsi les annexions deviennent-elles une simple *avance* de la population russe, il ne saurait être question de conquêtes, et les paysans pauvres n'ont plus qu'à s'installer « sur les terres libres ».

Cependant Lénine avait réfuté le sophisme de ces « terres libres », dès 1901, dans un article intitulé : *Les esclavagistes à l'œuvre*, à propos d'une loi sur l'attribution à des particuliers de terres de la Couronne en Sibérie. *Seuls profiteront de la nouvelle loi les hauts dignitaires et les personnes ayant des relations à la Cour*, écrivait-il, et il qualifie de *pillage éhonté* la colonisation de la Sibérie, ajoutant : *Comment ne pas traiter de féodale une pareille politique agraire, quand on la compare à la politique agraire des pays avancés de notre temps, l'Amérique par exemple ?*

Suit un vif éloge des conditions américaines, plus actuel aujourd'hui

qu'au début du siècle puisque le régime soviétique interdit à ses sujets de se déplacer sans autorisation policière, en imposant le passeport intérieur et le livret de travail. En Amérique, constate Lénine, « *personne* n'oserait *parler d'autoriser ou d'interdire l'émigration, car chaque citoyen a le droit d'aller vivre où bon lui semble. Là-bas, tout homme qui veut s'adonner à l'agriculture a*, de par la loi, *le droit d'occuper les terres libres de la périphérie. Il se crée là-bas non pas une classe de satrapes asiatiques, mais une classe de fermiers énergiques qui ont développé toutes les forces productives du pays. Là-bas, la classe ouvrière, grâce à l'abondance des terres libres, est au premier rang pour le niveau de vie* ».

Successeurs des *satrapes asiatiques* (Lénine *dixit*), les bolchéviks cessèrent alors de considérer comme colonies l'héritage territorial du tsarisme, peuplé en majorité d'allogènes. Et en fait de « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », un des principaux slogans de leur propagande jusqu'à la révolution d'Octobre, ils surent mater les tentatives séparatistes, les moindres velléités d'autonomie ou d'indépendance des minorités nationales, sans reculer devant aucun moyen de ruse ou de violence. L'argument communiste tardif selon lequel la pensée de Lénine ne s'appliquait pas aux annexions de l'ancienne Russie est démenti par quantité de textes dont l'anthologie formerait un volume.

Il suffit d'en citer quelques lignes. Dans une lettre aux journaux socialistes de Berlin et de Vienne, en novembre 1914, Lénine tient à souligner en pleine guerre qu'il préconise la « liberté de l'Ukraine ». Peu après la révolution de février, il fait adopter une *Résolution sur la Question nationale* qui proclame : *A toutes les nations faisant partie de la Russie doit être reconnu le droit de se séparer librement et de constituer un État indépendant. Dénier ce droit et ne pas prendre de mesures garantissant sa réalisation pratique, cela équivaut à soutenir une politique de conquêtes ou d'annexions.* Et dans la préface de son livre : *L'Impérialisme, dernière étape du Capitalisme*, paru au milieu de 1917, il s'excuse d'avoir dû prendre l'exemple du Japon pour traiter des annexions, afin de ne pas s'exposer à la censure tsarienne, et il prie le lecteur attentif « *de substituer la Russie au Japon, de remplacer la Corée par la Finlande, la Pologne, la Courlande, l'Ukraine, Khiva, Boukhara, l'Esthonie et autres pays peuplés de non-Russes* ». Sur son tableau statistique, même ouvrage, la Russie figure au deuxième rang des grandes puissances par ses *possessions coloniales*.

L'expansion russe en Europe et en Asie peut se justifier plus ou moins, selon certaines philosophies de l'histoire, comme l'impérialisme d'autres puissances continentales ou insulaires dans les temps modernes, comme la colonisation méditerranéenne par les Phéniciens, les Grecs, les Romains dans l'antiquité, les Byzantins au moyen âge. Les Russes nationalistes et bien des libéraux, des socialistes russes ne se privent pas, les uns de

glorifier le passé de leur patrie, les autres d'invoquer la nécessité historique pour s'opposer au démembrement de l'empire devenu soviétique. Sans entrer dans leurs controverses, on ne saurait accorder voix au chapitre à ces disciples de Lénine qui, après leur maître, en renient les principes maintes fois affirmés et créent *un type nouveau de colonialisme*, eux qui avaient si longtemps appelé la Russie une « prison des peuples ». A vrai dire, les communistes ont créé non pas *un*, mais au moins *deux* types nouveaux de colonialisme, un sous Lénine à l'intérieur de l'Union soviétique, un sous Staline à l'extérieur.

L'action de Lénine dément ses théories.

Lénine en personne devait enseigner aux léninistes à violer la théorie par la pratique. Il ne put s'opposer à la sécession de la Finlande, puis des États baltes, peu après la révolution d'Octobre, en raison du rapport des forces à l'époque, et il dut admettre l'indépendance de la Pologne à la suite d'une guerre malheureuse. Mais nulle part ailleurs il ne se résigna au séparatisme des allogènes et il se fit « rassembleur de terres » par nécessité révolutionnaire. Comme le souligna Rosa Luxembourg, il n'avait pas refusé aux Russes le droit de disposer d'eux-mêmes en supprimant le suffrage universel et toutes les libertés civiques pour accorder ce même droit aux « non-Russes ». Par une série de coups d'État locaux et des interventions de l'Armée rouge, il reconstitua l'empire sous une appellation nouvelle, la future « Union soviétique ».

De 1917 à 1921, l'action opiniâtre des bolchéviks s'exerce sans répit contre les forces centrifuges qui détachent de la vieille Russie de vastes provinces et d'immenses régions sur le pourtour. En trois mois, la Lithuanie, la Lettonie et l'Esthonie ont successivement proclamé leur indépendance, après la Finlande. Mais quand l'Ukraine veut en faire autant, l'Armée rouge marche sur Kiev. Il s'ensuivra pendant trois ans maintes péripéties, maintes alternatives d'avance et de recul des troupes ou des hordes qui se disputent le pays, jusqu'à l'instauration finale du régime soviétique en Ukraine, par les armes.

De son côté, la Fédération de Transcaucasie se déclare indépendante dès avril 1918 et se disloque le mois suivant : la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbeidjan forment des nations distinctes. Un coup d'État communiste à Bakou finit mal, trois mois plus tard. Mais l'Armée rouge envahira l'Azerbeidjan en avril 1920, le partage de l'Arménie se fera à la fin de l'année, et après divers épisodes insurrectionnels sur plusieurs points du Caucase, l'Armée rouge règle le sort de la Géorgie au début de 1921 en la soviétisant de vive force. Le salut de la révolution est la loi suprême, diront les communistes.

Dans les pays musulmans de l'Oural à l'Altaï, qui se contentaient

volontiers de l'autonomie relative accordée par le nouveau régime avant la révolution d'Octobre, les bolchéviks provoquèrent des révoltes et suscitèrent des séparatismes en voulant imposer leur pouvoir prétendu « soviétique », en réquisitionnant bétail et récoltes. Il y eut un coup d'État des « rouges » à Tachkent dès 1917, et ensuite dans deux autres localités du Turkestan, mais l'ensemble de la population vivait encore selon ses us et coutumes. Un pouvoir musulman rival s'établit à Kokand. Là aussi, une armée rouge disparate eut le dernier mot, mit le feu à la ville après en avoir massacré les défenseurs. Les bolchéviks de Tachkent tentèrent une expédition contre Boukhara, où l'émir leur infligea une cuisante défaite, et ils durent reconnaître à contre-cœur l'indépendance de Boukhara, pour la forme. Une guérilla de « partisans » s'alluma dans tout le Turkestan, gagnant les émirats de Khiva et de Boukhara, contre l'oppression et l'exploitation soviétiques.

Ce mouvement des *basmatchi* dura des années. En avril 1918, l'autonomie du Turkestan fut accordée par Moscou mais resta lettre morte. Après des complications sans nombre, l'Armée rouge prit Khiva en février 1920 et enfin Boukhara en septembre, non sans essuyer de très lourdes pertes. Une résistance désespérée se poursuivit au-delà de l'année 1923, pour ne cesser que par épuisement et après de larges concessions obtenues des gens du Kremlin. On se battait encore à Samarkand en 1924 et il y eut une nouvelle lutte armée en 1930, provoquée par la collectivisation. En vérité, les campagnes militaires menées pour soviétiser de force non seulement les Ousbeks, les Turkmènes, les Tadjiks et les Kazakhs-Kirguizes de l'Asie centrale, mais aussi les Tatars de la Volga et les Bachkirs de l'Oural, « appartiennent au type des guerres coloniales », comme disait l'*Encyclopédie soviétique*.

Un résumé aussi bref d'événements historiques de telle ampleur ne donne pas une idée suffisante de la longue tragédie endurée par les peuples allogènes auxquels Lénine et Staline avaient promis l'émancipation. Un des plus proches collaborateurs de Lénine pour la « politique des nationalités », G. Safarov, avouait après coup que le pouvoir soviétique au Turkestan, en 1917 et 1918, était en grande partie aux mains « d'aventuriers, de profiteurs et d'éléments criminels », exactement ce que les communistes disent des colons européens d'Afrique et d'Asie. Le même G. Safarov définissait, *post factum*, le régime imposé au Turkestan comme une « *exploitation féodale des larges masses de la population indigène par le soldat russe de l'armée rouge, le colon et le fonctionnaire* ». Encore ces lignes sont-elles antérieures au despotisme de Staline qui allait peser plus lourdement encore sur les musulmans de l'Union soviétique, dont aucune Ligue arabe ne se soucie.

Les peuples du Caucase n'ont guère été mieux traités que ceux des steppes de l'Asie centrale ; leur histoire dans l'ère soviétique est une triste suite de rébellions provoquées par l'arbitraire et les exactions du

pouvoir, alternant avec des répressions implacables et des « purges » sanglantes. A l'assujettissement politique et l'asservissement économique s'ajoutent les persécutions religieuses et, après l'anéantissement des anciens partis démocrates, libéraux et socialistes, il fallut l'extermination des cadres communistes réfractaires au stalinisme intégral pour réaliser la mise au pas définitive. Et il y eut encore à Tiflis et à Bakou des épurations supplémentaires, avant et après la mort de Staline.

Les dictionnaires soviétiques définissent les colonies comme des pays privés d'indépendance politique et économique, soumis à un État capitaliste qui les utilise en tant que sources de matières premières, marchés d'écoulement, sphères d'investissements et bases stratégiques. Cela s'applique exactement aux Républiques fédérées, Territoires autonomes et Districts nationaux des allogènes qui font partie de l'État multinational nommé Union soviétique. Le capitalisme d'État soviétique ne change rien à la nature de l'État soviétique capitaliste, sauf à rendre celui-ci plus oppressif qu'aucun autre capitalisme, puisque totalitaire. La tromperie fédéraliste ne masque plus la réalité centralisatrice et la terminologie pseudo-marxiste n'empêche pas de voir en U.R.S.S. une « exploitation de l'homme par l'homme » plus rapace que partout ailleurs.

Type nouveau de colonialisme, donc, mais pire que d'autres à bien des égards, comme l'a prouvé le décret paru dans les *Isvestia* du 26 juin 1946 et relatif à « *la suppression de la République socialiste soviétique autonome Tchetchène-Ingouche et la transformation de la République socialiste soviétique autonome de Crimée en Région de Crimée* ». En réalité, cela signifiait que les Tchetchènes et les Ingouches musulmans du Caucase et que les Tatares musulmans de Crimée avaient été, dès 1944, en partie massacrés et en partie déportés en Sibérie dans des conditions d'inhumanité à peine croyables, équivalant à l'extermination de groupes ethniques entiers. Leurs noms furent effacés des cartes géographiques, supprimés dans les encyclopédies et les manuels scolaires. Les Karatchaïs et les Balkares, petits peuples musulmans du Caucase, les Kalmyks de la Caspienne, les Grecs de la Crimée, ont subi un sort analogue, et l'on ignore combien survivent des Allemands de la Volga déportés en Sibérie collectivement au début de la guerre. Le génocide soviétique est l'un des traits indélébiles de ce *type nouveau de colonialisme* qui a fait regretter aux allogènes le régime des tsars.

L'*Encyclopédie soviétique* déjà citée dit de la *Tchetchnia*, pays des Tchetchènes, qu'elle *a été intégrée aux* COLONIES *de l'empire russe au Caucase et soumise à un pillage colonial effréné*. Mais du moins n'était-il pas alors question de désislamisation ni de collectivisation agraire, les deux calamités dues à Staline. Et le tsarisme s'était bien adouci en deux siècles, renonçant à la russification et à la christianisation forcées, tolérant même le pantouranisme et le panislamisme. Le communisme soviétique devait soumettre les « non-Russes » par des brutalités d'un autre

âge, d'abord en vertu de l'algèbre doctrinale de Lénine, ensuite au nom de la volonté de puissance de Staline sous divers pseudonymes humanitaires.

La Russie et la Chine colonisent le Tibet et la Mongolie.

Dès avant la dernière guerre, l'impérialisme soviétique avait relayé son prédécesseur russe dans la marche vers l'est que Lénine reprochait au tsarisme et repris à son compte les visées de celui-ci sur la Mongolie. Avec prudence, Moscou dirigea des opérations politiques et militaires qui aboutirent à la création de deux prétendues républiques populaires, en réalité protectorats soviétiques : l'une en Mongolie extérieure, l'autre sur le territoire contigu des Touvas. Selon la terminologie communiste clichée, il s'agissait de *républiques démocratiques de type nouveau, en voie de développement non-capitaliste*, lire : inféodées à l'U.R.S.S. La Mongolie intérieure restait toutefois province chinoise, d'ailleurs occupée par une armée japonaise.

Les aspirations des tribus mongoles à l'unification et à l'indépendance de leur pays se trouvaient ainsi refoulées, peut-être à jamais, sous la pression d'impérialismes rivaux. Après la défaite du Japon, la Chine communiste revendiqua la Mongolie intérieure en lui octroyant un semblant d'autonomie à laquelle Staline ne put faire autrement qu'acquiescer, avec une arrière-pensée facile à comprendre. Dans les mêmes conditions, le Sin-Kiang (ou Turkestan chinois), sphère d'influence et de pénétration soviétiques, jouit à présent d'une précaire autonomie de façade : pris entre deux impérialismes communistes, le soviétique et le chinois, et privé du fameux droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il ne peut désormais rêver d'indépendance qu'à la faveur d'un conflit entre ses deux voisins énormes. En attendant, la population d'origine turque et de foi islamique du Sin-Kiang doit subir la loi de deux puissances coloniales qui soutirent les richesses naturelles du pays au nom de principes altruistes classés aux archives.

Personne à la conférence de Bandoeng n'a mis en cause la Chine communiste pour lui demander compte de ses prétentions sur la Mongolie et sur le Sin-Kiang, en vertu desdits principes dont elle se réclame. Personne n'a protesté contre l'agression chinoise en Corée, dont on sait les conséquences désastreuses. Les zélateurs de la libération de l'Asie n'ont pas eu un mot à prononcer sur l'invasion du Tibet par l'armée communiste chinoise et l'annexion de ce pays par Mao Tsé-toung, comme si la colonisation continentale échappait par définition à tout blâme mérité par la colonisation d'outre-mer. Pas un mot non plus sur l'annexion de la République pseudo-populaire des Touvas par Staline qui, d'un trait de plume, en a fait une « région autonome » de l'U.R.S.S. après la

guerre. Il n'a été question, mais si peu, que du *type nouveau de colonialisme en Europe orientale*, assez cependant pour qu'une simple allusion surprenne et satisfasse un moment le monde libre.

Les États satellites ont été colonisés.

Du coup, la question était posée avec éclat du sort injuste des États européens « satellites » et de leur pitoyable condition néo-coloniale, trop méconnue dans les pays heureux. Les émeutes de Berlin et de Pilsen, d'autres localités d'Allemagne et de Tchécoslovaquie en 1953, avaient déjà révélé la situation intenable des classes laborieuses derrière le rideau de fer. Il suffit de connaître les caractéristiques principales du « type nouveau de colonialisme » pour comprendre ces manifestations de désespoir, et la nécessité où les successeurs de Staline se sont trouvés alors de desserrer quelque peu leur étreinte économique sur l'Europe centrale et orientale soumise à leur despotisme.

Tout d'abord, aussitôt après la cessation des hostilités, les territoires occupés par les armées soviétiques furent mis au pillage. Dans les régions industrielles, le démantèlement des meilleures usines, notamment en Tchécoslovaquie aussi bien qu'en Allemagne, en Autriche et en Hongrie, procura aux occupants un matériel technique et un outillage considérables. Les installations pétrolifères de Roumanie furent transférées en U.R.S.S. En même temps, les stocks de matières premières, partout confisqués, partaient dans la même direction. Outre les livraisons en nature exigées au titre de réparations, des prélèvements arbitraires sur la production courante achevaient d'épuiser ces pays et d'appauvrir les populations.

D'autre part, des expulsions et des déportations en masse, tantôt sous des prétextes racistes, tantôt pour satisfaire des besoins de main-d'œuvre, contribuaient à la ruine économique tout en semant la terreur parmi les catégories sociales ou ethniques menacées. Saisie des propriétés immobilières après éviction barbare des habitants, déracinement de familles entières de leur sol natal, tant à la ville qu'à la campagne, exactions et réquisitions de toutes sortes avec ou sans motif avouable, rien n'a été épargné aux futurs satellites de l'empire soviétique, avant d'établir un système relativement stable de colonisation *sui generis*.

Après la sujétion politique absolue, assurée par les troupes d'occupation et ensuite par les partis communistes domestiqués et leurs mercenaires dont le pouvoir se maintient à travers un appareil omnipotent imité de l'U.R.S.S., après l'imposition d'une idéologie officielle obligatoire et la monopolisation de tous les moyens d'expression par l'État, ce fut l'asservissement économique total au service des plans quinquennaux soviétiques. L'ensemble des dispositions prises à cet effet, et diver-

sement appliquées selon les conditions locales particulières, au cours des premières années de domination soviétique, devait être coordonné ultérieurement par le soi-disant « Comité d'aide économique mutuelle », organe auxiliaire de la planification dirigée de Moscou.

La réforme agraire : expropriation des grands domaines, confiscation des terres appartenant aux étrangers et aux adversaires politiques, redistribution de ces terres aux paysans pauvres, n'affecta pas beaucoup la Bulgarie ni la Yougoslavie, pays de petites propriétés, et n'apporta de changements appréciables en Pologne et en Tchécoslovaquie que dans la mesure où furent dépouillés les propriétaires allemands et hongrois. Les conséquences s'en firent sentir surtout en Hongrie et en Roumanie où subsistaient de grandes propriétés foncières à partager. Cela ne donna pas pour autant aux bénéficiaires, aux petits cultivateurs en général, la libre disposition des fruits de leur travail. L'introduction de kolkhozes et de sovkhoses copiés sur le modèle soviétique échoua dans l'ensemble et se limita finalement à un petit nombre d'entreprises viables. Le sort des agriculteurs fut déterminé, comme celui des travailleurs de toutes catégories, par le système arbitraire des prix et le cours factice des monnaies.

Les autorités moscovites avaient commencé par fixer la « valeur » du rouble à un taux invraisemblable, leur permettant de s'approprier les produits réquisitionnés à des prix dérisoires. Elles continuèrent en instituant des sociétés mixtes exploitant les secteurs essentiels de l'économie, sociétés où l'apport soviétique était représenté soit par des biens confisqués, soit par des artifices comptables, les partenaires étant cooptés avec soin pour qu'aucune voix discordante ne s'élève. Il ne restait qu'à mettre en œuvre divers procédés perfectionnés de pillage méthodique en imposant des accords commerciaux adaptés aux cas définis, de façon à drainer les marchandises vers l'U.R.S.S. aux conditions les plus avantageuses pour qui peut parler en maître : tantôt expéditions à sens unique, tantôt exportations de matières premières soviétiques contre leur retour sous forme d'objets fabriqués, tantôt accords de troc au profit du plus fort. Des emprunts forcés ou sans compensation complétaient cette immense entreprise de spoliation méthodique.

La coordination des plans partiels avec les plans généraux élaborés au centre et les multiples opérations de contrôle exigeaient l'envoi d'innombrables « spécialistes » dans les pays colonisés, sous la direction de proconsuls munis de larges pouvoirs. En outre, la création de bases stratégiques et la levée d'armées auxiliaires chez les satellites, au mépris des traités, impliquaient également un afflux de techniciens militaires. Les uns et les autres, pour ne rien dire des politiciens, des diplomates et des policiers, constituent nécessairement une caste privilégiée pleine de morgue et qui se superpose à grands frais aux cadres supérieurs de chaque pays vassal. D'où le mémorable conflit entre Staline et Tito, entre la

puissance soviétique et le parti communiste yougoslave, le seul capable de ne pas se laisser indéfiniment humilier et de soustraire son pays à la tutelle stalinienne.

La mort de Staline, suivie de révoltes ouvrières en Europe centrale et même de grèves dans certains camps de concentration soviétiques, a éveillé quelque espoir d'un « tournant » parmi les cent millions d'êtres humains qui peuplent les colonies satellites. Les gens du Kremlin ont alors dû alléger quelque peu leur oppression, modérer leur exploitation, par exemple en modifiant les plans industriels de leurs subordonnés, en dissolvant beaucoup de leurs « sociétés mixtes », en abaissant les prix des denrées, en révisant des accords trop onéreux aux colonisés. Mais on ne saurait escompter une libéralisation durable et progressive du régime quand on sait que tout récemment encore (31 mars dernier), un décret soviétique publié dans l'organe officiel de la République moldave laissait prévoir un prochain transfert de populations déracinées de la Bessarabie et de la Bukovine, populations devant être expédiées en Asie centrale sous le couvert de départs « volontaires ». Les pressions exercées en pareilles circonstances antérieures sont trop connues pour qu'un doute subsiste quant au caractère obligatoire de cette migration en perspective.

D'aucuns ont fait état, au sujet des colonies soviétiques, du sort peu enviable de la population laborieuse en U.R.S.S., lequel ne diffère pas tellement de celui des satellites et par conséquent rapproche le niveau de vie du pays colonisateur de celui des pays colonisés. La part de vérité incluse dans ce raisonnement ne change rien à la condition de ces derniers. Dans la controverse qui opposait l'un à l'autre les auteurs jumeaux de *L'A.B.C. du Communisme*, N. Boukharine et E. Préobrajenski, en 1927, le second formulait comme suit sa thèse principale : pour édifier le socialisme dans un pays économiquement attardé, où la grande industrie est faible et la population en majorité paysanne, si ce pays n'a pas de colonies ni la possibilité d'emprunter à l'extérieur, il doit inévitablement recourir à la contrainte pour que ses paysans lui tiennent lieu de colonie. Les deux théoriciens en question ayant été mis à mort par Staline, le débat cesse et la leçon reste : on peut dire que l'U.R.S.S. paysanne elle-même est en quelque sorte une colonie du parti communiste, mais il n'empêche que les satellites sont devenus des colonies d'une autre variété, appartenant au *type nouveau de colonialisme*, le soviétique. Mais le malheur des uns ne soulage pas la peine des autres.

Dans son ouvrage sur *L'Impérialisme, dernière étape du Capitalisme*, Lénine rendait justice à ces « milieux dirigeants bourgeois » qui, au XIXe siècle, en Angleterre, « se prononçaient contre la politique coloniale » et pour l'émancipation des colonies. Il citait Disraeli, impérialiste impénitent pourtant, qui avait déclaré en 1852 : *Les colonies sont des meules pendues à notre cou.* On sait comment au cours d'un siècle

l'Angleterre a résolu le problème que contenait la métaphore. A en croire divers indices, les dirigeants actuels de l'U.R.S.S., revisant l'héritage de Staline, en sont à se demander parfois si certaines de leurs colonies ne risquent pas de devenir à leur cou autant de meules, de plus en plus lourdes à porter. Mais ils ne sauraient s'en défaire à moins de renier leur raison d'être et sans avouer une défaite majeure.

BORIS SOUVARINE

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'OPIUM DES INTELLECTUELS

par Raymond Aron *(Calmann-Lévy)*

Raymond Aron a été un des premiers, au lendemain de la dernière guerre, à lancer l'expression « religion séculière ». Il revient aujourd'hui sur un grand sujet dont le cœur est peut-être l'interprétation donnée par les intellectuels à l'histoire. Que le communisme soit « la première religion d'intellectuels qui ait réussi » ou plus exactement une tentative politique pour substituer une orthodoxie et une idéologie d'Etat aux anciennes croyances, il est clair de toute façon qu'il fait appel à la foi. Marx avait justement dénoncé l'erreur qui consiste à juger les sociétés d'après leur idéologie et non d'après le sort qu'elles font aux hommes. Cette erreur est précisément celle dans laquelle retombent les intellectuels qui substituent le prophétisme à la sociologie et une histoire sacrée à l'histoire vécue. En ce sens l'on pourrait d'ailleurs dire que l'histoire écrite par Bossuet n'est pas moins fantastique que l'histoire écrite par Staline, et que la société sans classes du communisme est une variante séculière de la Cité de Dieu augustinienne. Ce n'est pourtant pas le propos de Raymond Aron de faire le procès de toutes les Eglises. L'objet principal de son étude — et de sa critique — est cette partie de l'intelligenzia moderne chez qui un nouveau messianisme et une nouvelle scolastique suscitent « des sentiments analogues aux sentiments religieux ». Livre touffu, souvent brillant, qui suscitera des controverses (les mythes ne sont évidemment pas que d'un côté) mais où l'on ne peut qu'approuver le plaidoyer final en faveur du doute raisonnable et de la tolérance. « Appelons de nos vœux la venue des sceptiques, s'ils doivent éteindre le fanatisme. »

P. F.

CAUSALITE ET ACCIDENTS DE LA DECOUVERTE SCIENTIFIQUE

par R. Taton *(Masson et Cie)*

Connaitre l'origine d'une découverte, savoir son comment et si possible son pourquoi, telles sont les ambitions légitimes de l'Histoire des Sciences. Cette connaissance offre des aspects épistémologiques et psychologiques variés.

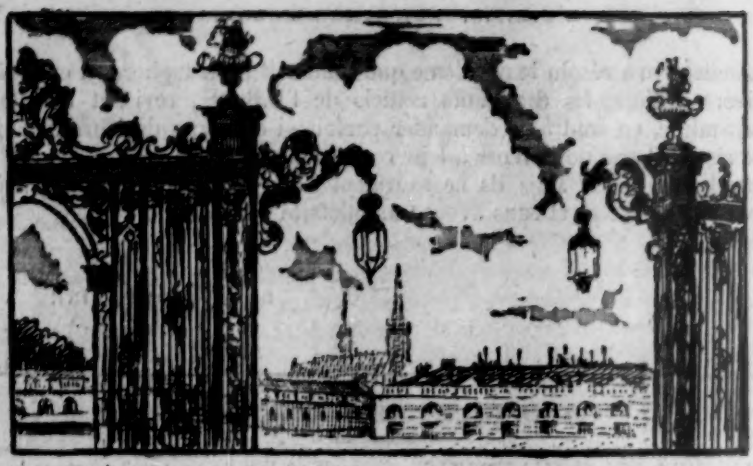
R. Taton entreprend ici une description des divers domaines de la découverte (mathématiques, sciences théoriques, sciences d'observation et d'expérimentation), de ses facteurs principaux (méthode, éclair de pensée, rôle du hasard, de l'erreur...) et de ses aspects essentiels (originalité de la découverte, découvertes manquées, audace contre routine...).

La découverte scientifique reflète la civilisation du moment ; et l'on ne saurait ne pas être frappé par le caractère de plus en plus collectif de la recherche scientifique moderne, organisation qui n'est pas sans danger.

Des documents de caractère historique (anciennes gravures, planches d'ouvrages rares) confèrent à l'illustration une originalité qui accroît encore l'intérêt offert par le volume.

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 92.)



L'AMOUR DE MONSIEUR DE BONNEVILLE

par La Varende

Faut-il le dire ? Oui, parce que j'en fus ému, ému presque aux larmes, à ces larmes qui me viennent trop facilement, dont j'ai la honte qu'en doit prendre un soldat. Mais ce qui suivit, quoi qu'il arrive, m'affermira pour le restant de mes jours en me donnant confiance en moi et en mon jugement. Dès le début de l'après-midi, TOUS les

Résumé des précédents chapitres. — Ce roman se situe en Lorraine, à Nancy, en 1765. M. de Bonneville (le narrateur) est colonel du régiment Commissaire-Général. *Il a l'affection la plus vive pour son cousin François de Galart, homme loyal et brave. François est secrètement épris d'une jeune fille de dix-huit ans, Irène, pour qui M. de Bonneville, également discret, a aussi une vive inclination. Se considérant comme trop âgé pour Irène, Bonneville cherche à favoriser les sentiments de son cousin. Quant à Irène, il semble qu'elle hésite entre les deux hommes. Mais les événements ne lui laissent pas le temps de trop méditer sur ce point. A la suite d'une discussion, Galart tue en duel un Allemand, M. de Sparre, et, blessé lui-même, doit quitter précipitamment Nancy pour ne pas être arrêté. Avant son départ, il déclare à Bonneville qu'il renonce à Irène. D'autre part, l'oncle de M. de Sparre, le margrave de Berckmann, assez brave homme, mais rude, espérait épouser la mère d'Irène (la « Comtesse »), mais celle-ci l'ayant éconduit, il se tue. Bonneville estimant qu'il est devenu un motif de discordes entre Français et Allemands de Nancy décide de quitter son régiment pour se retirer dans sa propriété de Normandie. Les officiers de* Royal-Allemand, *comme on va le voir, sont touchés par cette initiative pleine de délicatesse et viennent le lui témoigner.* (N.D.L.R.)

officiers de Royal-Allemand, par groupe de trois et sans armes, vinrent s'inscrire chez mon Suisse. Je vis, à l'émotion de mes gens, quelle allait être l'heureuse portée de cette démarche. L'effet n'en fit que s'accroître parmi les officiers et les maîtres de Commissaire-Général, qui eux aussi venus chez moi, décidèrent immédiatement d'assister en grand uniforme et en corps, au service funèbre du margrave.

Ainsi, au lieu d'une agressivité accrue, nous avions réalisé une entente nouvelle et comme, puis-je le dire, il n'en avait jamais existé jusqu'ici. Je réduisis mes sorties, mais, même sans uniforme, les cavaliers de Royal-Allemand me saluaient et faisaient face. Je répondais en soulevant mon tricorne. Tous les bas-officiers de Commissaire-Général demandèrent la faveur de venir me dire adieu. Il me fallait une démonstration aussi éclatante pour diminuer la douleur de quitter mon régiment, et l'autre chagrin, celui qui augmentait trop sensiblement, l'inquiétude de la pensée d'Irène. Ah, les braves gens, et la tendre fille !

Pour ne pas commettre d'exagération, je me fis seulement représenter par un cornette portant mon fanion aux obsèques du margrave, avant le départ du corps pour l'Allemagne.

Ainsi on pourrait dire que Gentil-Bonneville partit gentiment...

⁂

Cet après-midi, je venais de dépasser l'hôtel du Gouvernement quand je m'entendis héler par une voix impérieuse :

— BONNEVILLE !...

Je me retournai : le maréchal de Broglie avec trois officiers sortait de l'hôtel et m'interpellait. Je revins en hâte sur mes pas. Il exigeait qu'on se pressât.

Il était en uniforme de moyenne tenue, car il restait toujours faraud et aimant le faste et les insignes. Ce fut d'ailleurs sur l'uniforme qu'il tiqua, en désignant d'un index sévère mon costume de panne.

— Que veut dire ?...

— Que je ne fais plus partie de l'armée, Monsieur le Maréchal.

— Impossible ! Ce serait une plaisanterie !...

Le ton du maréchal est criard, presque toujours désagréable. Il semble couver une colère perpétuelle.

Comme il vit mon hésitation, il ordonna à ses officiers d'ordonnance de le retrouver au quartier général ; Monsieur de Bonneville suffirait pour l'accompagner. Je le préférais. Le hasard avait voulu que nous fussions, nous deux si petits, entourés de colosses. La rue que nous suivions, une des plus récentes de Nancy, offre la commodité d'un remblai de chaque côté et qu'on nomme « trottoir ». Le maréchal, pour « trotter », s'adjugea la bordure de pierre en me maintenant dans le ruisseau, d'ailleurs sec. Ainsi avait-il une demi-tête de plus que moi. Il est de plus en plus émacié, comme réduit. La couperose de son visage amaigrit et pein-

turlure ses traits. Il est plus aquilin encore : un tiercelet, mais couleur de brugnon mûr. Son tricorne est aussi considérable que ceux des paludiers.

— Monseigneur... commençai-je.

— Ne m'appelez pas Monseigneur. Il suffit qu'on m'intitule ainsi dans les lettres officielles.

— Si, Monseigneur, car entre nous, il n'y a pas que l'allégeance militaire : il existe, de votre part, une suzeraineté ancienne, et, de la mienne, une vassalité fidèle. Le duc de Broglie, avant le bâton fleurdelysé, était déjà mon seigneur féodal. Cela rapproche des solages héréditaires.

— Incorrigible, fit-il, avec l'ombre d'un sourire ; — c'est le pays d'Ouche qui vous monte à la tête ? Vous rentrez chez nous. Peut-être avec raison ! Plus j'avance, plus je trouve insupportable la situation où nous met la Cour. Commander de loin ; nous imposer, de près, des courtisans ignares. Mieux vaut planter ses choux dans un beau lieu. Mais, voyons, Bonneville, ne nous attendrissons point. Au fait, et vite !

Je fis part de toute l'affaire et pour mieux préciser, je fus dans l'obligation de parler de mes projets de mariage. Il admit immédiatement, lui troisième, mon point de vue, en furibondant contre l'excès de sentimentalisme des Germains et en grondant comme un chat en fureur. Les mots lui partent comme des amorces !

— Incroyable ! Absurde ! Sont en retard d'un siècle ! Sont gothiques !... Et alors, et alors ?

Alors, je mettais les bouchées doubles sans parvenir d'ailleurs à le satisfaire.

Quand je nommai celle que je me plais à appeler ma fiancée, il jeta les hauts cris : il avait eu le père sous ses ordres. Un excellent cavalier de manège, et courageux. Peu de cervelle, mais de la fidélité et de l'obéissance ; de la bonne, celle qui sort comme un sabre.

— Mais !.... fit-il soudain impérieux plus encore et m'empoignant par le collet, — mais la femme avait la cuisse légère !

— Oh, non, Monseigneur, pas la cuisse : la tête, la tête tout au plus. Elle a de l'esprit et du meilleur...

— Vous êtes une garantie, Bonneville, et mettons que je n'aie rien dit. Vous avez toujours été un peu dameret et amateur de belles-lettres. Et la fille ? Comment sera la voisine ?

En quelques mots, je tâchai de dépeindre Irène, dans son sérieux et sa grâce, dans son ineffable mélange d'autorité et de soumission. Il écoutait gravement. Je racontai assez bien, sans afféterie ni lourdeur non plus.

— Très bien, très bon ! grogna-t-il, enfin ; — allons, ça changera la retraite. Vous allez nous l'amener en première visite de noces, et le Chamblac entendra chanter une jeune femme. Je regrette ce que j'ai dit de la maman. Je reste soupçonneux, Bonneville, comme un guichet de

prison, et toujours froncé ! Je me défie des femmes. Elles seules m'ont fait peur, dans ma jeunesse.

Et comme je m'étendais sur nos traverses, il proféra que je perdais le sens ; qu'un margrave de moins ne pouvait atteindre le bonheur d'un châtelain de plus, et qu'il allait de ce pas rendre visite à la mère pour emporter la place. Qu'il serait mon témoin, en l'occurrence.

A l'instant où, devant le Gouvernement, j'allais prendre congé, il me retint :

— Ne me quittez pas, mon « pays », fit-il, ça me fait du bien de vous revoir, en attendant votre visite à Chambrais avec la jeune personne. J'y serai tout le mois d'août, et peut-être, en somme, jusqu'à la fin de mes jours. Vous ferez partie de l'équipage. On a pu agrandir la forêt. On a tracé des allées fort belles. J'ai installé nos huit pièces de canon sur une courtine face au village. Elles y font un effet superbe. Ne m'abandonnez pas. Ma disgrâce ne s'oublie pas et je ne suis ici que pour arranger d'anciennes affaires encore pendantes. Je paraîtrai à la cérémonie du roi Stanislas, dont j'ai profité pour revenir quelques jours. Vous dînez avec moi !

On dit que le maréchal de Broglie est par trop économe ; cependant il offrit un dîner de vingt couverts à des officiers qui l'avaient reconnu, et tint à m'avoir, moi seul sans uniforme, à sa bonne droite.

Il est facile de ne pas l'aimer. C'est regrettable.

Mardi soir.

J'ai reçu une lettre de François relativement longue car il hait d'écrire et ne correspond que par de menus présents choisis, comme les sauvages. Jadis, je reçus de lui une magnifique pipe turque, qui m'indiquait son séjour en Asie Mineure ; des colliers de sequins, qui me prévenaient de son passage à Constantinople. Un astrolabe admirablement gravé provenant de Cadix. Et de Malte même, une cassette à liqueurs portant la célèbre croix à huit pointes. Tout cela convoyé par des messagers bénévoles, à qui il avait dû seriner la route pour me rejoindre.

Je me suis presque toujours fait suivre de ces cadeaux épistolaires. Ça lui fit grand plaisir d'en revoir quelques-uns à Nancy. L'astrolabe surtout, avec lequel il s'est amusé comme un enfant. Nancy n'est pas à sa latitude exacte. Apprenez, bonnes gens, que d'après M. de Galart il s'en faut de deux minutes nord.

Son état ne s'améliore que lentement. Il a éprouvé une seconde et considérable perte de sang, et pendant six jours fut consigné à la chambre. Mes amis sont parfaits pour lui.

Il m'écrivait surtout à propos de la mort du margrave. Il est le seul à discuter mon départ et me trouve d'une susceptibilité ridicule. Mais la vie guerrière de mon cousin le met hors de jeu. Derrière les mots

qu'il accorde au trépas de M. de Berckmann, j'entends celui « d'imbécile », et de quel accent !

Le maréchal s'est enquis de François. Impossible de nier l'impression que donne mon cousin. Et jamais je n'ai vu quelqu'un pousser plus loin l'indifférence à l'opinion. Les meilleurs, les plus sincères d'entre nous ne peuvent tout à fait s'insoucier de ce qu'on pense d'eux. Or, François de Galart vivrait uniquement parmi les animaux qu'il ne serait pas plus désinvolte.

Il m'envie, *in fine*, de tout lâcher pour revenir en Normandie. Dans quelques jours, sans doute, le comprendrai-je mieux et la brisure aura fait sa place à l'attendrissement de ressentir en moi l'éclosion d'une vie nouvelle, toute consacrée à nos champs. François sait bien avec quel émoi j'évoque nos plaines, nos forêts profondes et nos claires rivières. Lui aussi n'ignore pas combien la maison est, en effet, « maîtresse ».

Cependant il termine sa lettre par une objurgation fondamentale de ne « pas y revenir seul ! ». Et, trop bien, je comprends ce qu'il veut dire.

Et voilà sa péroraison consacrée à la dernière victime : « Bon débarras ! ce gros homme était d'ailleurs condamné. Avec un teint aussi rouge et un cou aussi court, l'apoplexie le guettait. La comtesse l'aurait immanquablement achevé. Pour ces dogues d'Ulm, ces mâtins, l'amour prolonge le dîner. Les bons coqs sont maigres. »

Et il ajoute en post-scriptum : « Pour vous deux, délaissez donc les chemins de la mort, puisqu'elle vous agite de même ! On dirait que vous vous croyez éternels, tant vous êtes surpris de la rencontrer. Considérez-vous donc comme une disgrâce exceptionnelle le coup de faulx ? Mais Bo-bonne, l'anomalie, c'est de vivre. Peux-tu penser froidement à tout ce qu'un homme mûr a dû éviter pour atteindre cinquante ans ? »

⁂

Je m'ennuie cruellement. J'attends, et j'attends dans une incertitude exaspérante. J'espère mon ordre de départ, oui, mais d'un autre côté, ce départ et cet ordre m'exileront d'Irène s'ils ne me permettent pas de l'emporter chez moi. Mon chez-moi restera-t-il mien, si je m'y retrouve privé d'elle ?...

J'évite le plus possible de me montrer et fais mes visites d'adieu à la nuit tombante, par discrétion.

Je pense d'ailleurs rejoindre François pour quelques jours. S'il demeure en mauvais point, je louerai une maison dans les parages des Verpierre et je l'y soignerai. Au besoin je l'installerais avec mes domestiques qui traverseraient le feu pour ce sombre gaillard. Les gens du peuple accordent une curieuse autorité à ceux qui, comme François, sont *passés maîtres en quelque chose ;* en quoi que ce soit, d'ailleurs.

Faire des œufs brouillés ou prendre des villes. La façon dont François manie l'épée et son adresse vraiment prodigieuse à la chasse lui confèrent un prestige inouï. Le chef de la tribu primitive fut le meilleur tireur d'arc. Les femmes, d'ailleurs, ne sont pas si éloignées, non de penser, mais de sentir ainsi.

1er mars.

Le voici donc arrivé le mois fragile... Même dans ces contrées ingrates, je devine le mouvement secret de la sève, sa montée trop timide. En Normandie, tout doit déjà verdir de nos saules et de nos aulnes ; les chatons des noisetiers blanchissent les buissons noirs. Ici, le cerisier, qui est le pavillon du printemps, va arborer ses grappes. Tous les hommes sont sensibles au renouveau, quand si peu l'avouent, se l'avouent même. Peut-être viendra-t-il un moment où les humains pourront suivre le printemps dans sa conquête triomphale, en réglant leurs migrations sur la saison en marche. Finir par le printemps des pays de neige, après être parti de l'effrayante éclosion des régions méditerranéennes, de ce printemps de piment et de poivre. Le pressentiment de la saison nouvelle ajoute à mon malaise moral. Je l'appelle et la redoute, elle aussi.

Ah ! ceux qui auront poursuivi le printemps dans mon pays pourront-ils le quitter pour aucun autre ? Le sentiment d'exil qui ramène les Normands chez eux tient obscurément à la splendeur inégalée du renouveau provincial. C'est au printemps que je voudrais présenter mon pays.

***

Je reviens de Verpierre. Impossible de reprendre François à mes amis. Je le comprenais même avant qu'il ne m'en dissuadât. J'aurais l'air de mettre en doute la qualité de leur hospitalité et sa générosité familiale. Ils ont un excellent médicastre et s'ingénient pour distraire mon illustre âne rouge. D'ailleurs la morosité de ce marin est réservée à ses proches. Hors de chez lui, je finis par le croire très séduisant. Là encore, la maison est conquise. Toutes les femmes sont à ses ordres, qui seraient peut-être à ses caprices : et c'est bien important pour un séjour de durée.

J'aurais été heureux de passer encore quelques jours près de lui, mais je ne puis encombrer les Verpierre de ma personne. On a donné à François la chambre d'honneur et ils ont un parenté nombreuse. Je dois dire que le pays est moins noirâtre, et que le vallon où a été planté Verpierre rappelle un peu nos vallées riantes. Point de monts sourcilleux, de mornes taupinées ni de ruines guerrières. Les pays d'invasion sont tristement héritiers.

François prend une part touchante à mes soucis concernant Irène. Son intérêt me va au cœur. En fait, dès qu'il parle de notre fille, il

quitte le cynisme qui lui est habituel à l'égard des femmes. Sa misogynie s'arrête, quand il n'épargne même pas son hôtesse à qui il reprocherait ses huit enfants comme des bâtards : « Verpierre est un terrier à lapins de choux ! gras et lents, et sages à vous dégoûter de la bonne éducation. » Or, François s'ingénie à distraire ces lapins domestiques ; leur fait des jouets, leur conte des histoires à dormir debout, et lance pour eux des petits bateaux sur la rivière.

Cependant, avec lui aussi, nous en sommes aux demi-mots, aux allusions et sans nos coudées franches. Je dois dire que notre parenté rend néanmoins assez révélateurs nos conversations contractées, nos pudiques échanges. Je pensais, hier, à l'heureuse définition de la comtesse concernant ses rapports avec Irène. François et moi jugeons aussi presque identiquement, mais avec, chez lui, de la sévérité, et chez moi, de l'indulgence. Mes fonctions, mon humilité m'ont muni d'un sourire facile que j'emploie comme une goutte d'huile sur une platine de fusil, sur le ressort d'une arme.

***

Nous n'avons en somme que trois fois nommé Irène ; notre conversation s'est passée en réflexions d'apparence générale mais qui ne la quittaient point. Il a paru très soulagé quand je lui ai rapporté l'adhésion certaine, si ce n'est formelle, de la comtesse. Je n'ai pas soufflé mot des instants passés avec Irène seule. Ce n'est pas mon secret. Mais j'ai saisi que, comme moi, François se préoccupe de me voir sans *aucune* nouvelle de la mère ni de la fille. Depuis près de dix jours.

François ne prononce jamais le nom d'Irène ; cela m'est réservé. Quand le nom surgit, ses traits se durcissent. Cette longue figure, qui au premier abord paraît figée, a, dans sa sévérité morne, des inflexions curieusement révélatrices.

J'entrevois peu à peu, comme on descend dans un souterrain, la noire philosophie qu'il s'est faite. *Philosophie du mépris universel, établi sur le mépris de soi.* François est parfois surpris par la grâce, par la bonté, par la fierté, mais très vite, il reconquiert sa hargne préservatrice. Dans la guerre contre les Infidèles, il met d'accord son hypocondrie et son devoir. Pas de quartier et toujours l'arme brandie.

Arrivé à trois heures, je repartis à cinq, avec la soirante, résistant aux prières amicales de nos hôtes. Mon anxiété profonde me poussa aux reins. Je reviendrai au pas dans la nuit. J'ai de quoi m'occuper l'esprit et un cheval fatigué n'est pas pour me déplaire. Nous tâtonnons de compagnie.

Jeudi 2 mars.

Le départ de Berckmann a passé presque inaperçu à cause de la pompe funèbre du Roi. Service émouvant de piété et de recueillement.

Les regrets étaient unanimes et l'on peut dire que toute la ville le pleurait. Comme l'on aimerait à croire aux survies attentives ! Les notions que l'on serine sur l'âme des morts sont bien incertaines, vagues, et quelles que soient l'audace, la témérité des affirmations métaphysiques, elles demeurent équivoques. Personne n'est jamais revenu nous le dire, ou dans des conditions qui n'emportent pas la conviction du sceptique ou simplement du raisonneur. Effrayante serrure qui se crouille [1] sur la tombe, pour ne jamais plus s'ouvrir.

Pourtant, si nous persistons Là-Haut, pouvons-nous jouir de ce bonheur qu'on promet aux élus, dès lors qu'on nous sépare de ce que nous avons le plus aimé ? Ce roi qui vient de mourir, ressent-il la ferveur de son peuple ? Un amant passionné peut-il rester indifférent aux tribulations de l'objet chéri resté sur la terre ? Une mère, à celles de ses orphelins ? On assure, on veut nous faire admettre que, dans l'éternel séjour, nous serons nous-mêmes à l'état de perfection ; mais ce ne serait plus NOUS, si le seul amour divin remplace tous les autres. En mourant avant Irène, quelle existence supérieure Gentil-Bonneville pourrait-il supporter si, pour revoir, pour rentrer en contact d'Irène, il devait attendre la décrépitude de la jeune femme et son dernier supplice ? Ah, contentons-nous d'aimer, d'aimer de tout notre esprit et de tout notre cœur... Tiens ! ce sont les paroles mêmes du Catéchisme de Séez, réservées à Dieu...

***

Comme je rentrais d'une visite à Pompey, j'ai senti, dès ma rentrée sous la porte cochère, l'odeur du tabac. C'était en effet François qui m'attendait en fumant des pipes qu'il bourrait entre ses genoux d'une main adroite. Je m'exclamai sur son imprudence. Il m'envoya paître : une guérison qui réclame de tels soins, dit-il, est pire que la blessure. Il avait à me parler sérieusement. Assez !

Il s'était rencontré avec Irène, que cette fois nous nommâmes sans restriction. L'enchaînement des choses avait fait que la parente chez qui Irène s'était retirée demeurait assez près de Verpierre, et à peine venais-je de partir, que François avait vu paraître la jeune fille en compagnie de sa cousine. Les hôtes de François ignoraient la présence d'Irène, mais celle-ci était au courant du séjour de François.

— Ne t'agite pas, reprit-il sombrement, — ce n'est pas pour moi qu'elle se dérangeait : hélas ! c'était pour et contre toi. Elle est au courant de tout

Oui, Irène aurait appris mardi dernier le suicide de M. de Berckmann, il y aura six jours demain. Un visiteur venu de Nancy, et bien ignorant du coup qu'il allait asséner. Coup dont visiblement elle portait encore la meurtrissure et dont elle serait longue à se remettre.

1. Normandisme : fermer à double tour.

Si j'étais resté à souper comme l'on m'en priait, j'aurais pu la voir... Je ne connais rien d'aussi cruel, en amour, que ces *occasions manquées*, que ces méchancetés du hasard. Elles feraient soupçonner une puissance mauvaise et dressée contre vous, qui prendrait sa joie à contrecarrer, à faire souffrir ; qui s'alimenterait de nos déceptions. Je me sentis plus que jamais solitaire, de cette solitude glacée dont je finis par percevoir l'incessante contrainte ; dont, au souvenir, je reconnais, à travers toute ma vie, l'oppression. Je m'étais toujours résigné, et cela me devient impossible. Même nos horizons d'enfance et nos verdures m'aideraient-ils ? Je crains de trouver encore un exil, et cette fois sans espoir.

Irène sortait de son lit. Le choc ressenti avait été si dur qu'elle en restait défaite et pâlie. Elle avait tenu à revoir François pour s'informer encore.

— Elle s'est montrée très confiante, sans que je l'aie cependant mérité, reprit François, soucieusement.

Très confiante ? François avait des privilèges... Plus de détours, avec lui sans doute. J'eus comme l'écœurement, la nausée de ces précautions. Cela me crispait :

— Alors, répliquai-je, — à son tour, sois-le donc avec moi, confiant !... Tout se passe comme si j'étais un quidam indifférent du drame, quand je suis intéressé de toute ma vie à ce dont on ne parle jamais qu'à peine et sur le bout de la langue. Trève de finasserie, de fausse délicatesse ; en matière grave, l'on débride ! Assez de ces manières de grand aloi, sans doute, mais qui, à force de discrétion, vous cachent le malheur lui-même.

— Je t'aime mieux ainsi, mon germain, me répondit-il fermement. Loin de nous les prétintailles. Donne-moi ton attention, je vais te le dire.

— Marche !

— Je ne suis pas sûr, reprit-il, avec sa mine des mauvaises heures qui donnait à ses paroles une accentuation menaçante mais sincère, — je ne suis pas sûr qu'Irène t'aime d'amour ; de passion, enfin. Mais, attention ! je suis absolument certain qu'elle t'aime d'affection vive, d'une vraie tendresse reconnaissante, et, entends-tu, même sentimentale. Tu serais, pour elle, aujourd'hui, un être quasi unique, celui dont on pourrait tout attendre, et à qui l'on pourrait tout confier, même soi. MÊME SOI ! Et, ce qu'elle t'accorde, j'ai la conviction qu'un rien, qu'une présence de durée, qu'une fréquentation paisible et naturelle changerait cette préférence en complet amour... Elle m'a parlé de toi en termes qui ne laissent nul doute sur la place que tu détiens dans son amitié. J'évoquais malgré moi, car je ne me complais pas en finesses prétentieuses, moi, un feu tout préparé qui n'attend qu'une petite flamme pour remplir l'âtre.

Tout ce qui m'aurait jadis comblé, me paraissait alors inutile et sans valeur. J'osais, mu par une force agressive peut-être, un peu honteuse, sûrement, prononcer :

— Ne nous leurrons pas : c'est toi qu'elle aurait vraiment aimé.

— Je ne sais pas si tu l'as cru tout à fait, répliqua François ; je sais que tu l'as pensé, admis, généreusement. Moi-même, je l'ai... je l'ai *redouté*, REDOUTÉ !

Il reprit avec une douceur soudaine, un rêverie singulière :

» Va, jamais dans ma chienne de vie, je n'oublierai ton sacrifice, au moment de la mort de Sparre...

Il me toucha le genou ; nous étions assis côte à côte, tous deux pliés l'un vers l'autre, et je perçus que ce tout petit contact du bretteur était plus affectueux, plus démonstratif qu'une embrassade d'un autre.

Il poursuivit dans le même accent assourdi :

» Bien sûr, c'était surtout par tendresse pour elle que tu te sacrifiais, que tu m'offrais le moyen de l'épouser en quittant l'Ordre, mais aussi par affection, par estime pour moi-même. Parce que tu me jugeais digne d'elle. Sans cela, tu l'aurais mise en garde.

Je ne répondis pas ; c'était vrai. Moi aussi, je devenais rude et dur. La vérité, seule...

» Mais quand à mon tour, mon Colas, j'ai plaidé en ta faveur, ne crois pas un instant qu'il y eut assaut de générosité...

Il recula son siège. Nous étions trop rapprochés pour l'explosion :

— Écoute-moi bien, Gentil. Je me rends compte, je me rendais compte de ses qualités, de sa grâce, de sa sensibilité, mais entends bien ! je ne les appréciais pas. Je ne les appréciais que par rapport à toi, PAS POUR MOI, RIEN POUR MOI ! J'étais furieux qu'une sensiblerie de petite fille, un étonnement de bachelette qui n'a rien vu, eussent attiré vers moi quand tu lui ouvrais ton cœur, eussent attiré sa curiosité, sa prédilection d'ailleurs fugitive. Qu'avait-elle l'audace de chercher ou d'attendre ? Que je me pliasse à ses petites mines, à ses engouements de pensionnaire ? Crois-moi : pour ta femme, si elle te rend heureux, j'aurai l'affection qui se doit, mais si son amour se consacrait à moi, cherchait à m'enrêner, je n'aurais que de l'aversion, que de la révolte, que de la haine pour y répondre.

Il se leva et, marchant à grands pas, il criait :

» Que de la HAINE ! QUE DE LA HAINE !

Moi-même debout, bouleversé et m'appuyant au dossier d'un fauteuil, je regardais François se démener, je l'écoutais déraisonner et maudire :

Il rugissait :

» Ce ne sont plus des femmes, Colas, ce sont des anges ! Elles n'ont de la femme que la faiblesse et la ruse. Tout en elles tend à une perfection factice qui vient du dressage, de l'aveuglement du rossignol, d'une castration, elle aussi, pratiquée. Tout est artificiel et d'une spiritualité que je déteste, qui me hérisse le poil, me fait frissonner l'échine. Puisque ce sont des anges, qu'elles se contentent de niches pieuses et qu'elles n'essaient pas de partager la vie ni la couche d'un mâle. Ah, Nicolas, je me débattais pour moi. Je plaidais pour moi. Ce genre de femme

m'exaspère la cervelle et m'irrite les moelles. Sais-tu pourquoi le vœu fait à l'Ordre et qui m'empêche de me marier me coûte si peu ? C'est que, par tradition, par éducation, je n'aurais pu choisir qu'une femme de cette qualité-là.

Il se tut quelques secondes. Je pensais que dans son explication, si tout n'était pas réel, il existait quand même une forme coléreuse de sincérité. François reprit avec une nouvelle force :

» Ces déités sont faites pour les minauderies de la grâce, les précautions de la coquetterie ; et pour le respect, le respect à pleines chaloupes ! Pas pour la passion ; trop blanches pour la passion qui voit rouge ! Pas pour la passion, la passion qui empoigne et ne caresse pas ! Tiens, ton Irène, tu la chéris comme une fleur, comme un oiseau, comme une porcelaine. Ton amour craindra d'érailler, de toucher, d'effleurer. J'aime mieux les ribaudes.

— Assez !

Il se relança.

— Près de ces angéliques, l'homme perd sa vigueur et sa maîtrise. Nous nous anémions dans leurs voiles, nous nous morfondons dans leurs jupes. Me vois-tu, moi, Galart le Terrible, la proie d'une fille de sucre et de soie ? D'un seul coup émasculé, énervé de tous les tendons. Je ne veux rien connaître de l'Amour. A peine si j'admets les amours hâtives qui n'intéressent pas le cœur. Je ne veux pas qu'on pleure si je suis tué. Crois-tu que je pourrais encore me battre comme je me bats, avec une Irène dans mon dos ? Je refuse que l'on m'aime. Je ne veux qu'être toléré.

Il se pencha vers moi avec une grimace diabolique de sa longue figure :

» As-tu jamais pensé à ce mot de FILLE DE JOIE, tellement révélateur ? La fille de joie : voilà qui veut dire quelque chose ; Irène, c'est une *fille de douleur !*

— J'aimerai cette douleur, répliquai-je, comme malgré moi et bien loin de ces folies verbales.

François poursuivit, avec enfin de la lassitude !

— Comprends-moi ; j'ai toujours été dédaigné de ces filles d'artifice, par ces prétentieuses bavettes. Je suis laid, lourd et personnel. Je n'ai recueilli que des railleries. M'a-t-on assez montré au doigt ! Alors, de longues années j'ai armé mon esprit contre la souffrance comme j'ai armé ma chair contre la faiblesse ou la peur. Les mailles de ma cotte me sont entrées dans la viande. Il y a des femmes pour les rêveurs et des femmes pour les violents.

Je restai silencieux. A mon scandale se mêlait quelque fugitive satisfaction. La jalousie ne meurt qu'avec le souffle. D'ailleurs, à quoi bon répliquer ? François était inguérissable. Comme s'il lisait en moi, il reprit :

» Je suis un homme de guerre complet ; une manière de bandit accrédité. Toute vie m'est suspecte. J'ai payé assez cher pour devenir un bourreau. Je le resterai.

⁂

Il revint à son fauteuil, avec brusquerie, et me tenant sous le feu de ses prunelles noires, il recommença, mais avec une monotonie singulière, sans les éclats de voix qui avaient paru le soulager, et une vivacité fébrile. On aurait dit qu'ayant balayé la place, il y courait :

— Trêve de précautions. Je suis venu te prévenir. Irène est en train de folailler. Admettons qu'elle eût été un instant émue par mon personnage, c'est fini. Ce fut l'attrait des femmes timides pour le matamore. Toutes les pucelles de Thrace ont rêvé d'Hercule. Tout ce que je viens de te dire, je le lui ai quasi déclaré, en tenant compte de sa jeunesse, évidemment. Ça lui a suffi. A côté de moi, tu es devenu un vrai saint d'amour. Un rien suffirait pour l'incendie... Mais cette colombe — tu sais qu'elle s'appelle Colombe, de son second prénom — cette colombe, au lieu du château normand veut émigrer au couvent. Superstitieuse, c'est absurde quand on est croyante comme elle. Elle attache une importance idiote au trépas du bouffi après la mort du dadais. Elle nous juge coupables tous les trois, et elle surtout. J'ai voulu tout prendre à mon compte. Je le lui ai dit assez fortement pour qu'elle battît des yeux comme si j'y jetais du poivre. Rien n'y fait. Elle s'est vue dans le coup et nous n'arriverons pas facilement à le lui retirer de la tête. Ces petits fronts sont d'acier.

Il serra les poings :

» Et, mon Colas, voici l'odieux, l'insupportable : la petite ne veut plus. La petite, justement parce qu'elle voit son bonheur près de toi, la sotte tient à se sacrifier et projette de s'ensevelir dans quelque moutier bien clos où elle mettra trente ans à mourir.

Je ne répondis pas ; c'était malgré tout ce que j'avais pu prévoir et craindre, c'était trop cruel...

» Irène se juge non seulement responsable de la mort des Allemands, mais, dit-elle, « de leur damnation » !... Berckmann aux enfers après s'être péri, et Sparre dans un coin analogue pour être mort sans confession. Alors Irène s'offre en holocauste et priera jusqu'à la fin pour ces deux bélîtres. La mère en sera furibonde, mais pourquoi a-t-elle laissé sa fille raffiner sur tant de dévotion ? Qu'est-ce que je dirais moi, avec tous les morts que j'ai faits et les damnés que j'ai poussés au chaudron ? J'ai discuté. Tu sais que j'ai été petit clerc et n'ai réussi qu'en catéchisme et en arithmétique. Je lui ai rétorqué : « S'ils sont damnés, à quoi bon vous éreinter pour eux ; les pauvres bibis, ils ne remonteront pas ; s'ils ne sont qu'en Purgatoire — car elle me parlait de la miséricorde et de la grâce suprême, et patati et patata — s'ils sont en Purgatoire, ca les dressera et ils sortiront sans vous un peu plus tôt ou un

peu plus tard... — « Monsieur de Bonneville ne parlerait pas comme vous », me rechigna-t-elle, offusquée. Un instant, j'avais pensé à te faire passer pour un athée à tous crins et que tu serais tout prêt d'imiter Berckmann si elle te jouait un tour pareil, mais j'ai craint de te nuire. On peut, on doit pouvoir résoudre tout cela. Elle s'en va vers Dieu comme elle a voulu un instant aller vers moi : c'est de la foutaise enfantine.

Il continua après un temps d'arrêt :

» Je lui ai dit avec une gravité de curé qui confesse sa propre mère : « Ce n'est pas vous que vous sacrifiez, et vous vous méprenez sur vos sentiments. Dans une vie de couvent, vous trouverez encore de quoi vous satisfaire. D'ailleurs, avec votre nom et votre argent, vous serez très vite abbesse, même si vous vous y refusez. C'est Bonneville que vous condamnez.. Bonneville, qui vous aime de toute sa tendresse et qui n'aura plus de raison de vivre ; Bonneville qui, par votre abandon, va se trouver plus dénué qu'un anachorète en plein désert ; qui vient, par les plus nobles des scrupules, de renoncer au régiment, et s'il l'a fait, c'est qu'il avait l'espoir formel que vous partageriez sa vie. A preuve : du moment qu'il ne vous épousait pas, la mort de Berckmann ne lui était plus rien aux yeux du monde. Je n'ai pas commis dans ma vie une seule bassesse. Cruel, entendu ; vilain, jamais ! Et Irène, si vous faisiez cela, c'est mon honneur qui vous condamnerait.

» Et je l'ai renvoyée toute pleurante.

Je l'entendais comme s'il me parlait de très loin, mais sans perdre un mot. Il poursuivit :

» Cousin, écoute, viens avec moi ! Il s'agit d'intervenir en chair et en os. Il faut substituer aux macchabées ta personne vivante et parlante. Tu ne dois rien faire qui indique que tu sois au courant de ces billevesées pieuses. Impose-toi. Abuse de la promesse, montre-toi un fiancé heureux qui la comble. Parle-le-lui corbeille, argenterie, meubles. Achète immédiatement des bijoux, des diamants ; couvre-la de pierreries !

» Il faut que tu la distraies d'elle-même, Gentil-Bo ; que tu lui donnes le sentiment qu'une vie toute différente l'attend, l'appelle, une vie délicatement matérielle mais *matérielle*, bon sang ! Tu ne peux la bousculer, je le sais, tu ne le pourras jamais et pourtant ici doit intervenir de la force, si tu ne veux pas la laisser échapper. Ferme la main sur l'oiseau !

» Oui, écoute, comble-la. Si tu manques d'argent liquide, utilise les mille livres que je destinais à Jacques-Louis [son frère] ; vends tes cinq chevaux et ta sellerie ; tu auras le temps de tout remettre en Normandie, et ça t'occupera... Vends une partie de mes armes. Tiens, veux-tu ma croix de Malte ? Le diamant de tête est de dix-sept carats. Je l'ai achetée vingt-sept mille livres après la prise de la capitane de Tunis. Pour les petits amis, je dis que c'est du toc. On en retrouvera au moins dix mille chez le Juif. N'attendons plus ! A l'abordage ! Fichons le camp et au galop !

Nous partîmes dans le quart d'heure de manière à nous trouver à Verpierre quand Irène y viendrait avec ses cousins. Je ne tentai même pas de ralentir l'allure pour épargner François.

***

Il faisait un temps extraordinairement doux pour la Lorraine et comme en avance d'un mois. Quand je suis très préoccupé, il est curieux que les aspects des choses m'envahissent avec cette force et me restent comme des images qu'on eût peintes en moi. J'intercale ceci dans mon récit primitif, car ce voyage qui allait décider de tant de choses et en somme détermina ma vie ultérieure, me demeure tellement présent qu'il me semble encore voir tourner et retourner la route entre les oreilles de mon cheval. D'ailleurs, ce coin de la Lorraine est certainement moins âpre et moins sourcilleux. Derrière de lentes montuosités, on discerne quelques hauteurs bleuâtres qui donnent de la majesté au paysage. Dans mon incertitude ou mon angoisse, les choses se gravent en moi à un point inimaginable. Ainsi, dans mon souvenir, le jour où je fus grièvement blessé à Midlebach. Je crois que je pourrais encore compter les coquelicots et les fleurs de marguerites, qui, tandis que j'étais étendu sur le sol, se balançaient sous le vent, devant et plus haut que moi. Je m'efforçais de ne pas donner trop d'importance à ce voyage, mais cette particularité me semblait un pressentiment grave.

Dans quinze jours, les cerisiers seront fleuris. Leurs corymbes portaient à l'extrême pointe une manière de blanc signet. Je me rendis subitement compte que, depuis trois semaines nous avions joui d'une température exceptionnelle, d'un soleil doux et constant. Les âmes trop occupées d'elles-mêmes ignorent le temps qu'il fait.

***

Je fus encore merveilleusement accueilli par Jean de Verpierre, avec cette franchise brillante qu'il fait apparaître autour de lui. Irène était déjà arrivée. Dans la sellerie, nous mîmes en ordre nos tenues que la poussière d'un printemps précoce avait saupoudrées [1], et j'envoyai François annoncer mon arrivée, ne voulant pas qu'Irène en subît devant moi une émotion déconcertante.

J'entrai alors dans le grand vestibule où se tenait la compagnie. Irène rougit encore, en se déplaçant légèrement sur le canapé. Tout de suite, j'avais perçu son trouble, mais en même temps je devinai nos désaccords, comme naguère, après la scène de Berckmann, j'avais compris notre entente. Mais j'étais remonté et pus lui souhaiter le bonjour avec naturel. Du coude, sur mon gilet, je serrais la bague que j'avais apportée, et,

1. Ah ! que j'aurai donc aimé la poussière du printemps !

non sans gaieté factice mais animée, je m'exposai aux plaisanteries aimables sur mon costume de faille brune, sur ma lévite franciscaine. Irène ne souriait qu'à peine et seulement pour ne pas nuire à l'affabilité générale.

Il régnait une bonhomie, un laisser-aller de bonne maison. De belles et simples natures s'exprimaient sans retenue ni prétentions. Evidemment un peu frustes, un peu rustres même, avec des propos de campagne, des rappels de la température, les promesses de Flore et les espoirs de Pomone. Bien facile tout cela, cependant timbré d'excellente compagnie.

Comme on se disposait à sortir, j'arguai ma fatigue équestre et priai hautement, avec l'exagération de convenance, qu'on me laissât au moins Irène. Tous comprirent et s'en allèrent, entraînant la bande de marmots qui passaient et repassaient. Nous nous trouvâmes seuls, dans cette pièce encore vibrante de paroles et dont le silence soudain agrandissait l'espace.

J'étais mûrement décidé ; je me levai et me tins bien droit de toute ma petite taille, devant Irène un peu rejetée en arrière.

— Avant d'autres paroles, Irène, fis-je, — je tiens à vous redire que je vous aime de toute mon âme. Que je vous aimerai toujours. Que la vie ne peut plus, pour moi, se concevoir sans votre douce, sans votre précieuse amitié ; sans votre accord. Personne, maintenant, ne sera aussi près de vous, dirai-je, par l'attente, par la sensibilité, par la soumission profonde. C'est chose faite, et il n'y faut plus y revenir. Solennellement, je vous déclare : « Je suis complètement à vous. »

Elle allait répliquer ; j'entravai encore un instant l'arrêt du Destin :

» Faites bien attention, Irène, au pouvoir que vous possédez sur moi. Je remets tout mon avenir entre vos mains...

Elle marqua une sorte de désarroi silencieux. Elle se laissa aller un peu de travers, vers la gauche, sur le dossier du sofa et ferma les paupières. Puis, se redressant et avec courage, elle répliqua :

— Je ne sais pas encore ce que je pourrai, ce que je devrais vous répondre... Les événements ont été si cruels pour nous que je reste comme meurtrie, et dans un chagrin qui ne veut pas me quitter. Je suis obsédée par la mort de ces deux hommes, et si...

— Et si ?...

— Et si je suis attirée vers vous comme je ne l'ai encore jamais été, je me demande si je puis me laisser aller à mon entraînement, à mon espérance... Ne devons-nous pas prendre notre part de responsabilité ?... De responsabilité dans leur trépas ?

— Nous en sommes, vous et moi, absolument innocents. Et il y a là une question de vraie justice à résoudre, de vraie justice à maintenir ; Irène — et j'avoue que de prononcer son nom devant elle me rendait à chaque fois un regain d'ardeur et d'espoir, comme Antée touchant la terre — Irène, il ne faut pas prendre la tristesse que nous donnent de

pareils malheurs pour un *reproche* de notre conscience. C'est simplement une *alarme* de notre esprit.

— Une cause, même lointaine, est toujours une cause. Chacun devrait participer à l'expiation.

— Scrupule exagéré, presque absurdement, Irène. En donnant une arme à quelqu'un, sommes-nous responsables s'il l'emploie mal ? Qu'on connaisse le regret, la compassion, certes, mais qu'on se reconnaisse une culpabilité, holà ! NON et NON !

— Même sans parler de culpabilité, Gentil-Bonneville (c'était la première fois qu'elle employait le surnom), écoutez-moi, comprenez-moi. Nous pouvons peut-être diminuer le malheur en y appliquant toutes nos forces, toutes nos prières.

— Bien sûr, Irène, et je comprends que des âmes pieuses s'y adonnent.

— Ah, ah... vous le comprenez...

— Mais je ne comprendrais pas qu'elles s'y *adonnent exclusivement*. Que, dans ce dessein, rien ne comptât plus désormais pour elles, et, qu'en désirant faire plus, faire mieux, elles ajoutent simplement au malheur.

— Ah... Le chevalier vous a donc parlé ?

— Oui, Irène, et mieux vaut que je vous le dise car devant vous je ne puis rien dissimuler. Eh bien ! j'arrive avec le ferme propos de vous arracher à cet état de faiblesse qui vous abat. Je suis certain que votre mère m'approuvera ; je le lui ai écrit et je suis convaincu qu'elle sera avec moi contre vous, ma chérie, ma chérie d'entre toutes les plus chéries.

Je pris l'écrin :

» J'ai apporté un anneau — le voici — la bague que devant votre mère, je passerai à votre doigt pour établir nos douces et tendres chaînes et me river à vous...

En écrivant, en retrouvant mes mots, je m'affecte désagréablement de ces expressions rebattues, mais alors, elles me venaient aux lèvres si aisément, si naturellement surtout. Peut-être faut-il être moins sévère pour les épithalames, qui expriment des élans et des ferveurs dont le jaillissement les entraîne ; et peut-être que ce sont toujours les mêmes mots, parce que sont toujours les mêmes sentiments.

La bague ? une fort belle émeraude entourée, posée sur un pavage de petites émeraudes et de menus diamants.

Irène secoua la tête. Non, elle ne voulait pas ; elle ne pouvait pas...

Je tenais le petit écrin blanc ouvert devant elle, à hauteur de son visage (j'étais debout). La pierre vraiment rayonnait de toutes ses vertes profondeurs, et, sur la moleskine crème, semblait s'exalter comme un regard. Malgré soi, Irène la contemplait, ne la quittait plus des yeux, et peut-être qu'elle subissait un peu de son attraction.

— Laissez moi l'essayer à votre doigt, priai-je — je suis sûr qu'elle est faite pour lui et que votre main l'appelle. Au milieu de toutes les autres, celle-ci m'a fait signe.

C'était vrai. Je deviens absurde et d'un mysticisme presque humiliant, mais j'avais été absolument attiré par ce bijou-là, en négligeant vingt autres bagues.

Elle refusa ; elle refusait, toujours et encore ! Je la lui présentai, je l'approchai un peu plus, quand même. Alors, elle se pencha doucement, prit l'écrin — je palpitais d'espoir ainsi qu'un enfant qui veut croire — elle l'éleva jusqu'à son visage et la baisa... oui, elle la baisa comme pour la remercier de sa demande vaine, la consoler de sa décéption... Puis, elle me la rendit avec des larmes lourdes qui commencèrent de couler :

— Je l'aurais tant aimée, murmura-t-elle, convulsivement.

J'étais terriblement inquiet, mais je crois que persistait en moi une telle volonté de vaincre, une volonté ne m'appartenant plus, que je ne voulais voir qu'elle, ne savoir qu'elle.

— Irène, si vous me manquez ; si vous allez ailleurs, même chez Dieu, je ne m'en remettrai pas. Croyez-vous que vous puissiez, même au cloître, supporter l'idée, même en n'aimant pas d'amour, qu'un homme, pour vous, par vous, perde sa vie goutte à goutte, comme les blessés perdent leur sang ?

Elle gémit :

— Oh, je ne le supporterai pas longtemps...

Et, avec une sorte d'affolement dans les yeux, sur ses traits, elle reprit :

» Mais j'aurai tant prié pour son âme, tant prié pour son bonheur, que je serai moins inquiète, et que de Là-Haut, je veillerai mieux sur lui...

Je repris :

— Il ne se mariera jamais, Irène ; il ne rira jamais plus, il ne parlera qu'à peine. Il se réveillera le matin avec l'attente de la nuit, et s'étendra le soir dans la peur du rêve. Chacun de ses jours lui sera un faix insupportable, et il attendra, privé de tout au monde.

— Ah, fit-elle, en sanglotant, — ayez pitié de moi...

. . . . . .

Son altération, sa défaite étaient telles, qu'en effet, j'eus pitié, une pitié désespérée... Oui, j'avais pitié... J'étais alors à demi agenouillé devant elle. Je me relevai, moi-même à bout de courage sans doute, ou tellement pris de détresse que je me sentais chassé de moi-même.

— Gardez la bague, murmurai-je, — même sans la porter. Si vous me la rendez, je la jette sur la pelouse ou dans la rivière. Je ne donnerai plus de bague... je suis condamné.

Elle serra l'écrin dans une crispation des doigts que je vis monter le long de son bras et même atteindre son visage. Elle m'écarta de la même main.

Je sortis dans une sorte de demi-démence, en me tenant aux parois.

⁂

C'est alors qu'eut lieu le drame final. J'ai dû m'écarter fébrilement des promeneurs que j'entrevoyais dans la campagne ensoleillée ; tout me paraissait étouffant et noir et je me sentais arrivé, enfin, au comble de ma détresse. D'un seul coup, toute ma vie prenait son accent, et c'était le Malheur qui se révélait, qui s'abattait, ainsi qu'une maladie longtemps redoutée, pressentie par une attente de tout le corps, finit par se déclarer. C'en était donc fait.

Je revenais vers la maison pour partir et remonter à cheval, d'ailleurs incapable de prendre congé courtoisement, de faire des adieux, de quitter cette accablante prostration...

Je suivis machinalement des yeux un couple blanc et rouge qui s'en allait le long de la petite rivière. L'homme rouge faisait de grands gestes. Ah, c'était eux : Irène et François. Ma désorganisation intime était si grande que je doutai d'eux, que je les soupçonnai, que j'allais me détourner pour éviter leur rencontre. Je venais déjà de repousser sauvagement un des petits garçons qui m'apportait des primevères...

La robe blanche et le dolman rouge s'en allaient en bordure du courant brillant qui déferlait sur le pré, de leur côté ; tandis que sur l'autre rive, des saules et des aulnes à demi feuillus formaient une longue bordure de buissons.

. . . . . .

Alors, voici... Je n'en crus pas mes yeux, mais cela me rendit soudain toutes mes perceptions... Je vis une fumée blanche fuser sur l'autre rive — ET LA FORME D'IRÈNE BASCULER EN ARRIÈRE — tandis que le coup de feu me parvenait. François la soutenait. On venait de tirer sur elle. Je pris ma course comme un fou.

J'arrivai. Il la maintenait ployée en arrière, avec du sang à droite et haut sur son corsage, et elle gémissait.

— C'est moi qu'on a visé, cria François, prends-la... Donne-moi ton épée — il me l'arracha : Verpierre, Verpierre, les chiens !... A nous, à nous ! et il se jeta dans la rivière, l'épée haute.

C'était épouvantable. Le sang d'Irène suivant mon bras me coulait sur la main droite et sur l'autre main, je sentais encore du sang. La balle avait dû briser l'articulation... Mais soudain, cette main s'ouvrit et l'écrin blanc tomba, et j'entendis, alors, oh, j'entendis :

— La bague, LA BAGUE... A MON DOIGT, tandis que l'annulaire de sa main gauche se séparait des autres.

Ah Dieu ! Ils accouraient tous, mais j'eus le temps de lui glisser l'anneau avant que les femmes éperdues, les enfants sanglotants ne l'entourassent.

⁂

Devant sa mère arrivée dans la soirée, je l'ai épousée *in extremis*, à minuit. Je ne lui survivrai pas.

Mai 1765.

Je rouvre ce douloureux petit cahier pour n'y plus inscrire que du bonheur. Ma femme a pu se guérir, oh, bien lentement... bien lentement... Nous avons connu des jours, des nuits affreux, mais j'ai pu ne pas la quitter une heure et prendre ma part de toutes ses souffrances et de tous les soins. Le pauvre petit bras ne se remettra jamais. Irène de Bonneville ne jouera plus de la harpe ni du clavecin, mais elle est sauvée et nous allons partir pour la Normandie. Nous allons partir pour la maison, qu'elle espère comme si déjà elle y avait vécu heureuse. Que Dieu soit béni, soit à jamais remercié ! Le bonheur me rend ma piété, toute ma croyance. J'avais si durement souffert et toute ma vie, sans vouloir me l'avouer. Est-ce qu'il existe des compensations finales pour ceux qui ont si longuement piétiné sur les chemins de la patience ?

⁂

Le meurtrier fut forcé à la course par François. C'était l'ordonnance de Volfgang de Sparre qui voulait venger son maître, un homme qui l'avait servi depuis sa toute petite jeunesse. La balle destinée à François l'avait manqué d'un pouce et avait atteint l'épaule d'Irène qui marchait à ses côtés, un peu en avant.

François fut extraordinaire de sang-froid. Quand l'homme eut avoué, d'ailleurs consterné de son forfait virginal, François desserra son étreinte et lui dit, paraît-il : « Va-t'en, tu es libre, tu es assez puni... » L'autre lui aurait répondu : « Mais je vous tuerai quand même ! » Et François : « Tant mieux ! »

A Irène, François a dit : « C'est vous qui l'avez sauvé ; c'est en votre nom que je l'ai laissé libre ; c'est *à vous* qu'il doit la vie. »

Et malgré sa souffrance, Irène a souri. François, mon frère François, nous ne t'aurons jamais assez chéri !

Nous allons partir demain matin. Nous ferons presque au pas les cent trente lieues qui nous séparent du Chamblac, car Irène reste encore affaiblie.

François nous a quittés pour Malte il y a près d'un mois. Au départ, quand il était à cheval, il s'est penché vers moi et m'a murmuré :

— Aime-la plus encore que je ne l'aurais aimée...

Et il a piqué des deux sans regarder en arrière.

Je n'ai pu le cacher à Irène.

Épilogue.

Le comte de Bonneville et sa jeune femme vécurent de trop brèves années dans ce que le monde appelle le bonheur. Toute la maison avait

été refaite pour elle. Dans le respect de leur présence secrète et dans la dévotion de leurs tendres spectres, j'ai tenté de reconstituer l'intérieur qu'ils chérissaient et qu'ils quittaient si peu. La disposition même des chambres avait été transformée pour favoriser leur retraite et leur fervente solitude. Quand ils fermaient la porte des salons, nul ne pouvait les rejoindre dans leurs petits appartements nombreux, disposés pour une vie personnelle et pensive.

Tous les plus beaux objets qu'on y rencontre ont été achetés pour elle. Sans enfants, ils vécurent loin des réceptions, des agapes et des bals, ne connaissant d'autres fêtes que d'eux-mêmes. Elle était, dit-on, délicatement blonde ; le bleu domine sur les lambris, la peinture de sa chambre est couleur de nuées. Le bras ne revint jamais ; elle lisait, elle chantait.

La maison était de briques roses, entre le pourpre du coquelicot, le feu de l'œillet d'Inde et la chair délicate des centaurées. Tout autour, s'élargissaient des eaux tranquilles dont les cygnes et les sarcelles se rassemblaient au matin sous ses fenêtres.

J'ai essayé de reconstituer aussi ce journal d'après des lettres, des notes, de petits cahiers dont la mine de plomb s'efface. Ce qui paraîtra m'être le plus personnel appartient complètement à mon grand-oncle ; mais, au fond, sais-je beaucoup de choses sur le couple, en dehors des légendes émues et persistantes ? Nous ignorons même le nom de la jeune femme et ne connaissons que ses armoiries répétées sur l'immense trésor d'argenterie commandé à Strasbourg, dont j'ai trouvé la facture et dont il reste quelques pièces : *d'argent au pin arraché de sinople...* Je ne sais même pas où elle repose. On dit que M. de Bonneville et le commandeur de Galart l'auraient inhumée de leurs mains, parmi les arbres à fleurs du parc. La légende qui s'y rapporte est à la fois trop belle et trop cruelle pour que je la vulgarise. A plusieurs de mes amis, je l'ai racontée et j'en garde du remords.

Le commandeur de Galart est d'ailleurs mort au Chamblac et non chez son frère, comme on me l'avait assuré. Les deux portraits des cousins se regardent dans le grand salon.

M. de Bonneville fut notre bienfaiteur, ayant comblé mon arrière-grand-père au retour de l'émigration. Gentil-Bo n'avait pas bougé de chez lui, indifférent à tout et déjà veuf. On raconte qu'il se fit enterrer lui aussi dans le parc et près de sa femme. Je ne puis m'accuser d'ingratitude, la mort, chez moi, est venue trop tôt, et ce sont les pères qui doivent entretenir la reconnaissance et la tradition chez les fils. Je m'acquitte un peu en écrivant ces lignes, même si elles n'intéressent pas et restent à peine connues. J'ai aussi consacré à leur mémoire cette demeure exigeante où je me suis acharné, peut-être épuisé ; que je quitterai fourbu, sans même l'ombre, le reflet d'une espérance, mais soumis.

Le 11 avril dernier, pour une fête de famille, comme je replaçais le balancier de la pendule de Saxe qui ornait leur chambre, le timbre

est tombé sur la tablette de la cheminée, et, pour cette chute d'a peine vingt centimètres, *a volé en éclats.*

J'en ai éprouvé une affliction extraordinaire. Cette clochette d'argent avait, jour et nuit, de sa vibration infiniment cristalline, exquise, ponctué leurs heures. C'était la dernière voix qui leur avait pu parler, et qui, à mon tour, me parlait.

Les superstitieux, dont on a l'habitude de se moquer, s'unissent profondément aux choses ; ils s'imprègnent des parfums amers et des secrets effluves. J'en ai ressenti, pour la maison, de sinistres présages.

Que Sa volonté soit faite.

LA VARENDE

Le Chamblac, Juin-Juillet 1953.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA GRANDE-BRETAGNE DANS LE ROMAN FRANÇAIS 1914-1940

par Ma s-François Guyard *(Marcel Didier)*

Comment, au XXe siècle, les écrivains français ont-ils connu l'Angleterre ? Quelles parties en ont-ils visitées ? Quels Anglais ont-ils rencontrés en France ? Quels auteurs d'outre-Manche ont-ils lus et traduits ? Comment ont-ils vu et peint le gentleman et l'homme du peuple, la jeune fille et la femme mariée, les mœurs de l'élite et le tableau de la rue ? Comment, enfin, ont-ils jugé l'Angleterre en tant que nation, dans ses institutions, dans sa politique, dans sa religion ? Et que valent, objectivement ou poétiquement, leurs images anglaises ? Telles sont les questions que M.-F. Guyard pose dans un livre qui a toutes les qualités d'une bonne thèse universitaire — l'information méthodique et abondante, l'impartialité et la mesure des jugements — et aussi les inévitables défauts du genre — la surcharge, le découpage des faits, la composition indéfiniment analytique qui estompe les grandes lignes sous la multiplicité des accidents.

Plusieurs conclusions importantes pour l'histoire des lettres et des idées se dégagent pourtant avec force. D'abord, l'importance du thème anglais dans une littérature romanesque où brillent en premier lieu les noms de Bourget, d'Abel Hermant, de Valery Larbaud, de J.-E. Blanche, de Louis Hémon, d'André Maurois, de Paul Morand, de Pierre Hamp, sans compter tout ce qu'il passe de types anglais chez Jules Romains ou Roger Martin du Gard, chez Pierre Benoît ou Francis de Croisset. En second lieu, le fait que, malgré tout, aucune grande œuvre romanesque française ne s'est franchement bouturée sur la connaissance de l'Angleterre. Troisièmement, le déconcertement de l'écrivain français devant une mentalité fertile en contradictions : respectabilité et immoralité, chasteté et érotisme, idéalisme puritain et réalisme de marchand et de conquérant — chaque écrivain ne voyant, en général, qu'un aspect de la psychologie anglaise, ou du moins simplifiant le contraste dans des types conventionnels et souvent anachroniques. Cependant l'influence successivement exercée par Oscar Wilde, Joyce, D.-H. Lawrence, a beaucoup fait pour transformer l'image des vertus victoriennes, et créer un nouveau mythe, que M.-F. Guyard juge plus faux encore que les images stylisées du chaste et robuste étudiant d'Oxford et du gentleman correct et dédaigneux.

P.-H. S.

(Suite de la chronique bibliographique page 108.)

IMAGES DE SINGAPOUR

par Agnès Chabrier

Malaisie.

Au bout de la péninsule malaise — étroite et longue bande de terre qui paraît couler hors de l'immense Asie — couvrant une île de vingt kilomètres sur quarante, à un degré au nord de l'équateur, s'étend Singapour. Pour l'atteindre, en venant de l'Est, l'avion survole les mouvements d'une jungle étouffante qui escalade montagnes et collines et boucle comme un épais pelage au fond des plaines. Le paysage n'est pas vert mais d'un sombre bleu de Prusse que soulignent des brèches rouges où croupit souvent une eau aux tons de rouille. Le vague serpent blanc d'un chemin ne semble conduire à aucun village. Parfois, arrachés à la forêt touffue, la trouée livide d'une plantation en quinconce ou l'éclat émeraude d'une rizière, mais la jungle peuplée d'éléphants, de rhinocéros et de plus de trois mille tigres couvre encore les trois quarts de la Malaisie. Ce n'est pas mon premier séjour ici. L'état d'urgence — ou Emergency — proclamé au printemps de 1948 contrôle toujours ce petit pays qui n'a pas tout à fait la superficie de la Floride. Une chaîne de montagnes, épine dorsale de la péninsule, forme une barrière économique entre la côte est et la côte ouest. Sur le versant occidental se trouvent les sept cent vingt mines d'étain et la presque totalité des plantations de caoutchouc. La côte orientale est à peine développée. Les 5 millions d'habitants se répartissent en 50 p. 100 de Malais, 40 p. 100 de Chinois et 10 p. 100 d'Indiens. Dans les riches États de l'Ouest, le Chinois prédomine. Isolés à l'Est, sans expansion commerciale possible, Trengganu et Kelantan ont une population en majorité malaise. Il est

intéressant de noter que ces deux États n'ont pas souffert du terrorisme communiste qui menace la Malaisie depuis sept années.

Le 15 février 1942, Singapour tomba aux mains des Japonais. Les défenses du port étaient tournées vers les détroits. L'ennemi arriva par derrière débouchant de la jungle, et s'empara de la ville coupée de ses réserves et mal protégée contre les attaques aériennes. Pendant l'occupation, sous prétexte de poursuivre les communistes, les Japonais persécutèrent les Chinois. Des milliers d'innocents furent ainsi traqués et exécutés par les vainqueurs. En août 1942, trois mois après la conquête de la Malaisie, les chefs du Malayan Communist Party à Singapour furent arrêtés et exécutés. Le 1er septembre 1942, au rendez-vous des Caves de Batu, vingt communistes des plus importants furent exécutés et soixante-dix tombèrent entre leurs mains. (L'homme qui les avait livrés était le secrétaire général du parti, un Annamite du nom de Loi Tak.) Quand Hitler attaqua la Russie, malgré leur anticolonialisme déclaré, les communistes chinois de Malaisie offrirent aux Anglais aide et assistance. Les 5 000 terroristes armés, des Chinois, ont repris les méthodes et le matériel de la Malayan People'Anti-Japanese Army qui, encadrée par des officiers britanniques, a combattu dans la jungle les occupants japonais de 1942 à 1945.

Pour faire face à cette poignée d'hommes, les forces de l'ordre disposent de 40 000 soldats, de 100 000 policiers organisés militairement et de plus de 200 000 gardes et partisans de village. Les moyens employés pour venir à bout du terrorisme ont été énergiques : 400 000 personnes qui, bon gré, mal gré, fournissaient aux terroristes et à leurs agents, le Minh Yun, des renseignements et des vivres, ont été déplacées et regroupées dans des villages fortifiés. La faim est une arme redoutable ; un contrôle alimentaire rigoureux fut donc institué dans ce pays qui importe 60 p. 100 de sa nourriture et des sanctions collectives frappèrent les villages suspects de collaboration. Il n'y a pas de guerre en Malaisie : les rebelles pris les armes à la main sont exécutés. Le seul moyen de venir à bout du soldat communiste est de l'isoler du peuple qui le nourrit, l'arme et le soutient mais, pour coopérer avec les autorités locales, la population civile a besoin de croire qu'elles seront victorieuses.

En cette fin janvier 1955, le terrorisme montre une nette régression et les activités militaires des communistes qui auraient pu devenir comme au Viet-nam guerillas généralisées et guerre de mouvement ont presque entièrement cessé. Le but de la politique anglaise est de faire de la Malaisie une nation et ensuite, un État, si possible à l'intérieur du Commonwealth britannique. La paix serait-elle complètement revenue en Malaisie, le problème resterait immense. Comment un pays composé de trois races aussi différentes — on oppose volontiers le léopard chinois à l'antilope malaise — aurait-il une conscience nationale ? Entre les Malais qui détiennent le pouvoir politique et les Chinois qui possèdent la puissance économique, la présence d'un arbitre ne sera-t-elle pas toujours nécessaire ?

Si la Fédération de Malaisie est peut-être sur la voie de l'indépendance, Singapour, colonie de la Couronne et que le terrorisme épargne, connaît pourtant des problèmes semblables.

Arrivée a Singapour.

L'avion descend. Déjà, les premiers toits apparaissent. Le nom Singapour n'est pas malais. Il vient de deux mots sanscrits : « Singa Pura », ce qui veut dire « Cité du Lion » et rappelle le temps, avant l'arrivée de l'Islam, quand l'influence indienne était ici prépondérante. Les Malais appelaient l'île « Tumasik », « Ville de la Mer ». Les anciennes chroniques javanaises et chinoises font souvent mention de Tumasik.

Au XIIIe et au XIVe siècle, Singapour fut le quartier général d'une principauté puissante de Malais bouddhistes renversée en 1377 par l'empire javanais de Majapahit. Les envahisseurs javanais passèrent les habitants au fil de l'épée ; la légende dit que le sang coula comme de l'eau et que jusqu'à ce jour, le sol de l'île en est rougi. Puis Singapour, retourné à l'obscurité, servit de repaire aux bandes rivales de pirates qui luttaient pour le contrôle des mers environnantes.

Les couleurs de la ville m'enchantent : le bleu de la baie semée d'îles, le vert des arbres et de la Forest Reserve, le rouge des toits en pente relevés à la chinoise et de la terre riche en latérite. Nous volons si bas que je puis lire sans peine le programme affiché au cinéma du gratte-ciel Cathay. Les nobles pelouses et les larges espaces semblent protéger les bâtiments publics aux blancs portiques des taudis serrés de Chinatown. Dorée, dans la lumière déclinante, la rade tranquille abrite de nombreux paquebots et cargos ; en suivant les courbes de la rivière, des jonques lourdement chargées pénètrent jusqu'au cœur de la cité. L'avion descend plus bas et paraît effleurer le dôme de la cour suprême qui ressemble au Capitole de Washington, la tour du Victoria Theatre et le gratte-ciel imposant aux lignes pures où la Chine communiste abrite sa banque.

Quand Stamford Raffles débarqua ici en février 1819, il fut aimablement reçu par le Temenggong, le représentant du Sultan de Johore à qui l'île appartenait. Dans l'après-midi accablant, ils discutèrent longtemps en malais. (Raffles, bien des années auparavant, au cours d'un voyage en mer avait appris cette langue.) Autour d'eux s'étendaient des marais de palétuviers et une épaisse jungle. Pour le prix modique de 5 000 livres payées au Sultan et 3 000 au Temenggong, Raffles devint acquéreur de l'île. Ainsi furent jetées les fondations de la colonie de Singapour.

Penché sur l'aile, l'avion semble frôler les beaux jardins de Tanglin, les frondaisons drues de la Forest Reserve et du parc botanique, restes civilisés de la jungle d'autrefois. Des marais de palétuviers seule sub-

siste la rivière aux eaux fangeuses. La ville a tout recouvert, tout absorbé. De grands murs de granit ont contenu l'avance de la mer ; on combla les marécages en transportant la terre de plusieurs petites collines qui furent aplanies, afin d'y bâtir les quais.

Enfin, l'appareil atterrit au bord de l'eau sur l'aéroport de Kallang, autrefois marais pestilentiel. Les B. sont venus à ma rencontre. Avant de les rejoindre, il me faudra présenter mes certificats de vaccination au médecin indien puis attendre que les officiers d'immigration malais aient appelé mon nom et m'aient rendu mon passeport.

Les B. habitent Tanglin. Pour arriver chez eux, nous devons rouler pendant trois quarts d'heure et traverser Singapour. Le chauffeur malais, le songkok noir posé de biais sur ses cheveux lisses, me reconnaît et me salue en anglais. A peine avons-nous franchi les grilles de l'aéroport qu'une pétarade nourrie semble nous accueillir.

— C'est le nouvel an chinois, dit Jeanne B. Je vous avais prévenue...

— A Saigon aussi, on s'en donne à cœur joie. C'est la première fois depuis la guerre que l'on autorise les pétards pour la célébration du Têt. Il y a trois nuits que je n'ai pas fermé l'œil.

— Je ne peux pas vous promettre un repos paisible et un sommeil réparateur. Ici, 800 000 Chinois, plus fidèles aux traditions et aux coutumes de leur race que ne le sont leurs compatriotes sous Mao Tsé Toung, célèbrent l'avènement de l'année du Bélier à grand renfort de bruit, de musique, d'explosion, de gongs et de poudre...

Boutiques fermées, les rues chinoises que nous longeons paraissent calmes et désertées. Il commence à pleuvoir. Quelques jeunes Chinoises, les cheveux courts, minces et vives dans leur pyjama de cotonnade à fleurs s'abritent sous un parapluie européen.

— Jamais nous n'avons vu janvier si pluvieux, disent les B. Il pleut chaque jour depuis trois mois.

Dans Orchard Road, des Malaises et des Javanaises qui portent le sarong aux tons bruns, verts et violets, une fleur dans leurs épais cheveux, un voile de gaze sur la tête — reste gracieux d'un « purdah » disparu — ont ouvert un lourd parapluie huilé. Vêtu d'un dhoti et d'une chemise à carreaux, un Indien à bicyclette tient le guidon d'une main et de l'autre l'indispensable parapluie. L'averse équatoriale menace de changer l'avenue en torrent.

— Les égoûts débordent. Quand la marée descend, l'eau s'écoule. A certains moments, les rues sont impraticables et, en attendant le reflux, nous restons prisonniers de l'inondation.

La pluie brouille les vitres. Les cannas géants des jardins ne sont plus que des taches rouges et jaunes derrière les haies pourpres. Je m'étonne de trouver des étangs et des lacs inconnus dans ce quartier que j'ai pourtant habité. Jeanne se met à rire :

— Ce sont des pelouses inondées. Celles de l'Université sont changées en piscines. Les enfants viennent s'y baigner.

Les singes à longue queue que l'on rencontre souvent sur Tyersall Ave-

nue n'ont pas quitté l'abri du parc botanique. Il fait étouffant à l'intérieur de la voiture aux vitres fermées. Nous roulons dans un monde magique et vert. Les buissons couverts de liserons bleus évoquent l'Angleterre. Au haut d'un sentier qui tourne, nous nous arrêtons sous le porche de la maison devant le seuil couvert d'énormes plantes.

— J'ai mis en pot les parasites que vous voyez au cœur de ces arbres. Dans un pays où l'herbe croît de deux centimètres et demi par jour, rien ne devrait être plus facile que d'avoir de belles plantes, mais mes trois jardiniers malais détestent le travail.

La maison de mes amis, de style malais, avec ses grandes vérandas circulaires aux rideaux de paille, s'élève sur une éminence et domine des jardins luxuriants. Privés de leurs domestiques chinois qu'occupent les devoirs de la fête, en ce jour consacré au culte des ancêtres, mes hôtes préparent eux-mêmes le repas du soir.

— Combien de temps vont durer les réjouissances du Nouvel An ?

— Quinze jours traditionnellement.

Et, comme je ne puis m'empêcher d'imaginer avec effroi quinze nuits de pétards et d'insomnie, Jeanne me rassure :

— En fait, dans deux jours, les magasins ouvriront leurs portes. Tan, notre head-boy, et le cuisinier reprendront leur service demain matin.

La dernière fois où je suis venue à Singapour, on célébrait Hari Raya Puasa, le début du jeûne musulman, fête malaise que respectent aussi les Chinois et les Chrétiens. Thaipusam et Deepavali, festivités hindoues, sont des congés observés, au même titre que la Noël et le Jour de l'An, par l'ensemble de la population. Cette diversité de races et de religions ajoute beaucoup au charme de la colonie.

La nombreuse famille des domestiques habite les communs dispersés sur la propriété : Chinois d'un côté, Malais de l'autre, Sikhs à l'écart. Au dîner, les éclats des pétards empêchent la conversation. Nous mettons à profit une courte accalmie.

— Reprenez de l'ananas, dit Jeanne. C'est vraiment, en attendant la saison des mangoustans, le meilleur fruit que l'on cultive en Malaisie. Celui-ci est sucré et savoureux à souhait. Tantôt, vous parliez de races. Singapour, à égale distance entre l'Inde et la Chine, est situé au point de rencontre de l'océan Indien et du Pacifique. Toutes les races d'Asie sont représentées dans la colonie : Pathans et Birmans, Arabes et Japonais, Thibétains et Philippins. Pakistanis et Hindoustanis à Singapour parviennent à s'entendre.

— Et toutes ces communautés vivent ici en harmonie ?

— Aucune n'est originaire de Singapour. Tous ses habitants, au même titre que les 15 000 Européens, sont des nouveaux arrivés. Les Chinois, premiers colons, sont venus du sud de la Chine, les Malais, de Sumatra ou de Java, les Indiens, de Ceylan, du Népal, du sud de l'Inde, du Bengale, du Pundjab. Les immigrants ont apporté leur religion, leurs tradi-

tions, leurs rites. La Pax Britannica leur a donné la sécurité. Ils lui doivent une protection et une prospérité qu'ils ne connaissaient pas dans leur pays d'origine.

Raffles.

A la recherche d'un impossible courant d'air, les portes-fenêtres sont grandes ouvertes sur la terrasse, le tennis abandonné, le jardin d'un vert cru dans la lumière des lampes électriques. Les moustiques me piquent les jambes sous la table. La pétarade couvre le bruit de l'averse. Le jagua, un Sikh enturbanné à la barbe blanche, digne et beau, un chien sur les talons, commence sa ronde. Si je souffre moins de la température qu'à Saigon — Singapour, aussi humide, reçoit les brises du large — j'accueillerais volontiers la fausse ventilation du brasseur d'air. Les coloniaux considèrent avec réprobation cet instrument, responsable, paraît-il, de tous les maux dont on souffre sous ces climats. Jeanne supporte stoïquement la chaleur. Elle se lève et nous débarrassons la table.

— Vous dites que tous les habitants de Singapour sont des intrus...

— Pas tous. Quand Raffles débarqua le 6 février 1819, il trouva cent cinquante pêcheurs et pirates qui habitaient des huttes au toit d'attap, semblables à celles que vous verrez encore sur le rivage et dans quelques coins de l'île et où vivent leurs deux mille descendants. Ce sont des Orang Laut ou Hommes de la mer.

Debout devant le frigidaire, dans le vaste office, Jeanne emplit d'eau bouillie les godets de plastique.

— Connaissez-vous la vie de Raffles ?

J'avoue mon ignorance. Pendant longtemps, Raffles ce fut surtout pour moi le nom du plus fameux hôtel de Singapour et peut-être de l'Extrême-Orient.

— Vous avez tort. Il en est peu d'aussi édifiantes et d'aussi singulières.

» Thomas Stamford Raffles naquit en mer au large de la Jamaïque, le 6 juillet 1771, sur l'*Ann*, un bateau marchand dont son père était capitaine. Trop pauvre pour payer plus de deux années d'études au jeune Thomas, son père le plaça à quatorze ans à l'East India Company, aux gages d'une guinée par mois. L'adolescent, en dehors de ses heures de travail, apprit seul le français, le latin et l'allemand. A dix-neuf ans, il s'appliqua à l'étude du grec et de l'hébreu et ne passa jamais moins de huit heures par jour à lire et à écrire. A vingt-trois ans, il épousa la veuve d'un médecin. Elle avait dix ans de plus que lui et leur union fut très heureuse. Raffles qui avait demandé à être envoyé en Orient accompagna le nouveau gouverneur de Penang, en qualité de secrétaire-assistant. En route, il décida d'apprendre le malais. Pendant les guerres de Napoléon, alors que la France, après avoir vaincu la Hollande, s'arrogeait des droits sur les Indes néerlandaises, Raffles, cet amoureux de la

nature et des bêtes qui se vanta de n'avoir jamais tiré un coup de feu de sa vie, conquit Java et en devint lieutenant-gouverneur. Sage et grand réformateur, il abolit l'esclavage. Quand sa femme mourut subitement d'une fièvre à Batavia, Raffles se jeta à corps perdu dans le travail et publia après cinq années de recherches et d'études une *Histoire de Java* dédiée au Prince Régent qui anoblit l'auteur. L'Angleterre ne voulut pas garder Java après la défaite de Napoléon. Raffles fut nommé résident à Bencoolen, un endroit misérable et désolé que les indigènes appelaient « La Terre Morte ». Obsédé par l'idée de créer un nouveau comptoir pour l'East India Company, il obtint de lord Hastings, gouverneur général de l'Inde, la permission de fonder un établissement à l'extrémité de la péninsule malaise. Quand il eut remarqué la position stratégique de l'île de Singapour, il entreprit auprès du Temenggong des négociations qui aboutirent à la cession complète de l'île en 1824. La volonté de Raffles fit de ce comptoir un port franc ouvert aux bateaux et vaisseaux de toutes les nations, dans une parfaite égalité de droits.

» Quatre mois après ces accords, la population était passée de 150 à 4 000 âmes. Un an plus tard, le chiffre avait doublé. En 1911, Singapour comptait 303 000 habitants et 1 100 000 en décembre 1952. Raffles et sa seconde femme quittèrent Bencoolen en 1824 sur la *Flamme*. Le feu détruisit complètement le bateau le premier jour du voyage. Les passagers échappèrent de justesse et durent ramer pendant quatre-vingts kilomètres pour retrouver la terre. Les cartes et les manuscrits sans prix que Raffles avait réunis et qui représentaient de nombreuses années de travail furent perdus. Il mourut dix-huit mois après son retour en Angleterre, la veille de son quarante-cinquième anniversaire.

La vie quotidienne a Singapour.

— Voulez-vous un whisky ?... Un verre de soda ?... Une orangeade ?

Malgré l'extrême humidité de l'air, j'accepte non sans empressement le verre d'eau glacée que me présente mon amie.

— Montons, si vous le voulez bien...

Nous évitons avec une tendresse à la saint François d'Assise une monstrueuse araignée qui nous menace à la première marche de l'escalier.

— Elle est très aimable. Ne la tuez pas... Cette araignée vient toujours à la même heure nous dire bonsoir...

Je n'en ai pas moins la chair de poule.

La maison de mes amis, bâtie, il y a quelque cinquante années, par un Anglais qui voyait grand, a des proportions généreuses. On ferait aisément une salle de bal de ma chambre. On se noierait sans effort dans la baignoire. La penderie et le cabinet de toilette sont à l'avenant. Les portes-fenêtres restent toujours grandes ouvertes sur la véranda qui domine un merveilleux jardin.

La nuit est venue mais la pétarade ne cesse pas. Il ne pleut plus. Entre les éclatements des pétards, j'entends le frémissement des cigales

et le night-jar, l'oiseau tock-tock, qu'aucune explosion ne semble décourager. Les Malais échangent des paris sur le nombre de fois que ce pivert tropical égrènera son cri. S'amusent-ils à ce jeu pendant la première nuit de l'an chinois ? Le lit est confortable — bonheur de dormir sans moustiquaire ! — la chambre agréable et la nuit si fraîche que vers les deux heures du matin, je me couvre du drap. Les frangipaniers exhalent une odeur délicieuse. Les cris du tock-tock bird et les aboiements brefs des margouillats, hors de proportion avec leur taille minuscule, berceraient mon sommeil si la pétarade voulait bien s'arrêter. A chaque fois que je vais m'assoupir, une explosion me réveille. Découragée, j'allume la lampe, je vaporise du D.D.T. autour de mon lit et je me mets à lire.

A huit heures, le head-boy entre dans ma chambre et dispose sur la table de la véranda le petit déjeuner qu'il m'apporte. Nous échangeons des sourires et des souhaits d'Happy New Year. Tan est né en Chine et son pidgin english n'est pas au point, mais il est intelligent, efficace, silencieux, bien élevé. Tan est humain. Quiconque eut le privilège d'être servi par des Chinois gardera à jamais la nostalgie de ces parfaits domestiques.

J'attends chaque matin avec allégresse la beauté de ce moment. Le thé est parfumé, l'ananas, savoureux, et enchanteur le jardin aux grands arbres toujours verts, taillé dans la jungle et gagné sur elle de haute lutte. La semence de cette herbe a été ramenée d'Angleterre. Ces arbres dont j'ignore le nom pourraient être européens mais leur taille n'est pas à l'échelle des pays tempérés. Un bouquet de bambous au tronc jaune et au léger feuillage paraît moins insolite que le seul cocotier qui lance sa houppe contre le ciel, près des communs où les enfants de Tan dorment encore, épuisés par une nuit de réjouissances. Une bougainvillée parasite mêle son violet dur au vert clair d'une branche. Aucune fleur, si les oiseaux ont la gaieté des fleurs. Le golden oriol, d'un or pur, vole comme un trait de lumière et le straits robin est plus rouge qu'un rouge-gorge de chez nous. Il fait calme et ensoleillé. La chaleur ne m'accable pas encore. Une feuille morte tournoie avant de toucher le sol que ne couvrent jamais les feuilles mortes. Le ciel est bleu ; dans la trouée qui découvre au loin un magnifique horizon de collines et de forêts, les nuages s'amoncellent. La beauté de ces matins me touche et me ravit, mais que dire des aurores et des couchants qui sont la gloire de Singapour ?

Quand vous demandez à un Européen ce qu'il y a à voir dans la colonie, la réponse est toujours la même : « Rien ». Si vous insistez, on vous conduira au Causeway, un pont long de plus d'un kilomètre qui franchit le détroit de Johore et relie l'île de Singapour à la Fédération malaise. Parallèlement à ce pont — au bout, il faut passer la douane — courent les tuyaux de canalisation qui apportent l'eau des collines de Johore à la ville et la voie de chemin de fer. Les jeux de lumière sont admirables dans le ciel souvent gris et sur le calme de la mer.

La Forest Reserve de Bukit Timah et le jardin botanique sont le lieu de promenade d'élection des habitants de la colonie. La nature y est abondante à l'excès. Arbres et lianes, plantes et parasites y poussent avec la même violence. Au milieu de cent espèces de palmiers, aux feuilles épaisses, rouges d'un côté, vertes de l'autre, de banyans aux racines aériennes, de variétés infinies d'orchidées et de lotus, sous les nœuds et les arabesques de gigantesques lianes qui forment des arceaux, des ponts, qui se lancent haut dans le ciel sans visibles attaches ou parmi leurs lassos rampants, je retrouve la magie de la jungle primitive que Singapour a conquise et refoulée. Auprès des réservoirs, au sommet de Mont Faber ou du « Gap », il est d'usage de venir admirer les couchers de soleil. Le Tiger Balm Garden attire les Chinois en foule. Un simple coolie du nom de Aw Boon Haw découvrit un remède qu'il appela Baume du Tigre. Cette panacée assura sa fortune. Avant de mourir, il fit don à la ville de Singapour (Hong-Kong eut droit à un legs analogue) du jardin qui porte le nom de ce médicament magique. Un tigre en carton-pâte, grandeur nature, aux rayures jaunes et noires du plus saisissant effet, guette les visiteurs. Dans ce parc, les arbres et les fleurs sont en papier mâché ou en plâtre. Une succession infinie de grottes grandes et petites abrite des personnages, magiciens, fées ou figures de théâtre, vêtus à la chinoise ou à l'européenne. Chaque groupe représente des scènes de légende ou une parabole hautement moralisatrice. Une telle laideur ne prête pas à sourire. Les jardins du Baume du Tigre attirent les badauds et les enfants chinois, séduits par les couleurs brutales et le côté barbare de cette imagerie primitive. Le temple hindou de South Bridge Road, orné d'une pyramide de figures grotesques et défendu par une frise de vaches sacrées, n'égale pas tout à fait en horreur le Tiger Balm Garden.

Les vicissitudes et les changements de plus d'un siècle n'ont pas empêché le développement du port. Aux épices de Malaisie, puis au café, au tapioca, au rotin et aux ananas, Singapour, devenu l'un des dix grands ports du monde, ajouta d'autres exportations, le copra, l'étain et le caoutchouc. Le 5 septembre 1945, les Japonais quittèrent l'île. Des installations portuaires, il ne restait rien. Tout ce que les raids aériens avaient épargné avait été volé, pillé ou saccagé par les occupants. Dès 1947, le port reconstruit accueillait les bateaux, jonques de Chine, pros d'Indonésie, goélettes des Célèbes, praos de Madura, cargos de toutes les mers du monde, paquebots et navires de guerre, les chargeait, les alimentait et les réparait à un rythme qui n'a cessé de croître.

Si les avenues de Singapour sont bien tracées, macadamisées et bordées d'arbres du voyageur, de flamboyants et de cèdres-parasols, elles mènent à des monuments publics de pur style victorien ou longent des villas d'architecture hétéroclite. Raffles Place et Battery Road font penser à Leeds et à Manchester. Aucun édifice n'a de beauté, aucun ensemble d'harmonie. Pourtant, la ville est pleine de charme, d'un charme qui tient surtout à la vitalité de la population, à la variété de ses coutumes,

au contraste de ses civilisations venues de l'Est et de l'Ouest dans cette Babel prospère où vivent côte à côte et en paix des peuples qui ne se comprennent pourtant pas.

Sur les 1 100 000 habitants que compte aujourd'hui Singapour, 800 000 sont Chinois. Cette vieille femme aux pieds bandés et complètement chauve est arrivée d'Hokkien ou de Canton, il y a soixante ans, pour épouser un compatriote qu'elle n'avait jamais vu. Ainsi en avaient décidé leurs familles respectives. Le Chinois d'outre-mer — comme il se nomme à présent — contraint au mariage par un culte qui lui montrait la nécessité d'avoir des fils pour honorer sa tombe et ses ancêtres, n'épousait qu'une Chinoise qu'on lui expédiait de son village natal. Les descendants de cette vieille femme se sont multipliés. La race chinoise est féconde. Dans quinze ans, on estime que la population de Singapour aura doublé.

Je reviens du swimming-club. La piscine olympique, bâtie en bordure de mer, est l'un des endroits les plus agréables de Singapour. Il fait bon s'y baigner puis y déjeuner, les yeux sur la baie et les îles avancées de Sumatra. Les gens de couleur ne sont pas admis au swimming-club. Les Chinois ont construit le leur sur le rivage. J'ignore s'ils y accueillent Malais et Indiens. Louis C. me ramène par Rochore Canal et North Bridge Road. Pour faire une course, nous faisons un détour par Upper Valley Road. Quand je me promène dans les rues propres et bien tenues, je lève souvent les yeux, au-dessus des enseignes écrites en caractère chinois et en anglais, vers les étages des maisons au volets branlants, aux façades délabrées. Les taudis que j'aperçois m'épouvantent.

— A combien vivent-ils dans une pièce ?

— A vingt, facilement. Avec l'accroissement rapide de la population, le problème du logement est l'un des plus aigus que connaisse la ville...

La robe de Shangaï, la chongsam, n'est guère portée à Singapour où les femmes n'ont ni la beauté, ni l'élégance de leurs compatriotes d'Hong-Kong. Vêtues comme d'un uniforme du pantalon et de la veste à col droit, boutonnée en biais, en cotonnade à fleurs genre pyjama, les passantes portent un enfant sur la hanche, en traînent un autre et en attendent un troisième.

— Et que font les jeunes mariés ?

— Ils retournent dans la chambre familiale le soir de leurs noces, j'imagine...

Nous errons le long des rues étroites coupées à angle droit. Les lessives, aux fenêtres, pendent des longs bâtons de bambou comme de barbares oriflammes. Les femmes en pantalon noir et veste bleue évasee, traînant leurs socques, s'arrêtent devant les alignements de poulets et de canards laqués embrochés chez le marchand de victuailles. L'une d'elles porte une côtelette non enveloppée au bout d'une ficelle ; d'autres, un enfant tenu sur le dos par des sangles, s'interpellent dans tous les dialectes de la Chine du Sud. Les coolies coiffés du chapeau

conique courent d'un pas cadencé en balançant au deux bouts d'un jonc flexible une lourde charge. Nous évitons les cyclo-pousses, qu'à Singapour on appelle des trishaw. Le passager n'est pas assis devant le conducteur comme à Saigon mais sur le côté. Sous les arcades, décorées de caractères chinois en rouge et en noir, des enfants grouillent : les plus petits, la culotte fendue sur le derrière, s'attardent près du miroitement des bijouteries. Des odeurs nous frôlent, aromatiques ou nauséabondes, celles peut-être du fruitier qui expose des dourians, fruits de la jungle à la senteur fétide mais fort prisés des amateurs, des rambutans rouges et épineux, des mandarines, mangues et pamplemousses locales et, pendues au bout d'une ficelle, les grappes de raisin d'Australie, de Chine ou de Californie. Au coin des rues ou dans les passages en cul-de-sac, des métiers s'exercent à la sauvette : un Tamil vend de l'orangeade en bouteille, un autre, des poissons rouges dans un bocal. Un cordonnier répare des chaussures, un Chinois vend des fruits au détail — tranches d'ananas, de papaye ou de pastèque — pendant que son voisin fait frire des beignets. Un Malais fabrique du satay, viande embrochée et rôtie puis plongée dans une sauce de noix de coco ou de curry, spécialité de son pays. Plus loin, on nous offre des tasses de thé médicinal tandis qu'un écrivain public, assis derrière sa machine, attend des clients.

Des femmes accroupies, une cigarette au coin des lèvres, se sont assemblées.

— Les Orientaux aiment vivre dans la rue...

— Autant vivre dans la rue qu'à cinquante dans un taudis de deux pièces, dit Louis C. Un jour, je vous conduirai à Sago Lane...

Sago Lane.

— Qu'est-ce que Sago Lane ?

— Le quartier des « death-houses ». Le Chinois pauvre et solitaire qui n'a personne pour prendre soin de sa dépouille payera pendant plusieurs années quelque modique redevance à l'une de ces « Maisons de la Mort ». Quand il sentira venir la fin, il lui sera permis d'aller s'allonger au premier étage de la « death-house », parmi vingt autres mourants, et d'attendre avec stoïcisme son heure dernière. Il ne demande pas qu'on s'occupe de lui, mais que de belles et imposantes funérailles marquées du rituel qu'exige la tradition assurent le passage de son âme et de son corps dans l'autre monde.

Un camion chargé de matériau de démolition s'arrête devant nous. Une Chinoise s'adosse contre les poutres. Elle fume une cigarette. Ses pantalons sont courts et ses pieds nus. Son visage de pierre est encadré par une coiffe rouge, moyenâgeuse.

— Quelle belle coiffe... Pourquoi ces Chinoises portent-elles un hennin écarlate ?

— C'est le badge des femmes coolies et que leur propre volonté voue

au célibat. Elles sont affiliées à une confrérie qui leur apporte aide et assistance dans la maladie et la vieillesse et leur promet un enterrement honorable.

Au XIXe siècle, dans le district de Sun Tak, province de Kwangtung, des jeunes paysannes, indignées par le sort misérable des épouses, organisèrent une ligue contre le mariage. Des fiancées en grand nombre s'affilièrent au mouvement de rébellion. Elles refusèrent de vivre dans la maison du mari après la cérémonie des noces, relevèrent elles-mêmes leurs cheveux — la natte dans le dos était le signe de la virginité — et, demeurées vierges, vécurent en communauté, se promirent assistance, et pour racheter leur dot, accomplirent des travaux manuels jusque là réservés aux hommes. De 1933 à mai 1938 quand les autorités d'immigration imposèrent aux Chinoises un quota mensuel de 500 entrées, des bateaux chargés de paysannes cantonaises à la recherche de conditions de travail plus avantageuses arrivèrent en Malaisie. Il en débarqua 190.000 entre 1934 et 1938. Souvent de stricte observance bouddhique, elles appartiennent à des « maisons végétariennes », sortes de couvents qui leur offrent un asile et un refuge dans la vieillesse. Les amahs, domestiques femmes et le plus souvent aussi, célibataires, s'associent dans un esprit très semblable...

Louis C. me dit :

— A Singapour même, les coutumes de la vieille Chine sont observées plus strictement que dans la République de Mao Tsé Toung. Les émigrants d'origine paysanne et sans culture sont restés attachés aux traditions. Malgré l'influence britannique et le cinéma américain, pour le Chinois de Malaisie, l'institution du mariage n'a pas changé depuis Confucius. Beaucoup de jeunes filles redoutent les liens conjugaux. Les nombreuses maternités les effraient. Une jeune femme est soumise à sa belle-mère. Elle ne peut garder un gain qu'elle doit au mari, au beau-père ou au frère aîné du mari. Épousée comme première femme, elle découvre souvent après la cérémonie que son mari a déjà une épouse légitime dans la Fédération, en Birmanie, au Siam ou en Chine et qu'elle n'est en réalité que la concubine...

Le même soir, nous allons à Sago Lane. La ruelle est sombre et sale. Il fait chaud. La pluie menace. Nous avançons à pas hésitants. Des hommes se sont endormis en plein air dans des lits Picot. Sur une natte étendue à même le sol, des enfants dorment auprès de leurs parents. Les portes ouvertes découvrent des entrées en coupe-gorge.

— Sago Lane, c'était aussi la rue des Concubines, dit mon compagnon.

Je lève les yeux.

— Au deuxième étage, oui...

Les volets à moitié arrachés ne cachent pas d'infâmes galetas qui ressemblent à des entrepôts de marchandise. Si on le comparait à Sago Lane, le quartier réservé de Bombay paraîtrait engageant.

— Je pensais que la prostitution était interdite à Singapour, ainsi que le jeu et l'opium.

— Avoir une concubine, est-ce de la prostitution ?...

Quelqu'un joue *la Petite Musique de Nuit* sur un rythme de jazz. Le pianiste doit être philippin. A la recherche des morts, nous entrons dans un réduit sordide aux rangées de couchettes superposées. Les coolies peuvent ici louer à la nuit la place de s'étendre.

— Que cherchez-vous ? nous demande un Chinois souriant. (Ils le sont tous.)

Louis lui explique le but de notre démarche.

— Vous n'avez pas de chance. Il y a très peu de morts, ce soir. Suivez-moi quand même...

Quelques Chinoises, chignon serré sur la nuque ou natte dans le dos, leurs longs pieds nus — elles se sont débarrassées des socques de bois noir — bavardent autour d'une grande couronne de gardénias et de lotus blancs puisque le blanc est la couleur du deuil. Derrière notre guide, nous passons le seuil de la maison. Des cierges se consument devant une estrade. Le cadavre est caché sous une couverture rouge. L'odeur des bâtonnets d'encens me prend à la gorge.

— Un seul mort, dit le Chinois. Pas de chance...

Et il rit de toutes ses dents en or.

Dans la maison voisine, deux cadavres nous attendent, celui d'un homme sous une draperie rouge, en signe de joie, sans doute. L'éthique confucéenne demande que l'on n'attriste pas le prochain avec ses peines et rien n'est plus gai qu'un enterrement chinois. Une couverture bleue ne recouvre pas entièrement le cadavre d'une femme ; des bandes de papier blanc sont appliquées sur son visage et ses mains. Vêtues de brun, deux jeunes bonzesses, dont le crâne rasé ne porte pas trace des brûlures de l'initiation, sont assises dans un coin. Elles ne prient pas. L'expression de leur visage est vacante. Parfois, une pleureuse entre, s'accroupit et avec des gestes lents et nobles brûle des billets, monnaie de l'autre monde qui symbolise le tribut payé aux âmes des morts pour faire admettre le défunt parmi elles. On brûle aux funérailles des représentations d'objets ou d'êtres en papier : maison, automobile, avion, serviteurs, chevaux, argent, afin que le mort ne connaisse pas les souffrances de la pauvreté dans l'au-delà. Offrandes et rites sont propitiatoires. Que le défunt laisse les vivants en paix : tel est le sens des cérémonies. Le Chinois craint les revenants.

Malais, Indiens, Chinois.

Un peu oppressés, nous repartons le long des rues chaudes de Chinatown. Non loin de Sago Lane, dans Bugis street, des restaurants en plein air, à la lumière des lampes à acétylène, accueillent les affamés qui sortent des cinémas et des dancings. A minuit, la vie nocturne cesse à Singapour.

— Mais les Malais ? Où habitent les Malais ?

— Le plus loin possible des Chinois.

— Pourquoi donc ?

— Parce que les Malais sont musulmans et que partout où il y a des Chinois, il y a des porcs. Par goût, les Malais qui sont des poètes, des philosophes et des paresseux, préfèrent habiter, loin de la ville, des kampongs à l'ombre des cocotiers. L'île devient de plus en plus industrielle et son importance stratégique va croissant. Singapour exporte l'étain, le copra et le caoutchouc de la péninsule. 1951 vit l'apogée de son commerce. La balance de l'année accusa un bénéfice de 1 270 millions de straits dollars. On fabrique ici de la sauce de soja, de la bière, des meubles en rotin et trente-cinq films malais par an. Djalan Ampas est un Hollywood tropical. Le Malayan Film Production appartient aux frères Shaw, des Chinois de Shangaï qui, en quelques années, sont devenus multimillionnaires. L'art n'a rien à faire avec l'industrie du cinéma. Tous les films ont le même sujet à l'eau de rose et le même décor. On les exporte en Indonésie où 80 millions d'habitants parlent la même langue. La Keris Film Production, fondée en 1951, est la propriété de Loke Wan Tho, l'un des plus riches Chinois de Singapour et de Ho Ah Loke. Les metteurs en scène sont indiens, les acteurs, malais. Le salaire d'une vedette à l'apogée de sa carrière ne dépasse pas 500 straits dollars par mois, c'est-à-dire 57 000 francs. En dehors des kampongs que Djalan Ampas construit pour le décor de ses films, les paisibles retraites des Malais aux toits de feuilles d'attap tressées tendent à disparaître.

— Et les Indiens ?

— Les communautés sont petites, morcelées par les religions et les sectes. Hindous et Pakistanais sont également prospères, influents et riches. Ils contrôlent le textile. Ils sont prêteurs sur gages, changeurs, bijoutiers. Les Ceylanais sont souvent avocats ou médecins.

— Comment peuvent-ils faire fortune là où les Chinois, dotés d'un sens du commerce plus aigu encore, sont pauvres ?

— Qui vous a dit que les Chinois étaient pauvres ? Leur colonie est assez riche pour entreprendre la construction de l'Université de Nang Yang où l'enseignement ne se fera qu'en chinois. C'est une façon de protester contre les Anglais qui refusent de contribuer aux dépenses des écoles chinoises si l'on n'y enseigne pas obligatoirement l'anglais. Les étudiants chinois qui entrent à l'Université de Singapour se trouvent en état d'infériorité puisqu'ils doivent d'abord assimiler la connaissance de l'anglais avant de pouvoir suivre les cours.

Certains que les Chinois remporteraient prix et honneurs, ce qui n'est pas sans les inquiéter, les Anglais favorisent l'effort des Malais. Constante contradiction : ils ont besoin de l'appui financier de la colonie chinoise et ne peuvent s'empêcher de faire grise mine à la nouvelle Université de Nang Yang.

Dans une Asie ravagée par des nationalismes exacerbés, il est évident que le Chinois, quelles que soient ses convictions politiques, est imbu

d'un immense orgueil de race. La Chine est revenue au premier rang des nations. Mao Tsé Toung a vengé son peuple des humiliations qu'il avait dû subir depuis un siècle du fait des Blancs. Le Chinois de 1965 a vu les Européens battus par le Viet-Minh, après avoir été battus par les Japonais. (Est-ce parce que cette victoire des Jaunes ébranla le prestige des Blancs que le port de Singapour, facile conquête des Nippons, fut en 1948 le premier objectif d'un communisme ouvertement militant ? L'attaque communiste n'avait pas, comme la japonaise, l'avantage de la surprise et l'ordre fut bientôt rétabli.) Le Chinois d'à présent se sent au moins l'égal du Blanc, sinon son supérieur.

Une Eurasienne, née à Pékin et installée depuis peu d'années à Johore Bahru, m'a dit avec orgueil : « Rien ni personne ne m'empêchera de penser que la Malaisie est d'abord chinoise... » En réalité, les commerçants chinois arrivèrent dans la péninsule au début du VIe siècle, quand la Malaisie était le cœur d'un puissant royaume, mais ils demeurèrent attachés à leur pays, à ses coutumes, à sa religion et à ses sociétés secrètes. Avant qu'il y eût des Chinois en Malaisie, l'histoire nous apprend que des Malais y existaient.

Nul n'oserait prétendre que la majorité des Chinois de Singapour a partie liée avec les cinq mille terroristes qui depuis bientôt sept ans menacent dans la Fédération la vie des Blancs et de ceux qui travaillent pour eux, mais ils ont très probablement la sympathie des intellectuels et d'un nombre imposant de leurs compatriotes. S'il est doux de vivre sous la Pax Britannica et d'en tirer bienfaits et avantages, il est plus doux encore de se répéter : « La Malaisie est chinoise. Nous en avons assez d'être une colonie. Que les Anglais s'en aillent... » Assimilateurs et jamais assimilés, les Chinois sont anticolonialistes mais ils n'ont pas tendance à devenir des citoyens malayens. Si leur patriotisme ne va pas jusqu'à leur faire désirer le retour dans cette patrie lointaine que, poussés par la misère, leurs pères ont quittée, ils supportent mal la présence des Européens et des Malais que les Anglais défendent et que, sans cela, il leur faudrait si peu de temps pour réduire à merci. Le désir des Britanniques est que les Chinois reconnaissent l'existence même d'une Malaisie dont ils feraient partie intégrante au lieu de persister à être des Chinois d'outre-mer. La difficulté est d'autant plus grande qu'il s'agit d'intéresser les Chinois à la Malaisie sans détruire ses cadres malais. La nationalisation d'un élément puissant et si résolument étranger paraît difficile. La Malaisie sans les Anglais ne cessera-t-elle pas d'être une colonie britannique pour devenir une colonie chinoise ? Par ailleurs, les Anglais n'envisagent pas de quitter Singapour, séparé de l'Indonésie par un détroit d'un quart de mille et qui commande tout le passage entre l'Extrême-Orient et l'Occident.

Nous revenons vers le centre de la ville. Des Indiennes de Pundjab — larges pantalons serrés à la cheville, tunique et voile de mousseline — des musulmanes que le purdah affreux du Pakistan cacherait à tous les regards dans les rues de Lahore, croisent des Hindoues en sari.

Le lendemain, le ministre du Japon reçoit. Sa femme et ses filles en kimono s'inclinent devant des Chinoises en chongsam haut fendu sur les cuisses. A Singapour, ces peuples asiatiques qui ne s'entendent ni ne se comprennent paraissent vivre en bonne intelligence, mais pour combien de temps encore ?

La septième nuit après le nouvel an, la pétarade recommence. Il a beaucoup plu ces jours derniers : je n'ai pu aller chercher dans Orchard Road les robes que j'avais confiées au teinturier. La rue était changée en torrent rougeâtre. L'averse sur les grands arbres du jardin a un son musical et doux. Il fait bon. Le chien du jagua aboie. De fraîches odeurs montent de la terre féconde. Les éclats des pétards roulent toute la nuit. Mes amis B. parviennent-ils à dormir dans leur chambre climatisée aux issues closes ? Je ne trouverai pas le sommeil. Pourtant, loin de Singapour, je sais que je regretterai la beauté de ces nuits équatoriales, l'exubérance de cette nature prodigue qui ne connaît pas les saisons, la diversité de la ville aux multiples visages. Quel sera l'avenir de ce point stratégique, l'un des derniers appuis que l'Europe conserve en Extrême-Orient ? Si l'économie du pays est tributaire du marché du caoutchouc, la géographie a favorisé Singapour de telle façon que sa prospérité n'est pas en péril. L'honneur de l'avoir compris revient à Raffles qui considérait la possession de cet îlot marécageux plus importante pour l'avenir de sa patrie que celle de tout un continent. Il écrivait : « Ce que Malte est à l'Ouest, Singapour peut le devenir à l'Est... » Mais cette ville, ce port et cette paix féconde sont l'œuvre du Blanc qui ne subsistera peut-être qu'autant que dureront son influence et sa loi.

AGNÈS CHABRIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

RIMBAUD OU LE GENIE IMPATIENT

par Henri Mondor (*Gallimard*)

Dans le style excessif où se complaisent trop souvent les éditeurs, la notice annonce : « L'ouvrage que le Professeur Mondor publie sur Rimbaud est sans prix. » C'est, plus justement, un très intéressant recueil de notes, de références, de gloses dont le désordre n'est pas gênant, puisqu'il l'apparente à la liberté d'une conversation de fin lettré, qui a tout lu et pense avec goût. Dans la grande offensive antirimbaldienne où Etiemble commande la grosse infanterie, Henri Mondor figure un franc-tireur à cheval, qui galope autour de l'adversaire, poussant contre lui de légères charges sans colère. Il s'agit surtout de suggérer la supériorité de Mallarmé, génie méditatif et vraiment unique, sur le bachelier fiévreux qui versait hâtivement dans ses vers tant de souvenirs de classe, et laissait passer tant de gaucheries, où ses admirateurs verront des miracles. Mondor triomphe ainsi à démonter le *Bateau Ivre*, à y retrouver Baudelaire, Hugo, Jules Verne et d'autres encore. Bien sûr ! Mais le rythme, l'élan, l'accent du poème sont-ils contestables et doit-il à ses larcins sa puissance de choc ? Génie impatient, peut-être. Mais il convient de citer Valéry, répondant à la « longue patience » de Buffon que le génie est, davantage, une « brève impatience ».

P. HENRI SIMON

(*Suite de la chronique bibliographique page 122*).

LA SCULPTURE GRECQUE DANS L'EMPIRE D'ALEXANDRE

par JEAN CHARBONNEAUX

CETTE Europe unifiée dont on parle tant aujourd'hui, nous savons qu'elle a existé au temps de la paix romaine, à cette différence près que, moins étendue vers le nord, elle englobait au sud-est et au sud les riches territoires de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Egypte et de l'Afrique du Nord ; bref une Europe, dont le centre de gravité était au cœur de la Méditerranée, Eurasie, Eurafrique si l'on veut, Europe du blé, de la vigne et de l'olivier, Europe du soleil et du bronze, au lieu de l'Europe des frimas, de la houille et de l'acier qui est la nôtre. Mais Rome n'aurait pu réaliser cette unité de culture et d'administration, si les Grecs n'avaient pas créé et déjà mis en œuvre par leur expansion coloniale d'abord, puis à la suite des conquêtes d'Alexandre, les idées et les formes capables d'unifier un monde disparate. Pour prendre la mesure de ce monde dit *hellénistique*, tel qu'il se présente à la mort du conquérant, en 323 avant Jésus-Christ, il faut en effet joindre au morceau d'univers conquis par Alexandre, de la mer Noire à la mer Rouge et du Nil à l'Indus, les établissements grecs d'Occident, c'est-à-dire l'Italie du Sud avec la Sicile, puis les colonies grecques de la côte de Provence et du rivage méditerranéen de l'Espagne. Le passage du monde hellénistique au monde gréco-romain se fit insensiblement par le progrès de la conquête romaine, au cours des deux derniers siècles de l'ère ancienne. Mais après trois ou quatre siècles de vie commune, l'unité de ce grand rassemblement de terres et de peuples s'est rompue : peut-on dire que cette dislocation signifie la faillite de l'hellénisme ?

En tout cas, nous aurons à nous demander comment l'art grec — et plus particulièrement la sculpture grecque — a répondu aux besoins, aux aspirations, des peuples rassemblés autour de la Méditerranée.

Il est bien vrai que le monde des formes est inclus dans le domaine plus vaste des mœurs, des institutions, des croyances. Et cependant, les

— Près du titre, statue de Poseidon de l'époque hellénistique.

éléments qui le composent ne sont pas nécessairement liés au sol, à la race, ni même à telle ou telle civilisation. Le don d'inventer des images, de renouveler la vision des choses, n'a pas été accordé à tous les peuples — il en est même qui le refusent. Et, d'autre part, il n'y a pas de civilisation créatrice sans échanges ; mais en se transmettant d'un peuple à un autre, les idées, les formes, les procédés techniques se modifient.

L'art grec à ses origines nous en offre un exemple caractéristique. Sur les ruines presque effacées de la civilisation créto-mycénienne, après les invasions doriennes, les formes nouvelles qui apparaissent vers le xe ou le IXe siècle avant Jésus-Christ ne sont pas, comme on pourrait le croire, les créations enfantines et spontanées d'un génie naissant. Elles sont empruntées aux peuples de l'Orient proche, à la Syrie, à la Phénicie, elles-mêmes tributaires de la Mésopotamie et de l'Egypte. Ainsi les premières images divines vénérées par les Grecs sont étrangères au panthéon hellénique. Elles disparaîtront un peu plus tard, ou bien elles seront absorbées, transformées, quand le génie grec prendra conscience de ses propres forces ; mais en attendant, elles sont là, elles tiennent lieu de celles qui ne sont pas encore nées : ce sont la déesse nue babylonienne, le dieu dompteur des fauves, issu du Gilgamesh mésopotamien, la déesse ailée maîtresse des animaux, que l'on a appelée l'Artémis persique, ou encore un dieu guerrier tout semblable au Reshef syrien. Ces petits dieux de bronze ou d'ivoire (car la grande statuaire n'apparaîtra qu'à la fin du VIIe siècle avant Jésus-Christ, au moment des créations originales) ne sont pas des objets d'importation ; ils ont été fabriqués par des artisans grecs à l'imitation d'idoles qui satisfaisaient, sur d'autres rivages, à d'autres coutumes, à d'autres cultes. Dans le même temps, plongeant leurs racines dans l'histoire légendaire de la Crète et de Mycènes, les poèmes homériques nourrissaient de leur sève l'âme de la Grèce. Mais les héros et les dieux de l'Iliade ou de l'Odyssée n'étaient encore, dans l'imagination populaire, que des fantômes sans chair ; pour qu'ils prennent corps, il fallait attendre que les mains ouvrières de l'artisan et de l'artiste apprennent à modeler les rêves des poètes.

Ainsi les expériences qui composent une civilisation ne s'accomplissent pas au même rythme. Les peuples vivent en même temps plusieurs histoires et l'exemple grec est sans aucun doute le plus riche d'enseignement, parce que le peuple grec a vécu plus vite et plus intensément qu'aucun autre. Retournons maintenant vers ce monde hellénistique auquel Alexandre n'eut pas le temps (en aurait-il eu le pouvoir ?) de donner l'unité qu'il rêvait.

⁂

Le trésor de techniques, de formes et de motifs amassé dès l'époque archaïque et renouvelé au cours des deux siècles classiques — les Ve et IVe siècles avant Jésus-Christ — semblait donner à l'artiste grec des moyens d'expression illimités et tels qu'il puisse répondre aux exigences

qu'imposait le prodigieux élargissement du domaine soumis à l'hellénisme. Mais le langage dont disposait l'artiste grec pour exprimer des idées, des croyances, des coutumes nouvelles ou étrangères, avait été créé et perfectionné dans le laboratoire étroit de la cité grecque, conformément au mode de vie hellénique. Il est vrai que ce laboratoire était ouvert sur le monde extérieur ; et l'esprit de généralisation qui animait les formes grecques leur avait permis, depuis plus de deux siècles, de pénétrer au-delà des limites métropolitaines ou coloniales de l'hellénisme. L'art étrusque, entièrement tributaire des modèles grecs, en est la preuve la plus frappante.

Jeune Pan.
Bronze de l'époque hellénistique
(acquis récemment
du musée du Louvre.)

L'art classique se présente en effet comme la première manifestation d'universalisme dans l'histoire. Les autres arts de l'Antiquité — l'égyptien ou l'assyrien — s'affirmaient par la différenciation, par les particularités permanentes et irréductibles de l'attitude, du vêtement, de l'acte rituel et symbolique. L'art grec, au stade classique, s'exprime par la généralisation ; il porte à sa perfection le type de l'homme nu, sans geste, sans attribut, détaché du temps et du lieu ; il projette le reflet du présent dans le monde imaginaire de la légende. Cette inactualité proprement classique de l'art grec a duré aussi longtemps que l'indépendance grecque — elle s'est même prolongée bien au-delà, dans certains secteurs de l'art romain. Citons à l'époque hellénistique l'exemple du monument le plus célèbre : au IIe siècle avant Jésus-Christ, le thème indéfiniment représenté, depuis l'époque archaïque de la guerre des dieux et des Géants, était repris une nouvelle fois, à Pergame, pour célébrer sur la frise du grand autel de Zeus les victoires d'Eumène II sur les Galates.

Et cependant, l'adoption des types et des thèmes légendaires classiques par des populations étrangères à la culture hellénique était difficilement réalisable. Il a fallu plusieurs siècles de pénétration grecque et de domination romaine pour qu'une partie de ces populations, la plus ouverte ou la plus docile, accepte un langage plastique, vidé d'ailleurs de sa substance et mué en une rhétorique décorative, dont on s'est, en somme, assez vite lassé.

Quand on examine au musée du Bardo, à Tunis, et dans les musées

d'Algérie, les collections prodigieusement riches de mosaïques antiques, on s'aperçoit, en avançant dans le temps, du IIe siècle au IVe siècle après Jésus-Christ, que les thèmes mythologiques sont peu à peu abandonnés au profit des grands décors animaliers, des scènes de chasse et des images de la vie réelle. Il en va de même pour les sarcophages : la belle série des reliefs mythologiques qui les décoraient n'a guère duré plus d'un siècle — celui des Antonins et des Sévères ; après quoi, on a préféré les scènes de chasse, de pêche ou de guerre, ou quelques allégories symboliques, comme celles des saisons.

L'effort d'adaptation de l'art grec aux coutumes, aux croyances, aux mythes des peuples incorporés dans le monde hellénique, est en somme resté très limité. Les Grecs ont répandu leur imagerie, ils y ont introduit très peu d'éléments étrangers. Étant eux-mêmes ouverts aux idées, aux croyances, aux cultes étrangers et, d'autre part, convaincus de l'aptitude universelle de leur langage plastique, ils ont pensé qu'il suffisait d'ajouter à tel ou tel de leurs dieux une épithète ou un attribut pour lui donner les pouvoirs et les vertus d'un dieu étranger. Le type grécisé de l'Artémis d'Éphèse — idole de la fécondité, étroitement engainée et couverte de fausses mamelles et de multiples symboles — marque la limite des concessions faites par l'art grec à une conception religieuse non hellénique. A l'opposé, Sarapis, dieu créé par Ptolémée Ier pour manifester l'union de la divinité grecque et de la divinité égyptienne, fut imaginé par le sculpteur Bryaxis sous les apparences proprement grecques d'un Zeus infernal ; mais il ne fut jamais adopté par les Égyptiens et il n'a dû son succès à Alexandrie et dans le monde hellénique qu'à son étroite association avec Isis. Pour figurer celle-ci, les Grecs se sont contentés d'ajouter à la draperie de leurs déesses les franges et le nœud isiaques ; et quand Isis est représentée nue, elle ne se distingue d'une Aphrodite banale que par ses attributs égyptiens ; il en est de même de la déesse syrienne, héritière de l'antique déesse nue babylonienne.

L'idéal pour les Grecs aurait été d'absorber dans leur panthéon les innombrables divinités du monde soumis à l'hellénisme. La religion cosmique des stoïciens et, d'autre part, le rêve de domination universelle de plusieurs rois hellénistiques, ont même conduit à l'idée d'un dieu suprême, Zeus ou Dionysos (celui-ci imposé notamment aux Juifs par Antiochus IV au moyen du jeu de mots « Sabaoth-Sabazios »). Mais ces spéculations, demeurées théoriques ou vouées à l'échec, n'ont pas pénétré dans la masse et l'on ne voit pas qu'elles aient eu beaucoup d'écho dans le domaine des arts plastiques : même dans le cas de Dionysos, la multiplication de ses images ou de celles de ses suivants s'explique par l'engouement général des populations helléniques ou hellénisées, non point par les tentatives universalistes des Ptolémées ou d'Antiochus IV.

Tout compte fait, malgré la générosité de leur accueil aux dieux et aux cultes étrangers, les Grecs, soit en Grèce, soit dans le monde soumis à

l'hellénisme, sont restés fidèles à leur imagerie religieuse traditionnelle, qu'il s'agisse des types divins ou de la légende figurée des dieux et des héros. Et cette imagerie a continué de fournir, à l'époque hellénistique, la plus grosse part de la production artistique ; il ne s'y est guère ajouté de thèmes ou de types nouveaux ; même le développement de l'art du portrait reste, comme nous le verrons, lié à certaines conceptions civiques et religieuses qui ont leurs racines dans la tradition hellénique. Ce que l'art hellénistique nous apporte, c'est donc moins un enrichissement du répertoire plastique qu'un renouvellement des formes en vue d'exprimer d'autres idées, d'autres sentiments : tout en puisant dans le répertoire traditionnel, les artistes ont, consciemment ou non, éprouvé et traduit l'effet des immenses changements qui se sont produits dans le monde ancien, depuis les conquêtes d'Alexandre jusqu'à l'établissement définitif de la domination romaine.

***

La transformation la plus profonde est peut-être celle qui concerne le statut civique de l'individu. Dès la première moitié du IVe siècle, le lien qui unissait le citoyen à la cité, c'est-à-dire à l'ensemble de ses égaux, s'est relâché ; et l'on sait avec quelle vigueur Démosthène a stigmatisé l'indifférence croissante des citoyens pour les intérêts supérieurs de la cité. Sous la domination macédonienne, le citoyen devient sujet. Dans la plus grande partie du monde grec ou hellénisé, si l'on excepte Rhodes et quelques grandes cités d'Asie Mineure, les monarques successeurs d'Alexandre et leurs délégués se chargent des affaires publiques, auxquelles tous les citoyens prenaient part sous le régime de la cité indépendante. L'individu est contraint de se replier sur sa famille et sur lui-même : son mode de vie, sa morale, sa religion vont prendre un tout autre caractère. Rien ne dénonce mieux cette transformation que la différence essentielle qui oppose les sujets de la « comédie nouvelle » à ceux de la « comédie ancienne » : l'amour, qui ne jouait aucun rôle dans les comédies d'Aristophane, à peu près entièrement consacrées à la satire politique, l'amour romanesque et sentimental est devenu le principal ressort des comédies de Ménandre, dont la carrière d'auteur dramatique commence après la mort d'Alexandre.

On continuera, durant l'époque hellénistique, de célébrer de grandes fêtes en l'honneur des divinités majeures, patronnes des cités ; mais leur culte et leur imagerie deviendront de plus en plus conventionnels. La préférence ira aux divinités qui s'adressent directement à la sensibilité ou qui se prêtent à la formation de groupements cultuels appelés à remplacer l'antique solidarité civique. Ainsi se trouvent désignés les types divins qui bénéficieront d'un renouveau véritable : Aphrodite et Eros, Dionysos et son thiase.

Aphrodite est figurée nue le plus souvent ou à demi vêtue ; et ces figurations sont presque toutes dédiées à la toilette de la déesse : on la

montre s'apprêtant au bain ou sortant du bain, soulevant des deux mains les boucles de sa chevelure, se mirant, détachant sa sandale. Il s'agit là sans doute d'actes rituels ; mais qui ne voit combien ces gestes quotidiens humanisent la divinité, surtout lorsqu'ils animent des statuettes de bronze ou de terre cuite qui semblent faites pour être maniées comme des objets familiers ? De ce fait d'ailleurs, la statue perd son caractère monumental ; elle sort de cet espace abstrait qui la tenait éloignée de l'humanité. Cette impression se confirme lorsqu'on voit Aphrodite accompagnée du petit Éros ; et l'enfant divin a pris lui aussi un tout autre aspect. L'Éros qui figurait auprès de sa mère dans les assemblées divines des grands décors sculptés du ve siècle, au Parthénon, au temple d'Athéna Niké, était un grand garçon adolescent. Au IVe siècle, Praxitèle en avait fixé le type statuaire, qui sera indéfiniment repris à l'époque romaine et depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Mais les préférences des Grecs de l'époque hellénistique sont allées au petit enfant, au bébé potelé et joufflu, dont les images se multiplient dans les sanctuaires comme dans les nécropoles.

Au ve siècle, le grand art avait ignoré la petite enfance. Lorsqu'elle apparaît au siècle suivant, le petit Ploutos porté par l'Eiréné de Céphisodote et le petit Dionysos sur le bras de l'Hermès de Praxitèle ne font encore qu'annoncer timidement la troupe nombreuse aux mille attitudes diverses des bébés hellénistiques. Chose curieuse, la prédilection hellénistique pour la petite enfance a ses antécédents lointains dans l'art préhellénique (ce n'est d'ailleurs pas la seule correspondance que l'on puisse signaler entre ces deux époques distantes de plus de huit siècles) ; elle a ses sources proches dans l'imagerie populaire du ve siècle — je veux parler de ces vases-miniature que l'on offrait aux enfants pour la fête des Anthestéries [1] et sur lesquels on les voyait eux-mêmes, naïvement peints, maniant leurs jouets. La tendresse pour la petite enfance, tenue secrète ou réservée aux effusions populaires à l'époque classique, est à partir du IIIe siècle ouvertement avouée.

Un poème de Théocrite, qui fut à la cour des Ptolémées une manière de poète officiel, illustre cette manifestation nouvelle du sentiment familial. C'est le récit du premier exploit d'Héraclès : le vigoureux bébé, âgé de dix mois, étrangle les deux énormes serpents envoyés par Héra pour le dévorer. La scène se passe au milieu de la nuit. Alcmène, qui s'était endormie après avoir allaité ses deux enfants, Héraclès et Iphiclès, entend leurs cris ; elle réveille son mari : « Lève-toi, Amphitryon ; car moi, la peur me paralyse. Lève-toi, sans mettre tes sandales. N'entends-tu pas le plus jeune des enfants, comme il crie ? Ne vois-tu pas que nous sommes en pleine nuit et que pourtant les murs sont illuminés, comme à

1. Les Anthestéries, l'une des principales manifestations du culte de Dionysos, étaient célébrées, à Athènes, à la fin de février, pendant trois jours. On y fêtait le vin nouveau et la végétation renaissante. L'une des trois journées appartenait aux morts ; mais c'était aussi la fête des enfants de trois ans que l'on couronnait des premières fleurs de l'année.

l'heure de la limpide aurore ? Pour moi, il se passe dans la maison quelque chose d'insolite, il se passe quelque chose, cher mari. » Ainsi dit-elle ; « et lui, docile aux paroles de son épouse, descendit du lit. » Les cris du nourrisson, la mère inquiète et volubile, le mari mal réveillé qui cherche à tâtons ses sandales — rien de plus étranger à la poésie classique que cette petite comédie bourgeoise, la plus quotidienne, traitée dans un style savoureux, où le langage familier se mêle aux formules de l'épopée. Et la fin de l'aventure légendaire n'est pas moins prosaïque : « Alcmène serra contre son sein Iphiclès raide de peur et surexcité ; Amphitryon plaça l'autre enfant (le vainqueur des serpents) sous la couverture d'agneau, regagna son lit et reprit son somme. » Toute une série de statues ou de statuettes hellénistiques appartiennent à la même veine mi-familière, mi-héroïque : enfant à l'oie, Eros endormi sur la peau du lion de Némée, amours assis, accroupis, tendant les bras, jouant avec un coq ou une panthère.

Quant à Dionysos, qui est essentiellement un dieu adulte, il est caractéristique de son culte qu'il ait été figuré comme petit enfant avant Eros lui-même, dieu-fils par excellence. Cette façon de représenter le dieu le plus populaire de l'époque hellénistique restera assez rare dans la sculpture, bien qu'il y ait eu toute une légende imagée de ses « Enfances » ; du moins, nous permet-elle de comprendre combien Dionysos était proche de l'humanité dont il a revêtu tous les aspects. A la vérité, si l'on considère son type statuaire isolé, on voit qu'il reste étroitement dépendant des créations du IVe siècle : généralement nu, portant parfois la pardalide en travers de la poitrine, il continue de se manifester sous l'apparence d'un jeune homme plus ou moins efféminé, aux longs cheveux couronnés de pampres ou de lierre. Mais les sculpteurs hellénistiques, comme les peintres d'ailleurs, ont d'ordinaire préféré le représenter non pas seul, mais accompagné soit de sa panthère familière, soit d'un Satyre sur lequel il s'appuie tendrement, car il est le dieu sociable par excellence. Et sur les reliefs, toute une joyeuse troupe de Satyres et de Ménades fait cortège au dieu qui se présente alors volontiers sous sa forme asiatique, la barbe florissante, enveloppé d'un long manteau ; tel il apparaît notamment lorsqu'il rend visite à un poète, car l'ivresse du vin dont il est l'inventeur est le symbole de l'inspiration poétique, en même temps que de la possession divine des initiés à ses mystères. Ces reliefs nous offrent un reflet des processions dionysiaques qui se déroulaient à Alexandrie, sous les Ptolémées : on y portait en triomphe la statue du dieu accompagnée de troupes d'acolytes déguisés en Silènes et en Satyres.

L'art grec a manifesté, dès l'époque archaïque, le goût de l'imagerie dramatique : le décor des frontons en est le témoignage le plus spectaculaire. Mais les groupes animés, à nombreux personnages, sont restés liés à l'architecture jusque vers la fin du IVe siècle. Ils descendent alors des frontons et se prêtent aux jeux de la statuaire libre : le groupe des

Niobides en est le premier exemple et le plus célèbre. Le développement de l'art des jardins, favorisé par la conquête de l'empire perse où il était en honneur, et par le faste des successeurs d'Alexandre, s'est prêté à l'essor d'une statuaire de plein air, étrangère à la tradition grecque ; jusque-là, les statues exposées à ciel ouvert étaient étroitement parquées dans l'enceinte des sanctuaires. Au contraire, la libre statuaire hellénistique, qu'il s'agisse de groupes ou de statues isolées, se meut dans l'espace et s'accorde au décor naturel. Une Ménade assise sur un rocher écoute un Satyre jouant de la flûte qui l'invite à danser ; un Satyre lutine une Nymphe ou un Hermaphrodite ; un Pan barbu enseigne le jeu de la flûte au jeune Daphnis ; même les Muses nous sont présentées dans des attitudes si variées qu'elles exigent un décor pittoresque.

Le sentiment esthétique de l'espace, la collaboration de l'art et de la nature sont en principe contraires à l'anthropomorphisme hellénique, comme à la conception de la vie civique chez les Grecs des temps classiques. Il a fallu que les Grecs soient privés de leurs raisons d'agir — luttes politiques, rivalités de ville à ville — pour qu'ils prennent le goût de la vie contemplative et qu'ils acquièrent le sentiment d'un contact direct avec la nature. Gardons-nous cependant de supposer qu'ils ont senti la nature comme nous la sentons après un siècle de romantisme. Les Romains eux-mêmes, moins intoxiqués que les Grecs par l'anthropomorphisme, ne se sont entourés dans leurs villas que d'une nature domestiquée et terriblement peuplée de marbres et de bâtisses. Quand on se promène dans ce merveilleux jardin qu'est aujourd'hui la villa d'Hadrien, au pied des monts Albains, on a peine à imaginer la profusion de statues et d'architectures qui couvrait ces terrasses où règnent aujourd'hui le pin parasol, le cyprès et l'olivier. Mais la différence entre la conception classique et la conception hellénistique des rapports de l'art et de la nature apparaît assez clairement, si l'on considère ce que signifiait pour chacune d'elles la liaison du sol et de l'architecture.

A l'époque classique, le lieu où l'on bâtit est désigné par une tradition religieuse ou choisi pour sa commodité, pour son aptitude à la destination de l'édifice. Mais le cadre naturel ne joue aucun rôle dans le projet de l'architecte. De même, lorsque Phèdre et Socrate s'installent dans une retraite ombreuse au bord de l'Ilissos, si poétique que nous paraisse l'évocation du paysage, le lieu de la méditation sur l'immortalité de l'âme n'est pas choisi pour son agrément propre (car il ne s'agit pas d'une rêverie de promeneur solitaire) mais pour sa commodité. Par une chaude journée d'été, la fraîcheur de l'Ilissos permet de mieux philosopher, de même que la chaleur du banquet par une fraîche nuit de printemps. Au contraire, comme Théocrite et ses émules l'ont fait dans leurs bucoliques, l'architecte hellénistique accepte et englobe dans ses constructions le décor naturel ; à Pergame, à Samothrace, il compose un paysage d'architecture accordé à la structure de l'emplacement choisi et à l'ensemble

du site où il implante, superpose et déploie ses bâtisses. L'exemple le plus extraordinaire est peut-être celui du sanctuaire latin de la Fortune, à Praeneste, qui est d'inspiration et de technique hellénistiques, bien qu'il relève du goût romain pour la symétrie et pour l'ampleur colossale de la composition : terrasses encadrées de portiques, superposées sur une pente abrupte, et auxquelles on accédait par une double volée de grands escaliers couverts, de façon à ménager la surprise d'une vue à chaque étage plus étendue sur la campagne et la mer — le tout dominé par la demi-couronne d'une exèdre monumentale [1].

Pergame et Samothrace nous intéressent plus particulièrement parce que l'architecture y épouse avec plus de souplesse la configuration du terrain et surtout à cause du rôle qu'y jouait la sculpture. A Pergame, une longue esplanade à trois degrés, bordée de portiques, formait la base de la composition que dominait de haut le sanctuaire d'Athéna ; dans l'intervalle un théâtre ouvrait l'éventail de ses gradins, flanqué d'une terrasse oblique, à mi-pente, qui portait le grand autel de Zeus. En fait, l'autel proprement dit était inclus dans une vaste enceinte, à peu près carrée, de près de quarante mètres de côté et dont le mur était décoré, à sa base, d'une frise sculptée en haut relief : c'est la fameuse Gigantomachie de Pergame, qui déroulait sur cent trente mètres la lutte féroce des dieux et des Géants — personnages plus grands que nature et dont la taille et la musculature herculéennes étaient d'autant plus impressionnantes qu'elles se présentaient, selon la tradition asiatique, à hauteur d'œil et à portée de la main (à supposer que l'on eût osé toucher à cette surhumanité déchaînée).

Le paysage architectural de Samothrace était moins grandiose, mais non moins habilement composé. Le temple des Cabires, pittoresquement encadré par plusieurs bâtiments cultuels, occupait le fond d'une vallée qui débouche sur la mer toute proche ; sur la pente adverse s'étageaient les gradins du théâtre, dominé à l'ouest par la colonnade d'un long portique et au sud par la *Victoire* ailée, dressée sur son avant de galère : on ne peut douter que ce glorieux ex-voto ait été conçu pour s'accorder au paysage et donner la note la plus haute de cette composition ascendante.

Quand l'alliance de l'œuvre d'art et du décor naturel s'accomplit sur une telle échelle, il est bien évident qu'il ne suffit plus, pour l'expliquer, d'invoquer la conversion du citoyen en homme privé, provoquée, comme nous l'avons vu, par la suppression des activités et des responsabilités politiques dans la plupart des cités grecques. Ces grands ensembles d'architecture somptuaire sont la manifestation la plus éclatante du pouvoir des nouveaux maîtres, bientôt consacré par la divinisation et qui s'ex-

1. Les ruines de Praeneste, qui sont peut-être les plus imposantes du monde romain, ont été dégagées après la dernière guerre, à la suite de la destruction de Palestrina, dont les maisons recouvraient le site antique. Il faut sans doute restituer à Sylla, malgré les doutes récemment émis, la création d'un ensemble architectural aussi follement orgueilleux.

prime d'autre part très clairement dans leur iconographie. Nous n'avons malheureusement conservé, à une ou deux exceptions près [1], aucun des portraits originaux, en ronde bosse, d'Alexandre ou de ses successeurs immédiats ; les répliques qui nous sont parvenues ne nous permettraient guère que d'entrevoir l'accent héroïque de ces portraits, leur pathétique grandiose, la volonté de puissance dont ils étaient chargés, si nous n'avions pas, pour les suppléer, les effigies monétaires. Celles-ci ne sont comparables, sinon toujours pour la qualité artistique, du moins pour l'effet concentré et l'intensité de vie surhumaine qui en émane, qu'aux médailles des grands aventuriers de la Renaissance italienne.

Nous trouvons d'ailleurs dans le portrait hellénistique l'autre aspect nouveau de l'art de cette époque, celui qui est tourné vers l'intimité de l'être humain. Les portraits les plus fouillés et, autant qu'il semble, les plus vrais du IVe siècle, celui d'Eschine et celui d'Aristote, s'inscrivent déjà dans les préludes de l'art hellénistique, puisqu'ils ne peuvent être que de peu antérieurs à la mort d'Alexandre. Or, les corps drapés de l'orateur debout et du philosophe assis sont empruntés — réserve faite de l'accent original qu'y a mis l'auteur — au répertoire classique. Un siècle plus tard, le portrait du stoïcien Chrysippe, dont le Louvre possède une émouvante réplique, nous montre, sous le manteau qui découvre le torse, un corps voûté de vieillard ascétique, dont l'attitude et le geste appartiennent certainement en propre au modèle. Le portrait grec maintiendra cependant jusqu'à la fin son principe de caractérisation générale, c'est-à-dire que les modèles continueront d'être traités conformément au personnage qu'ils incarnent dans la comédie humaine — orateur, philosophe, poète, prêtre, soldat... Et ce principe continuera d'agir à l'époque romaine dans l'iconographie impériale, imprimant à la figure du même empereur un caractère différent, selon qu'il joue le rôle d'homme de guerre, de pontife ou de magistrat. C'est seulement dans le portrait privé que le goût romain de la vérité individuelle, indépendante de toute fonction sociale, se donnera libre carrière.

J'aimerais à faire une place à part à quelques rares portraits de reines d'Égypte, où s'affirment à la fois un sens délicat de la féminité, qui est proprement hellénistique, et le goût de l'idéalisation issu de l'art classique. Le Louvre a récemment acquis un portrait de jeunesse de cette charmante Bérénice, femme de Ptolémée III, qui avait consacré dans le temple

1. M. Bernard Ashmole, conservateur du British Museum, a récemment reconnu comme un original du sculpteur Léocharès une belle tête en marbre d'Alexandre, au musée de l'Acropole d'Athènes. Il faut également signaler les portraits, plus ou moins idéalisés, qui figurent sur les reliefs du célèbre sarcophage dit d'Alexandre, au musée de Stamboul. On y a reconnu depuis longtemps Alexandre lui-même, protagoniste de la scène de bataille ; et j'ai moi-même proposé l'identification, sur le même relief, d'Antigone le Borgne et, dans la scène de chasse, de Démétrios Poliorcète, fils d'Antigone. Le *Sarcophage d'Alexandre* a été exécuté dans les dernières années du IVe siècle avant Jésus-Christ : c'est une des premières œuvres de la sculpture hellénistique.

d'Arsinoé-Aphrodite une boucle de sa chevelure pour que son mari revienne sain et sauf d'une longue expédition en Asie. Le mari revint, mais on s'aperçut que la boucle de la reine avait disparu du temple ; sur quoi, l'astronome Conon assura qu'elle s'était envolée pour former dans le ciel une nouvelle constellation. Cette histoire, que Callimaque mit en vers avec beaucoup d'esprit, il me semble que notre fin visage de marbre, un peu penché, sérieux et tendre, est digne de l'illustrer.

L'élargissement de leur horizon et leurs multiples contacts avec des peuples différents ont amené les Grecs à enrichir leur répertoire, dans le sens du pittoresque et de l'exotisme. Mais la tendance qui a étroitement limité l'accroissement de l'imagerie religieuse devait également freiner le désir de traduire plastiquement les observations faites à travers un monde nouveau. Les Nègres et les Perses étaient apparus déjà, soit dans la plastique de terre cuite, soit dans la peinture de vases, et même dans les grandes compositions picturales aujourd'hui disparues, dès la fin de l'époque archaïque ou le début de l'époque classique. Un type statuaire nouveau apparaît à Pergame au IIIe siècle, le Galate, frère ou cousin de notre ancêtre Gaulois, envahisseur périodique de la Grèce d'Europe ou d'Asie. La plastique mineure s'est montrée plus ouverte à la curiosité et plus généreuse dans ses créations : comédiens, danseurs et danseuses plus ou moins excentriques, grotesques, nains, bossus et pygmées ont fourni d'innombrables modèles aux artisans du bronze et de la terre cuite, surtout à Alexandrie et à Smyrne. Ce foisonnement de figurines amusantes ou bizarres s'explique à la fois par le développement des sciences naturelles et de la médecine, par le culte florissant des divinités guérisseuses et aussi — notamment en Égypte — par la croyance à l'efficacité magique de certaines formes monstrueuses contre le mauvais œil.

Bérénice II.

***

Il est difficile et souvent impossible de déterminer la part de chacun des grands centres artistiques du monde hellénistique dans la création et la propagation de tel ou tel type ou forme ou style nouveau. Cependant, les témoignages de la tradition littéraire et les découvertes archéologi-

ques nous permettent d'imaginer avec quelques chances d'exactitude quel était, ici ou là, le ton dominant. Dans la symphonie hellénistique, je dirais que les cordes étaient à Athènes, les cuivres lourds et la batterie à Pergame, la trompette à Rhodes, la harpe et la clarinette à Alexandrie. Les sculpteurs d'Athènes, au IIIe siècle, ont créé une série de portraits d'hommes illustres, notamment celui de Démosthène, effigie posthume (vers 280) et celui de Chrysippe (vers 200), nourris du réalisme de l'époque, mais d'un réalisme, si l'on peut dire, intellectualisé, décanté, éloigné de tout effet, visant à faire sentir l'intensité de la pensée, même chez l'homme d'État, plutôt que les vertus actives du caractère. Nous avons là un témoignage vivant du repliement sur soi-même de la grande cité, après qu'elle eut été privée de sa liberté et de ses moyens d'action. Après le milieu du IIe siècle, Athènes, favorisée par Rome, se para d'un nouvel éclat ; mais ce ne fut qu'un éclat d'emprunt. L'art néo-attique ou néo-classique qui fait alors son apparition s'est satisfait de remettre au goût du jour les modèles du passé : la *Vénus* de Milo en est l'exemple le plus glorieux ; même s'il n'était pas athénien, son auteur inconnu avait l'œil fixé sur un modèle classique, qu'il a d'ailleurs plutôt recréé qu'imité en lui infusant une exceptionnelle vitalité.

L'art de Pergame, qui est le plus abondamment conservé et le mieux connu, est à l'opposé de celui d'Athènes, malgré la présence de sculpteurs athéniens à la cour des Attalides : le pathos asiatique, une rhétorique véhémente, volontiers théâtrale, gonflent les musculatures, contractent ou distendent les visages et les gestes, qu'il s'agisse des groupes de Galates vaincus ou de la Gigantomachie de l'autel de Zeus. A la vérité, le sens un peu emphatique de la vocation de l'hellénisme face aux Barbares et de sa puissance triomphante s'est affirmé là non sans grandeur.

Rhodes nous a donné la *Victoire* de Samothrace. On résiste difficilement à lui appliquer des qualificatifs modernes, dont il nous déplaît d'user pour l'art antique. Il m'est arrivé pourtant de la comparer à la *Liberté guidant le Peuple* de Delacroix. La vérité est qu'elle est la plus hellénistique des statues grecques. Nous avons vu qu'elle avait été conçue pour former le point culminant d'un paysage d'architecture : l'ampleur du mouvement, l'envergure des ailes, la richesse de la draperie aux effets contrastés composent une forme de plein air singulièrement efficace, en dépit des sarcasmes récents d'un certain conformisme d'avant-garde.

Nous savons d'ailleurs que les sculpteurs de Rhodes se sont ingéniés à varier les attitudes — comme le montre le groupe des Muses dit de Philiscos souvent reproduit à l'époque romaine — et plus encore à nuancer, en virtuoses du marbre, les effets de draperie. Ils ont notamment inventé le procédé qui consiste à faire transparaître, sous le voile léger qui la recouvre, les plis de la tunique.

Quant à l'art alexandrin, il est difficile d'en fixer l'apport particulier. Le mot alexandrin était naguère synonyme d'hellénistique. Mais, après

avoir fait un trop gros crédit à la capitale des Ptolémées, on a prétendu la priver presque totalement de son patrimoine. Réaction exagérée et certainement injuste. Nous avons déjà donné un aperçu de la verve inventive des artisans d'Alexandrie. Dans cette ville surpeuplée où les Grecs côtoyaient les Juifs, les Syriens et les Égyptiens, les traditions les plus vénérables se perpétuaient dans le voisinage des nouveautés les plus saugrenues. De ce bouillonnement cosmopolite sortaient aussi bien les productions de l'érotisme dionysiaque que des œuvres de la plus haute spiritualité, par exemple telle effigie d'un prêtre d'Isis imprégnée d'un ardent mysticisme. D'autre part, si les « reliefs pittoresques » ne sont pas tous alexandrins, du moins peut-on croire que le spectacle de la nature égyptienne et l'exemple permanent de l'art égyptien ont beaucoup contribué à répandre le goût de ce genre décoratif typiquement hellénistique. Le cycle dionysiaque plus ou moins romancé, et la légende anecdotique des héros ou des dieux ont fourni la plupart des thèmes de cette imagerie. Si bien que lorsqu'un de ces reliefs met en scène, par exemple, un « paysan revenant du marché », il s'agit sans doute de la préparation d'un sacrifice à Dionysos, plutôt que d'un sujet de genre. A la vérité, le répertoire mythologique ou légendaire de la Grèce antique était assez riche pour couvrir toute l'expérience humaine : Électre et Antigone n'ont pas fini de nous émouvoir.

***

Peut-être s'interrogera-t-on toujours sur la vocation universelle de l'art grec : ses échecs ne sont pas moins instructifs ni moins mystérieux que ses succès. Au temps des Achéménides, les Perses ont employé des artisans grecs, mais ils sont restés fidèles à l'esthétique orientale, selon l'exemple des Assyriens. De même en Egypte, après la conquête macédonienne, les formes consacrées par trente siècles de pratique ont continué sereinement leur carrière : les Ptolémées et à leur suite les empereurs de Rome verront sculptée sur les murs des temples leur image pareille à celle des pharaons de l'Ancien Empire. De même encore, quand les Romains imposeront massivement au monde antique le décor architectural et sculptural emprunté à l'art grec, on verra foisonner à Palmyre une imagerie où le goût oriental, hiératique et ornemental, l'emporte sur l'influence hellénique. Ce dernier exemple nous ramène à cette transmission des formes que nous évoquions en commençant. Palmyre n'était pas seulement rétive à l'esthétique grecque ; elle avait transformé les éléments empruntés au répertoire grec, suivant l'exemple que la Grèce avait donné en sens inverse, huit ou dix siècles plus tôt.

Byzance, à son tour, immobilise les formes païennes et les recouvre de l'or et des gemmes de l'Orient. Mais ce n'est là qu'un aspect de l'art byzantin ou plus généralement de l'art chrétien. Un courant hellénistique, reconnaissable dans toute une suite de peintures, de mosaïques, de minia-

tures, de reliefs, n'a pas cessé de circuler à travers le monde antique christianisé jusqu'à la Renaissance, où il s'enfle soudain et submerge l'Occident.

Nous assistons peut-être aujourd'hui à la fin de cette survie de l'art grec, sous sa forme hellénistique — car c'est bien celle-ci qui s'est transmise au monde moderne, dans l'héritage de Rome.

Nous ne comprenons plus l'admiration de Michel-Ange pour le Laocoon du Vatican. Et pourtant cette rhétorique à laquelle nous sommes devenus insensibles anime encore presque toutes les sculptures de Versailles, et l'on pourrait convaincre de bâtardise hellénistique tel de ces médaillons incongrus qui timbrent la façade de la nouvelle école de Médecine, même s'il se prétend moderne ou archaïsant.

Sommes-nous en présence de l'échec second et définitif de la grande aventure de l'hellénisme visant à instaurer un langage plastique universel ? L'art abstrait a-t-il plus de chances que l'art grec de s'imposer à la communauté humaine, après la « fin des temps modernes » annoncée par Romano Guardini ? Mais peut-être le monde de demain se contentera-t-il d'un cinémascope perfectionné, quand le dernier sculpteur aura disparu.

JEAN CHARBONNEAUX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA FRANCE INCONNUE

par Georges PILLEMENT (*Grasset*)

PEU d'automobilistes, dès lors qu'ils font un grand trajet, profitent de la liberté inhérente à l'état de routier pour visiter les monuments et trésors d'art de la France. Le temps leur manque parfois. Souvent aussi les renseignements nécessaires. Dans ce livre qui a le charme et la solidité des ouvrages de A. Hallays, notre collaborateur G. Pillement a établi quatre itinéraires permettant de se rendre de Paris à Nice, un cinquième unissant Avignon et Perpignan et cinq autres sillonnant Roussillon et Languedoc. Grâce à eux on pourra visiter des églises, prieurés, monastères, des châteaux, des sites — ignorés des gens trop pressés — qui parent notre pays autant que les curiosités artistiques et touristiques les plus célèbres. L'érudition et le goût de Pillement font de cet ouvrage le meilleur des guides.

L. T.

D'AMSTERDAM A JÉRUSALEM

DANS la collection des Albums des Guides Bleus (Hachette), qui rassemblent d'excellentes photos et ces études du genre « Introduction à la connaissance de... » qui sont si difficiles à établir, à la limite de l'essai et des impressions de voyage, signalons les plus récentes publications : *La Hollande* (ports bruyants, silences de Vermeer, paysages philosophiques...) est magistralement présentée par André Maurois ; *La Bourgogne* (royauté de Dijon, Beaune et ses vins, les mystères de Vix) a pour introducteur Jean Bonnerot ; *La Corse* (fantômes de l'Empereur et de Colomba mêlés entre pinèdes et oliviers) a suscité les rêves, voyages et commentaires de Raoul Audibert, et c'est à l'abbé Leconte qu'est échue la charge de présenter les grands souvenirs et les ruines et les déserts qui couvrent ou entourent *Jérusalem*. Autant de beaux voyages dont on peut ainsi rêver de loin sans quitter son fauteuil.

L. T.

(*Suite de la chronique bibliographique p. 182.*)

HISTOIRE ET TRIBULATIONS D'UN JARDINIER

par JACQUELINE de CARAMAN-CHIMAY

Ceci n'est pas un conte, mais la mise en œuvre de quelques réflexions historiques. L'histoire dont il s'agit n'est pas celle des batailles, mais une histoire autrement importante, bien qu'ignorée, celle des jardins. Comme toutes les histoires, celle-ci a ses années de gloire, ses années d'ombre. Sommes-nous dans le clair ou le sombre? Chacun en jugera à son gré. Mais on ne saurait ignorer que, depuis Le Nôtre, on a découvert des centaines de plantes nouvelles et qu'il n'est pas du tout sûr qu'on les utilise, en France, comme on le devrait. Sur ce plan comme sur d'autres notre évolution est lente, on s'en convaincra en lisant les mésaventures de Philanthos — un homme qui aime les fleurs et même toutes les plantes, hors les platanes. (N.D.L.R.)

RIEN ne distinguait particulièrement Philanthos du commun des mortels, jusqu'au jour où il devint amoureux.

A la fin de la carrière qui lui avait assuré l'aisance d'une confortable retraite, il élut de s'établir à la campagne. La demeure qu'il choisit avait le charme des maisons villageoises lorsqu'elles sont anciennes. Il entrevit bientôt l'agrément qu'il trouverait à l'entourer d'un jardin et d'allier ainsi les joies rurales dont il avait été privé par son existence citadine à l'exercice physique nécessaire à la santé. Peut-être même caressait-il l'illusion si fréquente qu'un potager lui vaudrait une moisson de légumes assez abondante pour réduire la dépense de sa table.

Dans les premiers temps tout alla bien. A chaque pas dans son domaine,

il faisait des découvertes ; le rosier qui courait sur son balcon l'enchanta, le plant d'iris qu'il dégagea des orties, le romarin qu'il sauva de l'étreinte d'un lierre envahissant, les violettes qui, au printemps, parsemaient les sous-bois, lui valurent des satisfactions extrêmes. Il sarclait et taillait à cœur joie, mettant à jour ici un bouquet de muguet, là un tapis de pervenches, ou d'anémones sauvages. Il trouvait à leurs noms une poésie familière dans laquelle il se complaisait.

Cela devait se gâter, et cela se gâta. La clématite fut la cause du désastre. Voilà qu'au moment d'attaquer, la hachette à la main, une touffe de lianes emmêlées, il en fut empêché par quelque prémonition. Deux jours plus tard, cette broussaille se couvrit de mille corolles foisonnantes, frissonnantes et d'un rose délicat. Philanthos fut émerveillé.

Alexis lui dit que c'était là une clématite. Il ne le crut point, n'ayant jamais vu de clématites qu'à grandes fleurs mauves ou bleues. Alexis tint bon. Philanthos, pour en avoir le cœur net, se procura un dictionnaire du jardinage. Ce fut sa perte. En effet, il cessait d'être un dilettante pour devenir un passionné. Sa vie n'en fut peut-être pas plus heureuse, mais elle s'enrichit, car il n'est pas d'émotion par laquelle il ne passa. Fiertés, déceptions, frustrations, orgueil, ambition, contentement paisible, noires jalousies, joies de la possession, lui furent tour à tour inspirés par l'amour qu'il vouait à son lopin de terre.

Il apprit l'existence de nombreuses espèces de clématites, et que celle qu'il recherchait se nommait « montana lilacina ». Il sut que les lilas, les seringas, les campanules et *tutti quanti* appartiennent à des familles nombreuses, connues et cataloguées. Il se plongea dans le jardin des racines grecques et des étymologies latines avec un enthousiasme égal à celui qu'il mettait à cultiver dans le sien propre des plantes nouvelles. A partir de ce moment, il eut tendance à n'en parler qu'en usant de termes savants et fort longs, qui faisaient rire ses amis. Ainsi l'ordinaire « Boule-de-neige » devint pour lui « Viburnum opulus sterile », l' « Œillet du poète » : « Dianthus barbatus », « l'arbre de Judée » : « Cercis siliquastrum », et Philanthos se consolait des railleries en témoignant à son entourage le mépris de l'érudit pour le philistin.

Il se penchait sur l'histoire de la botanique et s'aperçut du rôle considérable joué en la matière, depuis Buffon et les frères Jussieu, par des savants français. Son chauvinisme en fut agréablement chatouillé. La vie de l'horticulteur Lemoine, entre bien d'autres, le séduisit. La patience avec laquelle cet homme, modeste autant qu'industrieux, sut en quarante ans d'efforts, transformer nos lilas indigènes et les amener à la perfection des hybrides contemporains, fut pour lui une révélation.

Son jardin s'emplissait peu à peu des plus beaux iris, de rosiers choisis, des pivoines les plus rares, de bien d'autres fleurs ou arbrisseaux, dont il réunissait les meilleures variétés, en éliminant celles qui

lui paraissaient inférieures. Bientôt, il eut vent d'autres fleurs et d'autres arbrisseaux qu'il désira posséder. Ses lectures lui apprenaient qu'ils n'étaient point de culture difficile, mais, malgré ses efforts, il ne parvenait pas à les trouver. « Nous ne tenons pas cet article », lui répondaient les marchands, ou bien (euphémisme destiné à ne pas tuer tout espoir), par le seul mot : « Epuisé ».

Il demanda conseil au jardinier du château voisin :

— Vous vous donnez, monsieur Philanthos, bien du mal. Voilà un demi-siècle qu'ici l'on n'a point acheté un arbuste. (Cela se voit, pensait Philanthos.) Tous les ans, je mets dans la cour des géraniums rouges, car Monsieur aime les couleurs gaies (« Pelargonium, variété : Paul Crampel », rectifiait Philanthos, *in petto*). J'y ajoute des immortelles et quelques bégonias. Pour plaire à Madame, qui veut dans la maison des bouquets, je plante au potager glaïeuls et dahlias. Tout cela est fort beau, assez facile. Pourquoi, monsieur Philanthos, recherchez-vous autre chose ?

L'absence de curiosité et l'esprit routinier de cet homme désolèrent Philanthos. Il alla donc chez le Grand Pépiniériste. Celui-ci se promenait dans son jardin particulier, tout rempli d'essences rares. Les mains dans les poches et le nez en l'air, il contemplait un arbre, que l'automne avait teinté à la fois de carmin, de vert et d'or et dans lequel Philanthos reconnut un magnifique spécimen de « Parrottia persica », depuis longtemps objet de sa convoitise.

— Monsieur le Grand Pépiniériste, que je suis heureux de vous trouver ici ! J'ai fort envie de pouvoir, moi aussi, posséder un « Parrottia ».

— Vous plaisantez, Philanthos ! Consultez mon catalogue, vous verrez que le « Parrottia persica » n'y figure point.

— Mais puisque je le vois là, ne pourriez-vous... ?

— Vous n'imaginez pas que je vais entreprendre de greffer et bouturer toutes les plantes de collection que j'ai chez moi ? Lorsqu'il m'advient, par bonté pour quelques originaux comme vous, d'en multiplier et de les mettre sur le marché, neuf dixièmes d'entre elles me restent sur les bras. J'immobilise un terrain où j'aurais eu avantage à repiquer des troènes, dont on fait chez nous une consommation infinie.

— Pourtant Lemoine ?...

— Mais oui, Lemoine et bien d'autres. Ainsi moi-même, mon père et mon grand-père avons créé des plantes qui portent notre nom.

— Je le sais bien. Pourquoi dès lors en priver votre clientèle ?

— Parce que la clientèle se méfie de ce qu'elle ne connaît pas et n'a aucun attrait pour les nouveautés.

— Mais en l'occurrence, il s'agit d'un arbre importé en Europe depuis plus de cent ans !

— Je vous en prie, n'ergotez pas. Je sais par de tristes expériences qu'il me faut réduire le nombre de variétés que je cultive. Sans quoi

je ferais, cher Philanthos, de fort mauvaises affaires. Croyez-vous qu'il me soit possible de prendre, par le temps qui court, un tel risque ?

Philanthos, ignorant des arcanes du commerce, fit un geste vague.

— Il faudrait, ajouta plus gentiment le Grand Pépiniériste, beaucoup d'amateurs comme vous. Il faudrait que beaucoup de jardiniers, tel celui de vos châtelains, et que vos châtelains eux-mêmes, étudiassent les possibilités qui leur sont offertes, au lieu de se consacrer à un petit nombre de plantes, toujours les mêmes ; il faudrait enfin que les architectes paysagistes et urbanistes, les seuls qui soient en mesure de nous faire de grosses commandes, connussent autre chose que le troène, l'if et le prunus rouge « Pissardii ». Les urbanistes surtout, Philanthos, sont la cause de vos malheurs. Brillants élèves de nos écoles, ils sont rompus, par l'étude de la géométrie, à l'art de tracer la courbe harmonieuse d'une allée, de graduer des niveaux, de dessiner un bassin. La chimie leur a enseigné ce qu'il faut savoir des engrais. Ils se servent de végétaux pour adoucir l'angle d'un mur, ou pour encadrer un point de vue, mais la nature des plantes utilisées les laisse en général indifférents. Comme je vous le disais, le point d'exclamation d'un if d'Irlande ou d'un cyprès, selon la région, le rideau d'une charmille, la note colorée d'un prunus pourpre ou d'un érable panaché suffisent à les contenter. D'où, la monotonie des plantations et le découragement de mes collègues et de moi-même.

Philanthos s'en alla dépité, laissant le Grand Pépiniériste à la contemplation de son Parrottia et maudissant jardiniers, paysagistes et urbanistes. Parmi tous ceux-ci, il est pourtant de vrais connaisseurs de plantes, mais l'exaspération rend injuste et Philanthos était exaspéré [1].

Vers cette époque, il entendit parler d'un lis créé par un amateur, ancien retraité des postes d'Orléans [2], le seul nouveau lis né en France depuis dix ans, et que son auteur, en hommage à la ville où il réside, a nommé : « Lis aurelianense ». Philanthos souhaita l'obtenir. Aucun des catalogues qu'il feuilleta ne l'annonçait. Chez Alexis, à qui il confiait, un jour, ses déboires, il en vit une superbe touffe.

— Comment avez-vous fait ?

Alexis eut un sourire contraint :

— Je me suis... débrouillé...

— Comment ? Avec qui ? Où les avez-vous achetés ?

— Je ne les ai pas achetés...

— Mais alors ?...

— Alors... je me suis arrangé de manière à connaître le Grand Horti-

1. Philanthos eut bientôt l'occasion de faire amende honorable à certains d'entre eux, particulièrement à M. Joffet, conservateur en chef des jardins de la Ville de Paris, dont tant de gens peuvent admirer les belles réalisations. (*Note de l'auteur.*)
Voir à ce sujet l'article de Denise Bourdet dans la *Revue de Paris* d'octobre 1952. (N.D.L.R.)

2. M. Debras.

culteur qui en fit, il y a quelques années, un semis. J'ai été le voir, je lui ai prodigué des compliments. J'ai donné des chocolats à ses enfants, et prié sa femme d'intercéder pour moi. Après deux mois d'assiduité, il m'a fait don de six bulbes.

— Quelle diplomatie ! quelle heureuse négociation !... dit Philanthos, qui eût sans doute été prêt à bien d'autres sacrifices pour un pareil résultat.

Mais ce qui manqua lui porter un coup fatal, fut de trouver ce même lis chez le Huron.

— D'où vient... ?

— De chez moi, Santa-Barbara, California.

— Mais c'est un lis français... ?

— Sans doute, dit le Huron, mais en Amérique nous l'avons multiplié et j'en ai rapporté à la suite de mon dernier séjour *back home*.

***

Pour se distraire de ses chagrins, il fit comme tant d'amoureux déçus : il voyagea. Voilà Philanthos en Hollande et en Angleterre. Talonné par la même obsession, ses pas le menaient tout naturellement vers les beaux jardins de ces pays et les expositions de fleurs, où il faisait main basse sur les piles de catalogues offerts aux visiteurs.

Quelle ne fut pas son émotion en trouvant, dans les listes, tous les arbustes et les plantes qu'il avait tant désirés. Le lis aurelianense avait sa place entre cent variétés, à son rang alphabétique, après le lis auratum et avant le lis avanaceum comme si c'était là chose toute naturelle.

Parmi bien d'autres sujets de tentations, figuraient non seulement le Parottia persica, mais encore l' « Aesculus parviflora », marronnier de petite taille qui déploie ses panicules au mois d'août, l'odorant « Chionanthus virginica », le « Piptanthus du Nepal » à floraison jaune, l' « Halesia carolina » à clochettes blanches et le chef-d'œuvre de Lemoine, le fameux « Hydrangea Lemoinei Blue Wave » ! Philanthos en eut le vertige. Valentine, qui passait là par hasard, le reconnut et vola à son secours. Cramponné au bras qu'elle lui tendait, il interpella un vendeur dont le regard surveillait ce client éventuel, mais qui paraissait au bord de l'apoplexie, lui fit une commande importante et donna son adresse.

— En France ? dit le vendeur.

— Hé, oui !

— Avez-vous licences d'exportations, devises de ce pays ? Êtes-vous marchand ?

— Non... non... et non !

— Alors, monsieur Philanthos, je suis très triste de ne pouvoir vous venir en aide.

Pour amortir le coup, le vendeur ajouta :

— Vous pouvez cependant acheter des graines. En sept ans, le Parrottia sera haut comme votre canne. Il ne faut jamais être pressé.

Philanthos sentit que non seulement les dieux mais encore les Pouvoirs publics étaient contre lui. Naïvement, il admira qu'en un temps où le napalm franchit aisément les frontières, où l'or circule en se riant des gabelous, où le doryphore et la myxomatose défient les règlements, et où l'on parle d'unifier l'Europe, tant d'entraves empêchent les jardiniers d'échanger d'inoffensifs végétaux.

Une lettre d'introduction donnée par Alexis lui ouvrit les portes du château de X..., où il fut reçu par une dame des plus grandes (comme dit Brantôme), et parmi les plus savantes en jardinage du Royaume-Uni. Il la trouva coiffée d'une capeline de paille d'Italie, qui lui tenait visiblement lieu à la fois d'ombrelle et de parapluie.

C'était le printemps. Tous les prunus étaient en fleurs. Philanthos en reconnut quelques-uns, le P. James Veitch, le P. Blireiana que l'on rencontre fréquemment chez nous et le P. Mont-Fuji, qu'il s'était procuré non sans peine, mais il vit pour la première fois le P. Ukon aux fleurs d'un blanc un peu doré, tirant sur la chartreuse, qui est de toute beauté. Il vit l'écume neigeuse du P. Taï-Haku et du P. longipes, le tronc rouge laque du P. serrula tibetica, et le port fastigié du P. Amanagowa. Un monde de prunus, infiniment varié, s'ouvrait devant lui. L'un d'eux le frappa par une floraison moins riche. Il apprit que c'était le prunus subhirtella autumnalis qui ne s'épanouit réellement qu'en octobre, où les bourgeons de ses rameaux, coupés, éclosent dans la tiédeur de la maison, comme si l'on était à Pâques et non à la Toussaint.

Il inscrivait fiévreusement sur un calepin que son hôtesse, prévoyant ses désirs, lui avait tendu, une liste de noms divers, mais il rageait au fond de son cœur, à cause de la quasi-certitude, où il était, de ne point les trouver sur le marché français.

Enfin, après une promenade, au cours de laquelle Philanthos était passé des sommets de l'admiration à des abîmes d'humilité, lady X... lui offrit une tasse de thé, et lui dit :

— Parlez-moi de roses.

— En France, nous aimons les roses, dit Philanthos. Nous apprécions les « Polyanthas » tels que « Joseph Guy » ; « Alain » et « Cocorico », parmi les plus tard venus, sont très en vogue, et, dans les jardins modernes, l'on en fait souvent des parterres entiers. Nos grands rosiéristes, ceux de Lyon et ceux du Val-de-Loire, se sont, avant tout, spécialisés dans les « hybrides de thé ». Une de nos créations récentes les plus réussies fut « Madame A. Meilland », célèbre, aux Etats-Unis et ici, sous le nom de « Peace ». Nous collectionnons ces rosiers et les alignons dans d'étroites plates-bandes bordées de buis. Cela met en valeur chaque

plante et chaque fleur, mais certains trouvent à cette présentation quelque monotonie.

— En effet, dit lady X..., mais les rosiers buissonnants, les sarmenteux ?...

— Parmi ces derniers vous devez, madame, connaître les plus répandus en France, puisqu'ils portent des noms anglais : « American Pillar », « Crimson Rambler », « Dorothy Perkins ».

— Je les déteste !...

Philanthos, interloqué par cette opinion nouvelle pour lui, s'interrogea et en toute sincérité la trouva excessive. Il connaissait les inconvénients de ces roses « pompons », faciles victimes de l'oïdium, des pucerons, et souvent mal utilisées, mais il était prêt à leur pardonner beaucoup, à cause de la gaieté qu'apporte leur luxuriance à nos villages, aux palissades de ciment ou de tôle ondulée, aux clôtures de grillage, aux clapiers à lapins et aux hangars à bois, pendant quelques jours de juin. Le souvenir des bouquets que Valentine faisait parfois, en mêlant à l' « American Pillar » des lis de Saint-Joseph vint l'attendrir. Il tente d'en dire autant à lady X..., mais celle-ci s'écria :

— Ne vous servez-vous donc plus des belles roses françaises, de ces roses anciennes, si parfumées, et qui sont en Angleterre si fort à la mode ? Que faites-vous des rosiers « Gallica », des rosiers « Bourbon » ? Revenez à X... dans un mois, vous verrez ces murs et ces enclos ruisselants de corolles odorantes : « Rosa Gallica complicata » (Dieu sait pourquoi ce nom, car elle est simple comme une grande églantine), « Rosa Mundi » et « Camaïeu », striées de rouge et de blanc, « Gros Chou de Hollande » et « Cuisse de Nymphe Émue » (que nous avons rebaptisée « Maiden's Blush » parce que nous sommes un peu prudes, « Souvenir de la Malmaison » et « Du Maître d'École », « Tour de Malakoff » et « Chapeau de Napoléon ». Tout cela buissonne ici, dans tous les sens, et ces vieux troncs qui sont là, supportent la floraison échevelée de « Madame Plantier » et de « Madame du Cayla ».

Les noms des anciennes roses françaises avaient souvent fait rêver Philanthos.

— Vous les avez toutes ici ? demanda-t-il.

— Vous ne les avez donc pas ?...

— Non...

— Ce n'est pas possible !

— Hélas ! on ne les cultive plus guère...

— Et vous préférez Dorothy Perkins ?

— Il faut, madame, croire que oui !

Lady X... baissa les paupières sur ses beaux yeux chargés de commisération et d'étonnement, puis, sentant l'embarras de Philanthos, elle changea la conversation.

Philanthos prit congé, mécontent de lui-même, et se reprochant

d'avoir l'esprit de l'escalier. Il était confus de n'avoir pas laissé entendre à lady X... que ces roses ne lui étaient pas inconnues, qu'il les avait vues dans leur gloire aux roseraies de l'Hay, qu'il avait étudié l'histoire des amateurs et des créateurs français, longue liste en tête de laquelle il convient de placer l'impératrice Joséphine, son peintre Redouté et son jardinier Dupont. Les travaux d'une lignée de rosiéristes tels Descemet, Laffay, Vibert, Verdier, Forestier, Pernet, Mallerin, Meilland, etc., témoignent d'une lointaine et toujours vivante tradition d'intérêt porté en France à ces fleurs. Il aurait pu dire que la « Rosa Gallica » cultivée chez nous sous le nom de « Rose de Provins » depuis le xve siècle, n'a pas été introduite en Angleterre avant 1596, faire valoir que plusieurs de ses amis, Alexis entre autres, s'énorgueillissaient de leurs « Blanc Double de Coubert », de leurs « Félicité et Perpétue » et même de leurs « Rosa Mundi ».

Mais il eût fallu, malgré tout, admettre que les roses anciennes figurent rarement dans nos catalogues et plus rarement encore dans nos jardins, ceci en dépit de la suavité de leur parfum et de la qualité de leurs beaux feuillages, du peu d'entretien qu'elles réclament et de leur résistance aux maladies. Nous ne pouvons que nous étonner de la désaffection dans laquelle elles sont tombées, en la comparant au succès dont elles jouissent outre-Manche.

Pendant le trajet du retour, Philanthos rencontra de nouveau Valentine. Une fois passée la douane, il la vit sortir de ses poches, de son sac à éponge, et de celui qui contient les cannes de golf, une centaine de bulbes, de boutures et des plantes mystérieuses enveloppées de mousse humide. Les femmes, on le sait n'ont pas de conscience, mais celle de Philanthos fut révoltée. Cependant, son mauvais ange lui souffla qu'il n'était qu'un sot.

***

Philanthos est venu me conter son histoire, et si je la répète, c'est qu'il est en France beaucoup de gens comme lui, atteints de l'innocent complexe de Flore, fâchés de ne pouvoir se procurer de plantes à l'étranger et navrés du déclin dans ce pays des variétés qui y virent le jour. Il est loin d'être seul à trouver étrange que des plantes qui sont la gloire de l'horticulture française soient négligées ici, pour reparaître parfois aux États-Unis et en Angleterre, sous des appellations tout autres que celles voulues par leurs créateurs [1]. On peut s'étonner également que, par contre, il nous soit interdit de profiter du résultat des expéditions,

1. L'on peut citer, à titre d'exemple, le rosier « Madame A. Meilland », déjà mentionné dans ce récit, et aussi le fait que cette année même, dans la plus grande exposition de fleurs londonienne, l'auteur a pu voir le « Davidia involucrata Vilmoriniana » (arbre qui porte de curieuses inflorescences) introduit en Europe par MM. de Vilmorin en 1897, exposé sous l'appellation raccourcie : « Davidia involucrata », le nom des illustres botanistes à qui on le doit étant omis.

largement financées par des amateurs britanniques et américains, qui vont rechercher fleurs et arbustes dans les monts du Cachemire, aux flancs de l'Himalaya, dans les régions lointaines du Turkestan et du Yunnan. Ces fleurs et ces arbustes, acclimatés et commercialisés, sont mis à la disposition des jardiniers du monde entier, sauf des nôtres.

Ainsi, l'un des seuls arbres préhistoriques [1] de la planète que l'on ne connaissait, récemment encore, qu'à l'état de fossile : le « Metasequoia », fut trouvé vivant, en 1949, par un officier de marine, dans la province de Hupeh, en Chine. Des boutures et des graines, rapportées en Europe, ont prospéré. L'on peut maintenant voir cet arbre en Allemagne [2], en Belgique, en Angleterre, en Hollande, en Amérique. Il ne semble pas qu'il en existe, en France, un seul spécimen !

Au cours des conférences internationales où notre sort est mis en balance, si l'on faisait à ces problèmes une petite place, les choses n'en iraient pas plus mal. Pour rassurer les craintes anglaises devant l'introduction possible de microbes exotiques sur leur territoire, ne pourrait-on favoriser, entre pépiniéristes, des échanges entourés de toutes garanties sanitaires, et ne pourrait-on permettre aux amateurs de faire venir facilement et sans démarches lassantes, par l'entremise d'horticulteurs français qualifiés, les plantes qu'ils voient proposées dans les catalogues étrangers ? Voilà qui enlèverait à Valentine tout prétexte de contrebande.

Il n'est pas impossible non plus qu'à se pencher sur des questions de cette sorte, nos hommes d'État n'y acquièrent de la douceur, et qu'ainsi nous trouvions éventuellement, à leurs propos, plus de roses que d'épines.

Les réflexions de Philanthos ne portent que sur des espèces de fleurs et d'arbustes qui sont devenues rares en France. L'apathie du public... et celle des jardiniers sont à l'origine de cette carence. Mais les effets de cette apathie se manifestent dans un domaine plus vaste encore, celui des arbres. Parmi maints exemples, je ne citerai ici que celui des platanes. Débordant les provinces du midi, ils ont envahi peu à peu les routes et les avenues du reste de la France. C'est une solution de facilité qui ôte du caractère à nos villes et nos provinces. Si l'on tenait compte des soucis d'un Philanthos et que l'on multipliât le nombre des essences employées le cadre de notre vie quotidienne serait bientôt changé pour le plus grand plaisir des passants et pour la plus grande gloire des jardins de France.

JACQUELINE DE CHIMAY

1. L'autre étant le « Gingko biloba », dit « Arbre aux quarante écus ».

2. Plusieurs Metasequoias sont en plein développement au Jardin botanique de Munich.

LA FAMILLE ARLEQUIN

par CLAUDE SANTELLI

On joue depuis trois mois au Vieux-Colombier une charmante pièce, la Famille Arlequin. *C'est une suite de pochades traitées avec un sens du mouvement et une fécondité d'invention remarquables. Le sujet? Les aventures et mésaventures des comédiens italiens à Paris — et à Londres. L'œuvre est traitée comme une sorte de revue intersiècles. Elle commence en 1555 avec des pantalonnades et finit en Angleterre en 1880 avec Punch. Dans l'intervalle on assiste aux triomphes et mécomptes des diverses troupes italiennes installées sur les bords de la Seine. Bonne place est donnée aux persécutions dont les acteurs italiens ont été presque constamment l'objet dans un pays qu'ils avaient pourtant enrichi de vivantes et fécondes traditions.* La Famille Arlequin, *jouée avec une rare intelligence et une entraînante jeunesse par la compagnie de Jacques Fabbri, est l'œuvre d'un jeune écrivain, Claude Santelli. Les qualités dramatiques de l'auteur, l'adresse de ses interprètes ont valu à* la Famille Arlequin *un succès mérité. La question des comédiens italiens a été souvent traitée par les spécialistes, mais il nous a paru particulièrement intéressant de voir qu'un écrivain de la jeune génération tentait par le théâtre et sur le théâtre de lui rendre vie. Comme chaque époque projette sur le passé une lumière nouvelle, nous avons demandé à Claude Santelli d'exposer les raisons de son attachement à une forme de comédie dont l'influence s'exerce encore, mais dont les brillantes origines sont assez généralement oubliées.* (N.D.L.R.)

L'UN des premiers comédiens italiens venus jouer en France vers 1571 était une sorte de matamore qui se faisait appeler Ganassa, c'est-à-dire « la mâchoire » en espagnol. Le dernier des comédiens italiens « importés » mourait à Paris, en 1784. Il était demeuré seul au milieu de la troupe française des Favart. C'était Carlo Bertinazzi : il jouait Arlequin. Les Parisiens l'appelaient Carlin.

« Ganache » — le militaire ridicule — « Carlin » — le petit chien à museau noir comme l'arlequin masqué — la comédie italienne a donné au moins deux mots à la langue française. Entre ces deux mots s'inscrit toute l'histoire des comédiens italiens en France.

La *commedia dell' Arte* a tout prévu, même ses historiens. Et par un mimétisme étrange, on voit ceux qui en parlent prendre insensiblement l'aspect de tel ou tel de ses masques célèbres. Il y a ceux qui pérorent comme le docteur bolonais ; ils sont légion. Il y a les capitans qui tranchent de l'hypothèse et ferraillent à coups d'arguments. Les Pulcinella qui décrivent tout par le geste et le sourire équivoque. J'aimerais en parler comme Léandre ou Flavio, en amoureux.

⁂

Quand, à la demande de la Compagnie Jacques Fabbri et poussé par un vieux démon familier, je me suis lancé sur la piste d'Arlequin, quand j'ai entrepris cette course aux mirages devenue vite chasse à courre, j'ai commencé par découvrir le monde des « spécialistes ».

Pour un vrai chercheur comme Léon Chancerel, prodigue de son affection comme de sa science, que de savants redoutables, de dialecticiens pesants ! De leur fait, la *commedia dell' Arte* est devenue un terrain sacré. On vous y conduit par la main comme dans la galerie aux trésors : « Ne respirez pas ! Ne touchez à rien ! La poussière elle-même est authentique ! »

Ces commentateurs ont tout dit de la *commedia dell' Arte*. Ils ont réduit ses masques à des symboles, les ont vus sous l'angle ésotérique, magique, astrologique, philologique. Ils ont alourdi Arlequin sous le poids de l'érudition et se sont perdus en discussions sur l'origine de son nom : Erlkönig, Harilo King, l'Arlésien, Alla Génos, Hellequin, Arlotto Coquino — j'en passe ! Mais c'est Arlequin qui a le dernier mot. Il ne se laisse pas enfermer dans un système, dans une figure géométrique ou astrologique. Il bondit hors des livres et s'installe sur la scène. C'est là qu'il peut raconter son histoire.

Les savants ne sont pas les seuls dont, en l'espèce, il faille se méfier. Il y a aussi les poètes. Les Français, j'entends les gens de plume, n'ont commencé à aimer les Italiens, semble-t-il, qu'après leur départ et n'ont parlé d'eux que par nostalgie. C'est après que madame de Maintenon les eut renvoyés en 1697 que Watteau les a peints. Il les habille de satin et de nacre, les baigne de clair de lune, les projette dans une Cythère inaccessible. Un siècle plus tard, Verlaine les pleure. Voilà nos personnages devenus spectres, nourrissant les rêves vagues de nos enfances. Le Pierrot maigre du *grand Meaulnes* s'appelle justement Ganache, comme le Matamore bien en chair de 1570. Du tréteau à la littérature, de l'esprit italien à l'esprit français, on voit le chemin parcouru.

Pour les Français, la *commedia dell' Arte* reste une légende mélancolique, un adagio grazioso en mineur joué dans une pénombre troublante. Les vrais comédiens italiens ignoraient précisément le clair-obscur au théâtre. (Les fameux lazzi dits « napolitains », c'est-à-dire les scènes burlesques de poursuites ou de méprises dans l'obscurité, se jouaient dans le même plein-feu que les autres scènes. On ne soufflait symboliquement que quelques chandelles.)

⁂

La tentation savante et la tentation littéraire écartées, je me suis trouvé simplement devant une histoire : l'aventure de ces comédiens franchissant les Alpes malgré la neige, les guerres et les persécutions.

C'est un allégro vivace. L'aventure rappelle Homère et Philéas Fogg. C'est un tour d'Europe en deux siècles. Les comédiens vont jusqu'en Angleterre. Shakespeare les rencontre. Ils jouent à Paris, à Londres, à Munich. Ils laissent partout des traces. Les difficultés de transport, les guerres ni les frontières n'arrêtent cette circulation incessante du théâtre italien. On imagine mal pareille migration aujourd'hui ; il s'agit pourtant d'une époque au moins aussi troublée que la nôtre.

⁂

Sous François Ier déjà, ils s'étaient montrés à Paris. A ce moment, comme par la suite, ils restent en marge de la vie de la ville, ils forment un monde fermé et bruyant. Ils n'entendent rien aux querelles religieuses ou politiques ; ils s'obstinent même à ignorer le français.

Venus égayer les noces du Navarrais et de Marguerite de Valois, ils sont réveillés deux nuits plus tard par le tocsin de la Saint-Barthélémy. Revenus en 1577, ils sont arrêtés par les huguenots, quelque part sur la Loire, gardés au secret. On doit concéder qu'ils ne menacent ni l'État, ni la foi. En réalité, le comédien italien demeure l'esclave antique, l'amuseur, le fou, l'enfant du prince. Heureux s'il tire de ce dernier quelque pourboire supplémentaire : faveur, titre, cassette ou parrainage pour l'un de ses enfants.

Cela leur arrive. Tristan Martinelli, celui qu'on appelait simplement « Arlequin », put donner à l'un de ses fils Marie de Médicis pour marraine et Louis XIII pour parrain à un autre. Henri IV lui écrivait familièrement. Lui, appelait la reine dans ses lettres « ma Commère » et aussi « la Regina Gallina », c'est-à-dire la poule et le petit cardinal de Gonzague qui facilitait sa venue en France, avec sa barrette rouge, « le petit coq ».

Pendant plus d'un siècle les troupes d'Italie continuent de passer les Alpes en caravanes successives : ce sont des cadeaux de prince à prince. Le duc de Mantoue confie sa troupe au roi de France comme une curio-

sité, un bibelot rare. C'est de Mantoue surtout qu'ils viendront d'abord en effet, par l'entremise du duc de Nevers, le mari d'Henriette de Clèves, qui est un Gonzague.

A Paris ils ignorent les cercles littéraires comme ceux-ci les ignorent. Scaramouche joue à deux pas de l'hôtel de Rambouillet, mais il est plus près de l'Arioste que de Voiture. Les gens de lettres ne parlent pas d'eux, ou les traitent avec une indulgence méprisante comme le fit Malherbe.

Leur spectacle, c'est un alcool dont on va s'enivrer certains soirs avec l'impression de s'encanailler ; un plat exotique — beaucoup d'épices et rien de solide — dont il faut bien goûter ; une fièvre qui a saisi le populaire, un jeu, une plaisanterie.

Ignorés du « monde », ignorant le « monde », idoles pour les uns, valets pour les autres, ils ont droit à un traitement particulier. Un exemple : Scaramouche est enterré en grande pompe dans cette même église Saint-Eustache qui voit un peu plus tard les obsèques nocturnes et semi-clandestines de Molière.

***

En marge. Il faut dire que dans leur manière d'être ils ne ressemblent à personne.

Scaramouche, tout de noir vêtu, une main tendue, l'autre tenant la guitare, un perroquet sur l'épaule, un singe attaché à sa ceinture, va frapper à la porte du Louvre par un matin d'hiver rigoureux pour faire constater à la reine Anne d'Autriche, avec force gestes, la légèreté excessive de son habit.

Dominique, le grand Arlequin du temps de Louis XIV, rend visite à Santeuil et lui demande une devise latine pour son théâtre. Il est éconduit. Il revient le lendemain en Arlequin, force la porte, fait irruption dans la bibliothèque, bondit, pirouette, fait mille folies sans prononcer une parole. Santeuil sourit. La cause est gagnée.

Dans un siècle qui honore le beau langage, pareil comportement déconcerte ou séduit par son étrangeté. Le geste l'emporte sur la parole, la posture sur le geste. Par là, il est bien vrai qu'ils ne sont pas tout à fait du monde humain. Duquel alors ? D'un monde qui tient de l'enfant et plus encore de l'animal.

L'animal. Nous venons d'apercevoir Scaramouche avec son perroquet. Dominique, lui, aimait les chats passionnément, et son Arlequin leur empruntait ses mines et ses postures.

N'allons pas, d'ailleurs comme on l'a fait, jusqu'à chercher dans les masques italiens une symbolique animale trop précise. Certes, Pantalon est une sorte d'échassier ; certains Pierrots ont des grâces d'ours ; le docteur tient du corbeau, du marabout, et parfois se perche sur une patte comme les hérons ; les amoureux roucoulent et le nom de Colombine est assez clair. Et Arlequin ? Chat, coq, léopard, singe, caméléon,

fouine, serpent, il y a de tout en lui. On ne peut le réduire à une forme immuable. On a vu des Arlequins bedonnants et d'autres osseux. Aujourd'hui, Moretti, l'Arlequin du Piccolo Teatro de Milan, a une stature d'athlète : il tient du bélier et du jeune taureau. André Gille, notre Arlequin du Vieux-Colombier, ressemblerait plutôt à une souris, fureteur, piailleur et trotte-menu.

L'animal. Pantalon en grande discussion avec je ne sais plus quel personnage, s'irrite, trépigne et soudain, de fureur, en un quart de seconde, fait un saut périlleux en arrière, pour se retrouver, dans sa position première, calme et prêt à reprendre la conversation.

Geste absurde qui ne vaut pas par une signification symbolique précise, comme certains gestes dans le théâtre chinois. Geste irréductible à quelque algèbre traditionnelle du rire.

De quoi rit-on ? D'une réaction toute naturelle s'exprimant par un geste antinaturel ; d'un mouvement à la fois extravagant et harmonieux. Alceste explose comme le tonnerre ; Ruy Blas comme le canon ; Pantalon, lui, file en fusée d'artifices.

Animaux, certes, ces personnages, mais d'un bestiaire grotesque et brillant, qui portent leurs passions bien visibles comme autant d'attributs éclatants. Et surtout animaux qui ont appris de l'homme à rire.

La comédie italienne en France a toujours conservé un aspect un peu fou de ménagerie. C'est une arche de Noé baroque échouée dans les jardins réguliers de Versailles. De là peut-être la griserie que l'on éprouve à se pencher sur ce théâtre.

Nos comédiens d'aujourd'hui l'ont éprouvée, ceux qui ont pris contact avec la *commedia dell' Arte*. C'est un langage qu'ils saisissent par les muscles au moins autant que par l'intelligence.

Certes le comédien moderne s'informe, discute, raisonne, avant la répétition. Il aime le document et l'analyse. Mais il a aussi conservé cette vraie force qui lui permet soudain de retrouver la chaîne, de saisir dans l'espace une main invisible qui l'entraîne dans les coulisses de l'histoire. Il ne s'agit parfois que d'une simple position de la tête ou du pied. Brusquement, le pied donne le rythme, le corps est entraîné ; le cœur prend la cadence. C'est fait : Arlequin est là.

J'ai vu André Gille peiner des heures entières devant un miroir, faire un travail d'abeille qui sécrète son miel, guidé par cet instinct infaillible et peu à peu devenir Arlequin, m'imposer même un Arlequin que je n'avais pas prévu et qui soudain jonglait avec mes répliques et leur donnait leur vrai sens.

*
**

Deux spectateurs discutent en sortant du Vieux-Colombier : « Le coup de la glace, dit l'un, ils l'ont pris à Medrano. »

Il s'agit d'une pantomime où Arlequin se trouve soudain face à face

avec un autre Arlequin qui l'imite, Arlequin très réel, alors qu'il croit avoir affaire à son reflet dans un miroir.

Bien sûr, nos spectateurs ont oublié que c'est le contraire, que ce sont nos clowns modernes qui sont allés chercher ce gag dans le fond commun des pitres qui se transmet, probablement depuis les « pantomimes » romains, de père en fils chez les gens du voyage, qu'ils soient de Mantoue ou de Pigalle.

Mais cette remarque me semble traduire surtout la méfiance qu'éprouve une partie du public à l'égard de ce genre de jeux. Pourtant le plus grand nombre de nos spectateurs a été séduit par ce théâtre de geste et de rythme. Il a goûté la tradition retrouvée du comédien virtuose et le succès est venu de la surprise de cette redécouverte.

Les seuls qui ne s'y soient jamais trompés, qui n'aient jamais mésestimé les Italiens, ce sont justement les comédiens de toutes les époques. Rarement pour les glorifier, d'ailleurs ; parfois pour les piller ; le plus souvent pour les persécuter.

Molière partageait son théâtre avec eux au Petit-Bourbon comme au Palais-Royal. Il les avait connus dans toute leur gloire à Lyon. Il les aimait, lui, bien qu'ils fussent ses rivaux. On sait les leçons qu'il sut tirer d'eux. Ses vrais ennemis étaient à l'hôtel de Bourgogne, pas chez Scaramouche. Mais l'exemple est unique. Dès la mort de Molière, la guerre éclate, ou plutôt se rallume. La guerre des « Romains » au XVIIIe siècle contre la Foire est une guerre de cent ans qui dure jusqu'à la Révolution. Il faut admirer la vitalité de ce théâtre qui, chassé du Temple, descend sur les tréteaux de la Foire et de là, aux Funambules et sur la piste des cirques. La tragédie agonise sous Voltaire ; Arlequin meurt avec Carlin. Mais la postérité des Italiens est innombrable.

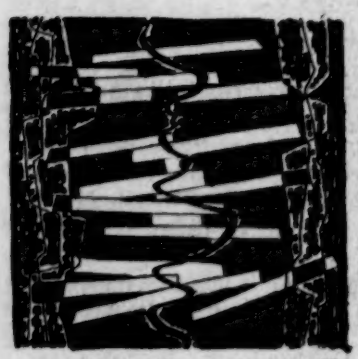
La pratique du théâtre italien — et ce ne serait pas son moindre triomphe — pourrait, je crois, réconcilier le comédien et l'auteur.

Je connais un peu, pour avoir aperçu les deux aspects du problème, le malentendu qui peut exister entre ces deux personnages, faux jumeaux, frères ennemis, double tête de Janus, qui sont indissociables mais ne peuvent se regarder en face. Le jour de la lecture d'une nouvelle pièce, l'auteur se sent observé par les comédiens avec ce mélange de méfiance et de prodigieux intérêt qui passe dans les yeux du fauve qui voit le gardien lui apporter sa pâture.

La comédie italienne rend à l'acteur sa liberté, mais elle apprend aussi à l'auteur à descendre de son socle, à être un comédien parmi les autres, celui qui tient la plume.

C'est la leçon que, en ce qui me concerne, je tire de l'expérience de *la Famille Arlequin*.

CLAUDE SANTELLI



KIERKEGAARD ET KAFKA

par Pierre de Boisdeffre

On pourrait croire, s'ils n'étaient nés à soixante-dix ans de distance, que Kierkegaard et Kafka [1] sont des frères jumeaux spirituels, tant leurs destins apparaissent semblables, semblables leur caractère, leur solitude, leur échec, leur conception de la littérature et de la vie. Sören Kierkegaard est né à Copenhague en 1813 et il y est mort en 1855 ; à sa mort, sa notoriété n'avait guère dépassé les cercles intellectuels et religieux danois et aucun de ses livres n'avait été traduit. Il faudra attendre plus d'un demi-siècle pour que l'Europe le découvre, et c'est seulement au lendemain de la guerre de 1914 que son œuvre se trouva soudain en résonance avec l'époque qui découvrit en elle un accent pascalien et un caractère prophétique. Le grand âge de son père, une succession de deuils familiaux, avaient persuadé Kierkegaard que ses frères et lui allaient disparaître pour satisfaire à la vengeance de Dieu. Cette idée fixe l'avait déterminé à « vivre sa vie » : il eut donc, comme Pascal, sa « période mondaine », vouée au « divertissement » ; mais il avait vingt-cinq ans, quand son père mourut et il se sentit délivré ; il reprit ses études, se fiança sans se décider au mariage, et écrivit (1841) sa fameuse thèse de doctorat sur Socrate, *le Concept d'Ironie*. En 1842, venu suivre à Berlin le cours que professait Schelling sur (ou plutôt *contre*) Hegel, il composa son monumental *Enten-Eller* (*Ou bien... Ou bien...*), où, à côté de considérations sur la musique et sur don Juan, il s'efforçait de trouver un équilibre entre l'esthétique et l'éthique : premier stade avant l'approfondissement religieux de la deuxième partie de sa vie. *Ou bien... Ou bien...* (paru en 1843) le rendit notoire, sinon célèbre, ce qui ne veut pas dire qu'il fut compris. Au contraire, son isolement ne fit que croître, sans qu'il consentît à aucune concession pour lui échapper, se jetant à la veille de mourir dans une âpre polémique contre la chrétienté de son temps.

Franz Kafka naît à Prague, en 1883, d'une famille juive aisée. Juif

1. Kierkegaard : *Journal*, 2 vol. parus (Gallimard) ; *Ou bien... Ou bien..., Riens philosophiques* (Gallimard).
Kafka : *Journal*, texte intégral, traduit et présenté par Mme Marthe Robert (Grasset) ; *le Procès, le Château, l'Amérique, la Colonie pénitentiaire*, etc. (Gallimard).

allemand, il est doublement suspect aux yeux des Tchèques ; mais Allemand, il ne l'est que par la langue. Ainsi Prague lui donne-t-elle selon le mot de Mme Marthe Robert, « le spectacle d'une société où la proximité ne fait qu'aggraver la distance ». Docteur en droit en 1906, il entre aux *Assurances Sociales*, vient à Paris en 1911 avec son ami Max Brod, visite l'Allemagne, et commence son œuvre littéraire (avec *le Jugement* et *Amerika*). Fonctionnaire, il n'est pas mobilisé et il écrit pendant la guerre *le Procès* et *la Colonie pénitentiaire* ; il obtient un prix littéraire et sent bientôt les premières atteintes de la tuberculose pulmonaire ; diverses cures n'arrêtent pas la marche de la maladie, et Kafka meurt au sanatorium de Kierling le 8 juin 1924. On sait que nous devons à Max Brod, non seulement la publication, mais la survie de cette œuvre, puisqu'il se refusa à détruire, comme l'avait demandé Kafka, les manuscrits inachevés que son ami lui avait laissés. Ignorée en 1920, l'œuvre de Kafka devait trouver, elle aussi, dans un phénomène de correspondance à l'époque, une bonne part de sa faveur croissante, tandis qu'elle prendrait, avec la seconde guerre mondiale, un caractère prophétique : œuvre d'exil, écrite dans l'attente d'une impossible Terre Promise, comme celle de Kierkegaard, que Kafka reconnaissait d'ailleurs pour un de ses maîtres.

Chez l'un comme chez l'autre, même conscience maladive, même inaptitude à l'action, même impossibilité de s'évader de soi-même par le mariage ou par l'action. Il n'est pas jusqu'à leurs pères respectifs qui ne présentent d'étranges ressemblances : tous les deux sont des commerçants aisés, « arrivés » à force de travail, les deux pieds solidement accrochés au sol, et leurs fils nourrissent à leur égard un étrange amour, mêlé de peur — comme celui des Juifs pour le Dieu de l'Ancien Testament. C'est pourtant grâce à la fortune amassée par ces pères impitoyables que Kierkegaard et Kafka purent se consacrer à leur œuvre.

Le malheur les habita tous les deux : leurs pères les avaient écrasés sous le sentiment de leur culpabilité. Peu de temps après sa majorité, Kierkegaard se persuada que la vengeance de Dieu était sur les siens, que sa famille entière était « condamnée à disparaître », à être effacée par la main puissante de Dieu, exterminée comme une expérience manquée ». Son père survivrait à tous ses fils « comme une croix sur la tombe de toutes ses espérances ». Des sentiments analogues animaient le jeune Kafka :

Cher père, lui écrit-il, *tu m'as demandé un jour pourquoi je prétendais avoir peur de toi. Comme d'habitude, je ne savais que te répondre alors, en raison même de la peur que tu m'inspirais...*

Tu t'étais élevé de par ta propre force à une si haute position que tu avais une confiance illimitée en toi-même... Assis dans ton fauteuil, tu gouvernais

1. Kierkegaard : *Journal*, tomes 1 et 2 (Gallimard).
Kafka : *Journal*, texte intégral, traduction et préface de Marthe Robert (Grasset).

le monde. Seule, ton opinion était juste... Ta confiance en toi-même était si grande qu'il ne t'était point nécessaire d'être conséquent avec toi-même pour avoir toujours raison. Il pouvait arriver aussi que dans un cas déterminé tu n'eusses aucune opinion et que, de ce fait, toutes les opinions concevables... fussent nécessairement fausses sans exception... A mes yeux tu prenais le caractère énigmatique qu'ont tous les tyrans dont le droit est fondé sur leur propre personne et non pas sur la raison.

Ce qu'il faut bien appeler l'instinct d'autodestruction ne se traduit cependant pas tout à fait de la même manière chez Kierkegaard et chez Kafka. Le premier est un cyclothymique, en proie à des alternatives d'exaltation et de dépression ; pour survivre, il met sa main débile dans celle de son Créateur, qui deviendra peu à peu son unique pensée et sa seule consolation. Kafka, lui, est un malade, physique et mental (encore que l'on ne sache plus très bien distinguer chez lui comme chez Proust, l'un de l'autre). Il n'a pas trouvé plus de soutien dans sa communauté juive que Kierkegaard dans son Église ; mais lui refuse de s'accrocher « au bout du taleth d'Israël qu'emporte le vent » ; à l'ironie de Kierkegaard (ironie-concept) répond enfin l'humour terrible et merveilleux de Kafka qui, même lorsqu'il porte au rire, fait froid dans le dos.

L'un et l'autre ont rêvé du mariage comme du salut temporel. En 1838, Kierkegaard — qui vient d'avoir vingt-cinq ans — peut se croire sauvé puisque son père est mort. Il achève sa théologie, et se fiance avec Régine Olsen — pour briser ses fiançailles au bout d'un an d'hésitations atroces : « Etrangeté des choses : au fond, je n'avais jamais pensé me marier, mais que cela dût s'accomplir de cette façon et me laisser une plaie si profonde, c'est ce que je n'avais pas cru. » La responsabilité de cette rupture l'épouvante. Il doit faire croire à celle qu'il aime qu'il n'est qu'un imposteur, afin qu'elle puisse le haïr. Le remords l'occupe à tel point qu'on peut se demander s'il ne vient pas remplir chez lui le vide laissé par la mort de son père. « L'affaire a beau être tranchée, je n'en finirai jamais. »

Même processus chez Kafka : le développement seul est plus compliqué. En 1912 — à vingt-huit ans — il rencontre mademoiselle F. B., songe à l'épouser, se fiance avec elle deux ans plus tard, rompt au bout de quelques mois, renoue en 1915 et se refiance l'année suivante, rompt une fois de plus et pour toujours... Le doute est venu avec cette réflexion : « Je n'aurais jamais pu épouser une jeune fille avec laquelle j'aurais vécu toute une année dans la même ville. » De là à se persuader que « l'unique possibilité de supporter le mariage » était de « vivre dans le plus grand ascétisme possible », il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Mais elle ? Eh bien ! tant pis pour elle ! Sans doute cette « impasse » dans laquelle il avait engagé son destin lui faisait une obligation de l'épouser : obligation « inéluctable, mais nullement sans limites ». Dans le brouillon d'une lettre à son futur beau-père pour le

persuader de lui accorder la main de sa fille, Kafka ne trouve à écrire que ceci — où la lucidité d'un aveu poignant s'unit à l'humour noir :

... dans la mesure où je puis le prévoir, elle sera nécessairement malheureuse avec moi. Ce n'est pas seulement par suite de ma situation extérieure, mais bien plus encore par la faute de ma nature véritable que je suis un être renfermé, taciturne, insociable, insatisfait, sans toutefois pouvoir quitter ce caractère... car il n'est que le reflet de mon but. On peut tirer des conclusions de ma manière de vivre chez moi... Eh bien ! je vis dans ma famille... plus étranger qu'un étranger... avec mon père, il ne m'est guère arrivé d'échanger plus que des bonjours. Quant à mes sœurs... je ne leur parle pas du tout... c'est que je n'ai pas la moindre chose à leur dire. Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie et je le hais.

En fait, la solitude avait beau lui peser, elle faisait partie de lui-même, elle était la condition nécessaire pour que puisse proliférer en lui le monde étrange qui l'habitait déjà. Cependant, chaque fois qu'il rompt, il se juge et se condamne.

Il a déserté son devoir, ruiné l'avenir de celle qu'il aime : bienheureux remords, amère délectation ! Il se *veut* coupable et condamné. « Je m'isolerai de tous jusqu'à en perdre conscience. Je me ferai des ennemis de tout le monde, je ne parlerai à personne ! »

Ici, les voies de Kierkegaard et de Kafka, longtemps parallèles, s'écartent : le second va devenir semblable à un animal fabuleux qui ne vit plus que pour et par son œuvre, comme les saints vivent dans la foi, et il s'y ensevelira vivant comme Proust. Mais le premier a trouvé, sinon son repos — peut-on appeler repos la lutte des dernières années de Kierkegaard ? — du moins sa certitude et son accomplissement dans un christianisme vécu avec une exigence telle qu'on pourra voir en lui le Pascal du XIXe siècle.

Kierkegaard est passé du stade esthétique au stade éthique, puis au stade religieux qui s'exprime dans *la Maladie mortelle* et *le Concept d'Angoisse*. Il savait très bien qu'en quittant Régine, il avait « choisi la mort » : le ciel terrestre lui était désormais fermé. Mais il se rendait ainsi libre pour une expérience spirituelle plus profonde. Sans doute le mariage de sa fiancée fut-il une terrible épreuve. Il aurait voulu lui faire savoir « tant soit peu comme elle a été et reste aimée ». « Si j'osais me réconcilier avec elle, ce serait mon seul désir, ce serait pour moi une joie sans fond. » D'autre part, il avait conscience de son échec social et littéraire : son frère devenait évêque, tous ceux de sa génération étaient notoires ou comblés. Mais il comprenait que sa vocation consistait justement à assumer son échec et à dépasser son angoisse. Il avait cessé de craindre la mort. Il était tout entier plongé dans cette énorme entreprise : au lieu d'expliquer la Passion du Christ par la raison, expliquer la raison par la Passion, et fonder le christianisme non plus sur les « lumières », mais sur l'Absurde — renouvelant ainsi le pari pascalien. Il ne se contenterait plus d'être le « poète du christianisme », mais il

prétendait désormais assumer, à sa manière, la « folie de la croix », en acceptant ses souffrances, ses humiliations, son échec.

Kakfa, au contraire, a cessé de croire à la Terre Promise. Il avait cru d'abord qu'il justifierait son existence en accomplissant une œuvre dans laquelle il « extirperait son anxiété ». Peu à peu, cette raison de vivre chassa toutes les autres. Intellectuel juif de langue allemande, il était coupé du milieu tchèque comme du germanisme et n'avait même plus de contact avec sa religion. L'isolement, on l'a vu plus haut, lui devint une seconde nature. Il abandonna son métier [1], coupable de le rattacher encore à ce monde humain qu'il en était venu à exécrer, gagna Berlin, se cachant, fuyant ses semblables, non pour vivre en paix, mais pour *s'anéantir en paix*. Rien ne l'intéressait plus qu'une vie parente du rêve, d'un rêve éveillé qui « avait fait tomber tout le reste dans l'accessoire ». Engagé sur une route « qui sort de l'humain », « incapable de tout, sauf de souffrir », emmuré vivant dans son œuvre, il ne voyait plus que les fantômes qu'il tirait du vide, atteignant enfin dans son langage cette transparence qu'il avait si longtemps cherchée et qui lui permettait de dire : « cela seul est vrai, et rien d'autre. » « Plus abandonné que seul », c'est ainsi qu'il ouvrait un jour *Elten-Eller*, le grand livre de Kierkegaard : un des derniers qu'il ait lus. On voudrait qu'il y ait trouvé des paroles fraternelles — celles d'un des rares esprits qui fussent capables de le comprendre et de l'aimer.

PIERRE DE BOISDEFFRE

1. « Quand il fut évident, écrit-il, que l'orientation de ma nature vers la création littéraire était la plus productive, tout se pressa dans ce sens et laissa inoccupés ceux de mes talents qui se tournaient vers les joies du sexe, du boire, du manger, de la réflexion philosophique et... de la musique. J'ai maigri de tous ces côtés. »

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

NATALIE CLIFFORD BARNEY

Même ceux qui ne connaissent pas son nom, même ceux qui n'ont pas lu ses livres, ont entendu parler de l'Amazone pour peu qu'ils soient curieux des choses de l'esprit. C'est Rémy de Gourmont qui baptisa ainsi miss Barney. Longtemps épris d'elle, il lui adressa ses fameuses *Lettres à l'Amazone*.

Natalie Barney mérite bien cette appellation, non seulement à cause du goût qu'elle eut dès son enfance pour l'équitation, mais surtout par la précision dont elle lance ses flèches. Et elle a plusieurs cordes à son arc. Poèmes, essais, pensées, portraits (obligeants et désobligeants, c'est elle-même qui le dit), tout ce qu'elle écrit porte la marque d'une intelligence qui ne s'est jamais asservie aux frivolités féminines, et, pourtant de son sexe, elle eut toutes les grâces.

Elle est née à Dayton dans l'Ohio. Mais elle habita Washington, et un peu New-York où son grand-père fonda le Metropolitan Opera, ce qui lui apprit tout enfant à vivre pour l'art. Elle avait sept ans lorsqu'elle vint en France pour la première fois, et elle resta huit ans à Fontainebleau, à la Ruche, pension d'*Olivia*, qui fut et resta son amie. A quinze ans elle habitait avec ses parents à Neuilly. Sa mère, blonde et jolie comme elle, faisait de la peinture sous l'égide de Whistler. « Whistler, raconte Natalie Barney, venait souvent à la maison, et je ne l'ai jamais rencontré, je n'ai jamais eu la curiosité, je le regrette aujourd'hui, de pousser la porte du salon pour l'apercevoir. Durant ses visites, je restais enfermée dans ma chambre à écrire des lettres, et Dieu sait quelles lettres ! Un peu plus tard, avant de s'absenter pour un voyage, ma mère

me confia une certaine somme destinée à Whistler, à qui elle avait demandé de faire mon portrait. Mais je n'allai pas poser chez lui, et je dépensai cet argent en fleurs pour des dames. Et quelles dames ! Lorsque je me promenais aux Acacias dans la voiture de mes parents, je croisais des victorias où de superbes créatures étalaient leurs beautés, et l'une d'elles surtout me fascina, c'était Liane de Pougy. J'avais, à l'époque, un vague fiancé qui me déclara : « Ce n'est qu'une courtisane. » Je compris mal ce qu'il voulait dire. Les jeunes Américaines de ma génération étaient peu averties des mœurs du demi-monde, mais j'imaginais bien qu'elle était en péril, et j'allais jusqu'à penser que je la sauverais plus facilement si je me décidais à épouser mon fiancé. Ce que je ne fis pas finalement, mais après l'envoi de quelques lettres et de beaucoup de fleurs, Liane m'accorda un rendez-vous, et je me commandai un costume de page chez Landolf, pour aller me jeter à ses pieds. J'entre dans la pénombre d'un boudoir, je vois une forme allongée sur une chaise-longue, tout émue je mets un genou en terre et j'offre un bouquet. Quand j'entends rire, je lève les yeux et je m'aperçois que ce n'est pas mon idole qui est devant moi, mais une comparse. Je me relève, et aussitôt une tête ravissante apparaît derrière un rideau : « Me voilà ! » Liane avait voulu se cacher d'abord afin de m'observer... Qu'est-il advenu de tout cela ? Un roman que Liane publia. Sous quel titre ? *Idylle saphique*, tout simplement. Mais mon père, après m'avoir trouvée lisant une longue lettre de Liane dans ma chambre remplie de lys, prit mal la chose, me ramena en Amérique, où je restai trois ans, ayant des amies plus discrètes et menant une vie mondaine. Renée Vivien m'avait suivie d'ailleurs, Renée Vivien que j'avais connue au Palais de Glace, avec qui j'allais aux matinées classiques du Théâtre-Français, et que j'emmenais ensuite goûter chez Chiboust. » Jeunes filles... blondes vaporeuses de l'époque 1900, chuchotant au bord des loges derrière leurs manchons, et leurs retours frileux dans un coupé aux vitres embuées par le crépuscule d'hiver...

« Lorsque mon père mourut en me laissant un petite fortune, continue Natalie Barney, je revins en France décidée à y vivre. Je ne fis ainsi que remonter à certaines de mes plus chères origines. Ma trisaïeule était Française, et même la lignée mâle de mes ancêtres, quoique anglo-américaine, n'était point étrangère à la France. Le commodore Joshua Barney y vint quatre fois en mission officielle entre les années 1782 et 1815, et versé dans la marine française, combattit pour elle et y devint commandant. Je ne me sens donc pas déracinée en France. Je m'installai d'abord rue Alphonse-de-Neuville, avec Renée Vivien, puis j'habitai deux petites maisonnettes à Neuilly. C'est là, par exemple, que Colette et Moreno jouèrent un acte en vers que j'avais composé avec des poèmes de Sapho. Et enfin en 1910, je découvris rue Jacob, entre cour et jardin, ce pavillon Directoire que je n'ai jamais cessé d'aimer. »

La façade de l'immeuble, sur la rue, est décrépite, et les jolis balcons du XVIIIe siècle, à moitié descellés, penchent dangereusement au-dessus des passants. Au fond de la longue cour aux pavés difficiles, à côté d'un rideau de verdure épaisse, une porte étroite s'ouvre sur la demeure de miss Barney. Et l'on entre à tâtons, ou plutôt on plonge. Toute l'ombre du jardin est dans la maison, les arbres se pressent aux fenêtres, et c'est dans une lumière sous-marine que la main ferme de miss Barney guide le nageur parmi les écueils du salon. A travers les rayons glauques que laissent filtrer les feuillages, il discerne peu à peu un grand encombrement de meubles, de tableaux, de photographies, de livres, de coussins et d'étoffes, qui feraient croire aux hasards du désordre, si miss Barney n'était si prompte à y retrouver exactement ce qu'elle cherche, un portrait, une lettre, un poème, pour illustrer sa conversation. Dans un coin, une toile qu'éclairent des cheveux blonds, autour d'un visage d'ange taciturne : « C'est moi à quinze ans, par Carolus Duran. Ma mère qui ne voulait qu'aucune robe ne démode cette image, ma mère qui illustra plus tard naïvement mon livre de sonnets, m'avait habillée en page. Elle eut tort, peut-être. »

A côté du salon obscur, la grande salle à manger paraît claire, ayant d'un côté une grande baie où s'appuie un divan, et de l'autre une coupole en verre multicolore au-dessus d'une rotonde tapissée d'un brocart persan. C'est là que miss Barney donnait ses fameux dîners costumés, où des pétales de roses pleuvaient sur les convives, tombant du plafond par une trappe. Lucie Delarue-Mardrus, surnommée la princesse Amande, et le docteur Mardrus étaient les assidus de ces « Mille et une Nuits » ainsi que Colette, Romaine Brooks, la duchesse de Clermont-Tonnerre, aussi bien que Pierre Louys, Anatole France, Paul Valéry, Philippe Berthelot, Seignobos, Max Jacob, André Rouveyre, ou Salomon Reinach qui admirait tant les vers de Renée Vivien. Rémy de Gourmont, le solitaire, le sauvage, par amour pour son Amazone venait aussi à ces fêtes, son visage brûlé caché sous un bas de soie. « Trop invalide de corps pour pratiquer le plaisir, trop lucide pour être ambitieux, il lui fut salutaire de prendre le large au bras d'une Amazone. » Car celle qui a pu écrire aussi : « Pour moi à qui l'homme ne plaît que de l'oreille au front... » a suscité de grands sentiments masculins, qui se sont mués en longues amitiés.

« Les êtres que l'on aime sont innombrables, dit-elle. On aime d'amour ceux que l'on ne peut aimer autrement. » Veut-elle signifier par là que l'amour est un pis-aller, ou qu'il n'est qu'irrépressible instinct ? Et elle ajoute, ce qui semble donner la première place à l'amitié : « J'ai parfois perdu des amis, mes amis ne m'ont jamais perdue. Cela ne doit pas être par hasard que j'ai dans mon jardin un petit temple à l'Amitié. »

Ce petit temple qui menace ruine, Natalie Barney en défendit longtemps l'accès par une inscription : « Danger ». Elle l'a ôtée à présent,

elle a trop le culte de l'amitié pour en prévoir chez elle les périls. Et elle déclare : « Je suis en fait d'amitié une grande paresseuse. Quand je donne mon amitié je ne la reprends pas. »

Paresseuse aussi quand elle passe des heures dans la forêt vierge de son jardin, étendue dans un hamac, sans même un livre entre les mains. « Je ne lis jamais, et j'ai très peu lu. Les lectures sont de mauvaises fréquentations pour l'esprit. Je ne travaille pas non plus. Tout ce que j'ai écrit, je l'ai toujours écrit pour quelqu'un, cela ne peut s'appeler travailler. » Pourtant elle a publié une quinzaine de volumes, et elle en publiera d'autres encore. « Je trouve des formules, dit-elle, je vais de formule en formule, et cela finit par faire un livre. » D'ailleurs sa conversation pleine d'humour est semée de trouvailles verbales, d'heureux raccourcis qui cernent admirablement sa pensée. Elle connaît toutes les subtilités de la langue française. « Je suis bilingue, n'est-ce pas. Être bilingue c'est avoir une femme et une maîtresse. C'est la maîtresse qui nous charme davantage. Donc j'écris en français. »

Natalie Barney a eu, a toujours un salon brillant. Elle hausse les épaules quand on le lui dit : « Il vient chez moi, comme partout, des gens ayant un attrait, ou une habitude ou un intérêt à se retrouver. Et je suis parmi eux le plus effacé de mes hôtes. Mon véritable lieu d'entente, c'est le tête-à-tête, où je peux mettre le cerveau de mon interlocuteur à vif, le scalper au besoin pour voir ce qu'il y a dedans, palper son contenu, me repaître de sa substance authentique. »

Comme l'on souhaite qu'elle emploie cette cruelle attention à écrire ses mémoires, la paresseuse qui n'a jamais voulu tenir son journal, et qui pourtant déclare : « L'indiscrétion m'a toujours semblé un des privilèges du tact. Loin de craindre ou de mépriser l'indiscrétion je trouve que là seulement se révèle le principe de nos vérités. L'indiscrétion chez moi est un acte de foi. Et puis, à cheval sur deux siècles, n'ai-je pas conquis le droit de les chevaucher en amazone ? »

« Même si j'étais une femme comme les autres », dit souvent miss Barney pour amorcer quelque aphorisme. Même si elle était une femme comme les autres, ses souvenirs auraient leur prix, car « cette fille sauvage de l'Ohio », comme l'appelait Reinach, a connu tous les raffinés de la civilisation européenne. Si les manifestations de leur sensibilité ont pris parfois, vers 1900, les apparences du mauvais goût, si miss Barney elle aussi n'y resta pas étrangère (lis, pluies de roses, costumes de page) cela n'ôte rien de sa lucidité courageuse. Alors que l'on se trompait si facilement sur soi-même, aussi bien que l'on trompait les autres, elle n'a pas sacrifié aux cachotteries pudibondes qu'exigeait l'époque. Elle a vécu la vie qui lui convenait, sans s'étonner de la route singulière qu'elle avait prise. Aussi aujourd'hui donne-t-elle l'impression d'un être sans inquiétude, sûr d'avoir élu, pour le meilleur et pour le pire, tout ce qui devait donner une signification à son existence.

PROPOS D'UNE DIRECTRICE DE THÉATRE

Parisienne, fille de grands bourgeois, Marie-Rose Belin a voulu, a dû travailler comme tant d'autres. Depuis son enfance elle avait une passion pour le théâtre. Elle avait désiré être comédienne, ce que ses parents ne lui permirent pas, alors devant les problèmes nouveaux qui se posaient devant elle, elle songea à placer l'argent qu'elle avait encore dans une entreprise théâtrale. Après avoir commandité *la Célestine* au théâtre Montparnasse, elle s'associa en 1942 avec Mary Morgan pour diriger le Saint-Georges. Toutes deux surent y attirer le public par des pièces de qualité, entre autres *l'Ecole des Ménages* de Balzac, *Fils de Personne* de Montherlant, *le Burlador* de Suzanne Lilar ou *Doris* de Marcel Thiébaut. Encouragée par ces réussites et soucieuse de prendre seule ses responsabilités, Marie-Rose Belin chercha un autre théâtre, et ce fut au Gramont qu'elle put donner *Many* d'Alfred Adam, et *Rose tatouée* de Tennessee Williams, *Bonne fête Esther* de Terence Rattigan avec Madeleine Robinson (qui joua encore *N'importe quoi pour elle* de Stève Passeur) ou cette saison *le Héros et le Soldat* de Shaw qui vient seulement de céder la place à une comédie de Feydeau. Depuis un an, madame Belin est en outre l'associée de Paule Rolle au Gymnase, où elle apporta l'*Adorable Julia* qui y poursuit une longue carrière.

Cette énumération de pièces, dont aucune n'est indifférente et dont beaucoup connurent le succès, peut faire penser qu'il est facile de diriger un théâtre quand on a le goût sûr et que l'on connaît son public. Or il n'y a pas de métier plus difficile, plus décevant, plus aléatoire. Depuis dix ans qu'elle l'exerce, Marie-Rose Belin pas plus qu'aucun de ses confrères, ne peut se vanter d'en connaître les lois. Le théâtre n'en a pas, il n'a que des caprices. On subit ceux-ci, on peut parfois les justifier, jamais les prévoir.

Le théâtre traverse une crise, chacun le sait et le dit. Les conditions financières de son exploitation sont devenues très aventureuses. Pourtant il y avait avant 1940 une trentaine de salles de spectacle, et il y en a cinquante aujourd'hui. Il est vrai qu'il y a aussi plus de spectateurs qu'avant la guerre. Pourquoi ? parce qu'un fauteuil d'orchestre qui valait 50 francs en 1939, n'en vaut que 1 000 aujourd'hui, ce qui est une augmentation insuffisante par rapport à celle du coût de la vie. Pendant la guerre, et contre toute attente, la situation du théâtre fut florissante. Le manque de distractions, le besoin d'évasion l'expliquent. De plus, devant finir à onze heures, les pièces commençaient tôt, ce qui rendait impossible de dîner avant (le dîner est l'ennemi du théâtre) et un repas au marché noir coûtait plus cher qu'une rangée de fauteuils. Donc, le théâtre était un plaisir économique.

Marie-Rose Belin pense en outre que la jeunesse allant tout voir, alors que jadis certains spectacles lui étaient défendus, peut aussi

contribuer d'une façon sensible à cet accroissement du public. Mais s'il y a aujourd'hui plus de théâtres, plus de spectateurs, plus d'acteurs aussi (le cinéma en suscite tellement) il y a moins d'auteurs dramatiques, ou d'écrivains qui méritent ce nom.

« Cependant, dit madame Belin, j'ai lu cette année quatre cent soixante-sept manuscrits. Et je ne suis pas tombée sur le chef-d'œuvre inconnu. J'ai trouvé des pièces légères, inconsistantes, ou envahies de mauvaise littérature, de fausse poésie. On veut imiter Giraudoux l'inimitable, ou Claudel, qui avait du génie. Leur influence est pernicieuse sur ceux qui ignorent les règles élémentaires du métier d'auteur dramatique, ou les tiennent en mépris. Dire d'un auteur dramatique qu'il a du métier, c'est aujourd'hui le ravaler au rang d'auteur du Boulevard, quelle humiliation pour lui ! Une pièce bien faite n'est plus appréciée que par quelques connaisseurs, dont l'espèce disparaît même parmi la critique. On ne peut se plaindre cependant que la plupart des auteurs ne soient pas prêts à tout pour être joués, même à retravailler leurs pièces. Évidemment, quel que soit le sort de celles-ci, et les recettes qu'elles atteignent, ils touchent leurs 12 p. 100 de droits. C'est mieux que rien, et ils ne courent d'autres risques que d'être sifflés, ce qui n'arrive plus guère, ou éreintés dans la presse, ce qui s'oublie vite. Seulement, pour le directeur de théâtre, c'est une autre affaire. Le moindre spectacle coûte si cher à monter que l'on voit des auteurs annoncer triomphalement : « Ma » pièce n'a que trois personnages et un seul décor », pour impressionner favorablement les directeurs. Et on a vu des pièces à deux personnages, et j'en sais une où il n'y a qu'un seul personnage ! *Adorable Julia*, qui n'est pas une pièce spécialement chère, a coûté tout de même plus de 2 millions à monter. Les frais de plateau, qui sont moyens, certains acteurs étant au pourcentage et même avec un palier suivant le nombre de représentations, sont de 100 000 francs par jour. Mais comme on doit faire un contrat garantissant un minimum de trente jours aux comédiens, cela fait déjà 3 000 000 de francs de plus engagés dans l'entreprise. Si l'on ajoute à cela 700 000 ou 800 000 francs de publicité, et encore les frais fixes du théâtre qui sont au moins de 80 000 francs par jour, voilà donc un nombre respectable de millions qu'il est nécessaire d'amortir le plus rapidement possible. C'est pourquoi il est si important pour nous qu'une pièce parte vite et bien. Si les quinze premières représentations sont bonnes, tout est sauvé, car il est rare qu'ensuite les recettes s'effondrent. On gagne vite de l'argent au théâtre, mais on le perd aussi vite. Ce qui coûte le plus cher, ce n'est pas le véritable four, c'est le demi-succès, la pièce qui fait perdre 100 000 francs par jour, et dont on espère trop longtemps que ses recettes vont monter. Et si l'on perd 100 000 francs par jour, ce sera avec une régularité qui défie toute explication. Car lorsqu'un théâtre fait le maximum tous les soirs, cela vient évidemment de ce que le succès du spectacle lui envoie plus de public

qu'il ne peut en contenir, et qu'il refuse du monde. Mais quand les recettes d'un demi-succès sont d'un chiffre très inférieur au maximum, et que ce même chiffre se répète tous les soirs, on ne comprend plus cette quantité constante de fauteuils vides. Une salle en renvoie une autre, c'est un axiome connu dans notre métier, mais qu'un insuccès s'établisse avec cette précision mathématique, reste un des mystères de notre profession. Ce qui nous coûte très cher encore, c'est l'acteur moyen, qui a un cachet de 10 000 francs par jour, qui est indispensable dans la distribution, et dont le nom n'apporte rien à l'affiche. Les vedettes sont chères, mais elles drainent le public. Une bonne pièce sans vedette a souvent moins de chance de réussir, qu'une pièce médiocre avec une vedette. Mais là encore le principe n'est pas absolu, et l'on a vu parfois le contraire se produire. Madeleine Robinson, à qui est dû en partie le grand succès d'*Adorable Julia*, a quitté quelque temps le Gymnase, puisqu'elle attendait un enfant. Les recettes sont tombées, bien sûr, puis se sont relevées parce qu'on voulait en tout cas voir cette pièce fameuse, pour retomber les derniers jours qui précédaient son retour, car alors on préférait attendre qu'elle reprît son rôle. »

Quelle curieuse feuille de température sont les recettes de théâtre. Tout a une influence sur elles. La situation économique, les fluctuations de la Bourse, les chutes du Gouvernement, les grèves, le froid, la chaleur, la pluie, le beau temps. Jadis l'époque du terme jouait un rôle de fièvre dépressive. On a constaté que son influence est nulle aujourd'hui : le prix des loyers est si bas par rapport à tant d'autres. En revanche, la multiplication des automobiles, l'habitude de sillonner les routes durant le week-end porte un coup très dur au théâtre dont les recettes remontaient toujours en fin de semaine. Le bureau de location annonçait : Nous ferons un beau samedi. » Il dit maintenant : « Ce ne sera pas mal pour un samedi. »

La Société des Auteurs, « c'est la Société protectrice du théâtre, dit madame Belin. Non seulement c'est un organe de perception qui exerce une surveillance active sur les droits d'auteurs, mais elle a cru devoir essayer de lutter contre différentes « combines ». Elle a fait voter une loi qui exige une licence pour être directeur de théâtre. Il faut pour l'obtenir avoir une qualification professionnelle, et le bail d'un des théâtres disponibles. Cela limite-t-il les dégâts que pourraient leur faire subir des amateurs mal entendus ? Quoi qu'il en soit, devant l'envahissement des pièces étrangères, elle a fait signer aux directeurs un contrat les obligeant à ne jouer qu'une pièce étrangère contre deux françaises. Naturellement il s'en est trouvé pour obtenir des dérogations, ce qui a amené des bagarres... Les directeurs font trop facilement confiance à une pièce qui a eu du succès à Londres ou à New-York, et ils commettent souvent une erreur, car les réactions du public français — d'ailleurs imprévisibles — ne sont pas les mêmes que là-bas et vice versa.

Mais ils sont tentés par la facilité de l'opération : des agents achètent les droits, généralement un groupe de commanditaires se constitue, bref les procédés financiers du cinéma s'insinuent peu à peu dans le théâtre. Celui-ci a tant de peine à vivre, qu'on lui cherche des secours. On vient enfin, après quinze ans de luttes, de diminuer les taxes qui l'étouffaient. Avant la guerre, 45 p. 100 de ses recettes s'en allaient dans ces taxes. Après la guerre, on les a ramenées à 30 p. 100. Enfin on vient d'établir des taxes progressives favorables à l'exploitation des théâtres. Et puis il y a, au ministère de l'Éducation nationale, une Commission des Subventions, qui en accorde quelquefois, et la direction des Arts et des Lettres a fondé un Comité d'aide à la première pièce. » Tout cela est rassurant : même atteint, le théâtre n'est pas près de mourir, et il aura toujours ses fidèles et ses grands-prêtres, comme il a ses mystères, ses miracles, ses hérésies et ses schismes.

MARIE-ANTOINETTE

L'exposition qu'a consacrée à sa mémoire M. Van der Kemp, conservateur de Versailles, avec l'aide généreuse et efficace de la baronne Elie de Rothschild et du duc de Mouchy, attire au château depuis bientôt deux mois une foule émue et curieuse.

Le catalogue rédigé avec la compétente érudition de mademoiselle Jallut, conservateur au musée de Versailles, contient plus de neuf cent cinquante numéros, ce qui indique l'ampleur de cette manifestation et l'importance des collections nationales, étrangères et particulières, mises à contribution par les organisateurs zélés.

Et ce n'est pas ce qu'il y a de moins touchant dans cette exposition que l'élan avec lequel, du monde entier, on a répondu à leur appel. Des caisses arrivées d'Autriche, de Suède, d'Angleterre et d'Amérique, étaient ouvertes avec fièvre, et dans le vestibule de l'appartement du Dauphin s'entassèrent des choses hétéroclites : des pendules, des coffres, des livres, des meubles, de la literie, des rouleaux de tapis, des dentelles, des éventails, de l'argenterie, de la porcelaine, un coffre-fort rempli de bijoux, des tableaux, et sur une chaise-bidet délicatement sculptée, un grand portefeuille de maroquin négligemment posé était timbré au nom de M. Mercy-d'Argenteau. On pouvait croire à un marché aux puces, à une vente après saisie, à un déménagement. Ou plutôt à un emménagement, car sur une planche à roulettes on posait des meubles que l'on transportait de salon en salon pour chercher leur meilleur emplacement. Ce pouvait être aussi les préparatifs d'une grande fête, car la baronne Elie de Rothschild échangeait avec le duc de Mouchy des propos anxieux : « Les Suédois sont arrivés, il faut faire descendre les archiducs. — Oui, mais les Viennois ne sont pas tous là, et les Américains sont encore au Havre.

— En tout cas, on peut aller chercher le muguet chez madame de Maintenon. » Phrase obscure qui désignait un mobilier qui orne l'appartement de celle-ci. « Où va avoir lieu le mariage ? » se demandait-on encore. « Vaut-il mieux mettre les artistes dans le salon avant, ou après la chambre des enfants ? »

Car c'est avec un grand souci de la chronologie que l'on a voulu, de Schoenbrunn au Temple, évoquer la vie de l'archiduchesse, de la dauphine et de la reine. D'aucuns se sont plaints que les tableaux exposés n'étaient pas uniquement des chefs-d'œuvre, que parmi les meubles et les objets, tous n'étaient pas d'un goût ou d'une qualité à ravir les délicats. Ce n'est pas à ces chicaneurs que l'on a d'abord cherché à plaire, mais aux visionnaires dont l'imagination est toujours prête à ressusciter le passé. Ceux-là, l'ombre charmante de Marie-Antoinette les accompagnait dans leur pèlerinage. Depuis la première salle jusqu'à la dernière, depuis sa miniature de bébé au bonnet de dentelle, jusqu'à cette coiffe sinistre du dessin de David, ils n'ont pensé qu'à elle. Sur les tapis, sur les parquets, ils la voyaient sous ses velours et ses satins, marcher, danser, avec sa grâce inimitable, ou, debout dans les jardins, vêtue de mousseline, coiffée d'une paille fleurie, une pelle ou un râteau enrubanné à la main, sourire au passage du petit carrosse rose du dauphin. C'était elle qui portait ce corset étroit de taffetas vert, et cette minuscule botte de chasse en soie noire, elle qui, penchée sur ce bonheur du jour, écrivait à l'impératrice Marie-Thérèse, et signait : « Sa très humble et soumise fille, Antoine ». Encore elle qui jouait à filer avec ce rouet doré comme un bijou, qui déchiffrait une partition de Grétry reliée de daim vert, qui s'asseyait avec ses amies autour de ce loto, qui taquinait son petit chien dans sa niche de velours bleu, et qui confectionna cette cocarde tricolore pour préserver le dauphin des injures du peuple. Et puis voilà le nécessaire d'argent pour le voyage à Varennes, et les pendants d'oreille qu'elle avait dans sa poche au moment de l'arrestation, et le modeste mobilier du Temple, et ce petit tabouret en forme de cœur où le dauphin sûrement s'asseyait à ses pieds...

Et l'on quitte ces lieux hantés, le cœur et l'esprit pleins du souvenir de la reine, la dernière qui régna à Versailles, et n'y fut jamais bafouée par aucune favorite. Comment s'étonner qu'elle y ait joué leur rôle, qu'elle ait eu leur beauté et leurs caprices, leur insolence et leur frivolité, leur luxe et leurs coteries. Enfant dépaysée, mal mariée à quinze ans, épiée par ses tantes, jalousée par ses belles-sœurs, choquée par son grand-père, même si sa courte destinée ne l'eût conduite au martyre, elle aurait droit encore à toutes les indulgences.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

NEKRASSOV

La nouvelle pièce de Jean-Paul Sartre était attendue dans le frémissement des grandes soirées. D'abord, elle était la nouvelle pièce de Jean-Paul Sartre. Ensuite, Jean-Paul Sartre goûtait les douceurs d'une seconde lune de miel auprès du parti communiste, et l'on savait que *Nekrassov*, farce satirique d'actualité, était écrit de manière à achever de dissiper ce qui pouvait subsister du côté du carrefour de Châteaudun de juste ressentiment à l'égard de l'auteur de *les Mains sales*. Enfin, *Nekrassov* était une pièce à clé, ou presque, et ce double procès de la grande presse et de l'anticommunisme allait mettre en cause, de façon fort désagréable pour les victimes, et par conséquent savoureuse pour les spectateurs, des directeurs de journaux, des écrivains. Bref, *Nekrassov* allait faire du bruit.

Nekrassov n'a fait de bruit qu'en tombant.

Pièce trop longue, verbeuse, déséquilibrée, mal construite, écrite à la hâte, non dans le feu d'une colère vengeresse, mais tout simplement dans la bousculade des répétitions déjà commencées — le théâtre Antoine, qui mettait sa confiance dans le nom, la réputation et le talent de l'auteur, qui après les triomphes de *les Mains sales* et de *le Diable et le Bon Dieu*, croyait pouvoir miser sur Jean-Paul Sartre à coup sûr, et avait en quelque sorte acheté sans voir — cette redoutable machine de guerre est apparue, dès le soir de la première représentation, comme un mauvais épouvantail de carton. Certes, Jean-Paul Sartre a atteint un des buts qu'il s'était assignés : il a scellé son amitié nouvelle avec le parti communiste, à qui son *Nekrassov* ne peut faire nulle peine, même légère, et apporte même au fil des scènes et des répliques, quelques sujets de satisfaction. Pour qui s'est laissé convaincre par *Nekrassov*, il est en effet entendu que l'anticommunisme ne peut être le fait que de malheureux imbéciles, de besogneux tarés, de grotesques ou tout simplement de canailles, que les communistes sont les anges terrestres de la pureté, de la sincérité et de l'amour, et que la politique soviétique est animée d'in-

tentions éperdument bienveillantes à l'égard du monde occidental (si éperdument bienveillantes qu'on en vient même à se demander comment le prolétariat révolutionnaire de ce monde occidental peut encore mettre des espoirs dans une U.R.S.S. si sincèrement amicale à l'égard de ses « exploiteurs »). Mais, précisément, il faut qu'on se soit laissé convaincre, ou plutôt qu'on ait été d'abord convaincu. Il se trouve qu'au théâtre, la volonté de convaincre, l'ardeur à convaincre ne suffisent pas, et souvent même indisposent le spectateur. Une pièce peut agir sur le public, elle peut avoir été écrite pour agir sur le public, pour l'orienter vers certaines réflexions et même pour le disposer à adopter certaines conclusions. Si peu de tendresse qu'on puisse avoir pour le théâtre de propagande, il faut bien admettre qu'il a été écrit — ne serait-ce que dans l'âge d'or espagnol — d'excellentes pièces de propagande et il n'est nullement impossible que nous voyions paraître un jour sur une de nos scènes une bonne pièce de propagande communiste. Encore faudra-t-il que les données d'une telle pièce soient plausibles, que la lumière dans laquelle y seront présentés les personnages des deux camps y soit, au moins en apparence, impartiale, que les conclusions s'imposent sans être imposées ; et surtout, que l'on écoute. Pour qu'une pièce fasse de bonne propagande, il faut d'abord qu'elle soit une bonne pièce. Jean-Paul Sartre a oublié de faire une bonne pièce en voulant faire une bonne propagande. De là l'échec de son entreprise.

Certes, cette entreprise trouve bien quelques partisans pour la défendre. La défense est facile en apparence, au moins dans l'argumentation. *Nekrassov* fustige cruellement l'anticommunisme et la presse du monde capitaliste. Or, nous sommes dans le monde capitaliste. Les critiques qui ont à rendre compte de *Nekrassov* sont payés par les journaux qui les emploient, et ces journaux se sentent visés par *Nekrassov*. Donc, de leurs plumes à gages, de leurs plumes serviles — il faut bien vivre — les critiques écrivent que *Nekrassov* est mauvais, ou bien parce qu'aveuglés par leur propre anticommunisme, ils sont incapables de juger sainement, ou bien parce que, jugeant que *Nekrassov* est bon, ils sont forcés, par ordre supérieur, d'écrire contre leur propre pensée. Le malheur est qu'à supposer même que le monde capitaliste dispose de cette puissante et cohérente organisation qui lui permettrait, en face d'un événement tel que celui qui nous occupe, d'imposer sa loi aux consciences par une consigne d'unanimité digne des démocraties populaires, il faudrait encore nous expliquer pourquoi des journaux qui n'appartiement ni à la grande presse d'information — visée par Sartre — ni à la presse anticommuniste de combat, des journaux qui font même campagne contre l'anticommunisme et montrent une certaine complaisance à l'égard du communisme, ont été aussi sévères pour la pièce de Jean-Paul Sartre que les plus acharnés des adversaires du communisme. A vrai dire, le critique de *l'Humanité* mis à part — et le moins que l'on puisse dire est

que la critique théâtrale de *l'Humanité* n'est pas, plus que les autres rubriques du même journal, guidée par des considérations proprement artistiques, — je ne vois qu'un chroniqueur qui ait donné à *Nekrassov* une approbation quelque peu chaleureuse : et ce chroniqueur est M. Morvan Lebesque, qui écrit dans un hebdomadaire de droite. En revanche, personne n'a été plus dur que M. Robert Kemp dans *le Monde*, que madame Françoise Gignoux dans *l'Express*, et M. Jean Guignebert dans *Libération*, a fait lui-même de sérieuses réserves. Je ne vois pas d'ailleurs que les critiques de la presse « capitaliste » soient particulièrement embarrassés lorsque le Festival de Paris, par exemple, leur donne l'occasion de faire l'éloge des spectacles venus des démocraties populaires, de l'Opéra de Pékin, du Berliner Ensemble de M. Bertolt Brecht. Il faut que les thuriféraires politiques de l'entreprise de Jean-Paul Sartre se fassent une raison : si la satire procommuniste, ou antianticommuniste de Jean-Paul Sartre avait fait une bonne pièce, nous l'aurions dit, quitte à dire en même temps ce que nous pensions des motifs qui avaient déterminé Jean-Paul Sartre à l'écrire et de la valeur de ses arguments, si nous en avions l'envie. Nous autres critiques-esclaves, lorsqu'une pièce est bonne, d'où qu'elle vienne et où qu'elle aille, et fût-elle l'œuvre du plus violent, du plus haineux des adversaires, nous nous sentons obligés de le dire. C'est peut-être là notre esclavage. Les critiques du monde communiste, eux, lorsqu'une œuvre écrite par un adversaire est bonne, ils ne sont nullement gênés pour écrire qu'elle est mauvaise, ou pour garder le silence sur elle. C'est peut-être là leur liberté.

Au reste, si la critique est puissante, elle n'est pas toute-puissante. Même si la tyrannie des puissances capitalistes est aussi despotique que le croient Jean-Paul Sartre et ses nouveaux amis, elle ne l'est pas au point de réduire au silence toutes les voix qui s'élèvent contre elle. La preuve, c'est que la pièce de Jean-Paul Sartre est jouée, qu'elle est jouée, ma foi, dans des conditions très régulières, sur une grande scène de Paris, et que les spectateurs peuvent aller la voir, se faire une opinion et la répandre autour d'eux sans se faire mettre en prison pour cela. Si, en dépit de la critique, ces spectateurs jugeaient la pièce bonne, il me semble que cela se saurait.

La vérité est qu'il ne suffit pas d'être animé, en écrivant une pièce, par la volonté de servir le parti communiste et de nuire à ses adversaires, de représenter le parti communiste comme le sanctuaire de l'innocence et ses adversaires comme le ramassis des poubelles de l'ignominie, pour que la pièce soit bonne. Je veux bien que soit bonne — ce n'est pas ici le lieu d'en discuter — la cause que sert Jean-Paul Sartre. Dans cette hypothèse, il resterait seulement à dire qu'au service d'une cause qui est bonne, Jean-Paul Sartre a écrit une pièce qui ne l'est pas.

Pour ceux qui n'iront pas voir *Nekrassov*, voici l'argument de la pièce : un escroc ruiné et poursuivi par la police, Valera, est sauvé par deux

clochards passablement sartriens au moment où il allait se jeter dans la Seine ; il se réfugie dans la chambre d'une jeune journaliste progressiste, donc honnête et pure, dont le père est également journaliste, mais non progressiste, donc prêt à toutes les basses besognes ; or, le journal où ce méprisable besogneux est titulaire de la rubrique anticommuniste, le *Soir à Paris* (au fait, où Jean-Paul Sartre a-t-il jamais vu une rubrique anticommuniste dans un journal de grande information ?) est fébrilement à la recherche d'aliments pour la campagne qu'exigent de lui son Conseil d'administration — composé de capitalistes inhumains et burlesques à souhait — et le Gouvernement. Justement, un ministre russe n'a pas paru la veille à l'Opéra de Moscou. Il a donc disparu. (Il est vrai que la presse de grande information a pris l'habitude de faire des hypothèses sinistres au sujet de la moindre absence d'une personnalité soviétique à une cérémonie officielle : mais n'est-ce pas à cause de quelques précédents fâcheux ?) L'escroc en fuite a une idée de génie. Avec la complicité de journalistes besogneux, il va se faire passer pour le ministre soviétique en disgrâce, et offrir ses mémoires à *Soir à Paris*. On devine avec quel empressement il est accueilli. Il ne viendrait à l'esprit de personne de supposer que quelqu'un qui apporte à la grande information et à l'anticommunisme de pareils atouts, peut être un imposteur. D'autant qu'il a dans sa poche la liste des personnalités parisiennes à fusiller au lendemain du putsch communiste (on saisit l'ironie de Jean-Paul Sartre : comme si les communistes avaient l'intention de fusiller, comme si les communistes fusillaient jamais qui que ce soit !) Voilà les gens qui figurent sur la liste très honorés. Voilà les gens qui n'y figurent pas humiliés, et inquiets par surcroît. Puisque les communistes ne veulent pas les fusiller, ne sont-ils pas suspects ? Suspects de crypto-communisme ? Bref, la mystification prend force et ampleur, à travers quelques scènes bien venues et drôles (il y en a deux ou trois) et beaucoup d'épisodes inutiles, fâcheusement bavards et lourdement moralisateurs, jusqu'au moment où Valera-Nekrassov, écœuré par la vilenie du monde capitaliste et touché par les vertus de la jeune sainte progressiste, décide de mettre lui-même fin à l'imposture et de dévoiler la vérité au quotidien *le Libérateur*, qui défend les bonnes idées.

Une équipe de bons comédiens a été rassemblée par M. Jean Meyer, metteur en scène, pour défendre *Nekrassov*. Parmi ces comédiens, il faut mettre au premier rang M. Armontel — qui a un métier très sûr et beaucoup d'humanité — et M. Jean Parédès, excellent dans le personnage du journaleux à gages, et M. Chauffard. Le rôle affreusement conventionnel de Valera-Nekrassov est tenu par M. Michel Vitold, qui n'y est pas à l'aise, qui s'y engage et s'y agite trop, qui est gêné par ses qualités mêmes dans un personnage où il eût fallu l'élégante désinvolture d'un Jules Berry.

THIERRY MAULNIER

REINES DE L'OMBRE ET TSARS DE LA NUIT

par Pierre Audiat

La princesse Palatine, qui détestait d'autant plus Madame de Maintenon qu'elle avait pour Louis XIV une amoureuse admiration, écrivait peu d'années avant la mort du roi ces lignes qui éclairent d'un jour inattendu le plus secret des mariages secrets : « Bien que *la vieille* (c'est ainsi que la Palatine désigne Madame de Maintenon qui a soixante-dix-sept ans) soit notre plus cruelle ennemie, je lui souhaite pourtant une longue vie à cause du roi, car tout irait encore dix fois plus mal si le roi venait à mourir maintenant. Il a tant aimé cette femme qu'il ne lui survivrait pas ; aussi souhaité-je qu'elle vive encore de longues années. »

« Il a tant aimé cette femme... » Voilà qui brouille l'image, traditionnelle, d'un Louis XIV épousant, sous la pression de ses confesseurs et pour mettre un point final à ses égarements amoureux, la « veuve Scarron » qui, froide de raison et de sens, l'aiguillera vers une dévotion morose, prendra sur lui une autorité croissante, et, exerçant une tyrannie domestique, transformera le plus grand roi du monde en un vieillard irritable et bougon, gourmandant comme un bourgeois aigri la compagne dont il a toujours supporté le joug avec impatience.

De tous les portraits sans ressemblance avec leurs modèles que nous a légués la légende, celui de Madame de Maintenon est l'un des plus infidèles. Il faut reconnaître que le mystère dont elle s'est entourée, autant que son inclination naturelle à demeurer indéchiffrable, ont contribué à égarer témoins et historiens. Elle disait, lorsqu'elle était « institutrice » de Saint-Cyr : « Je serai une énigme de l'Histoire. » Assurément, elle faisait ainsi allusion à sa situation sans exemple : unie à Louis XIV par un mariage secret, vivant avec le roi dans une familiarité qui ne laissait aucun doute sur les liens qui l'enchaînaient à lui, mais se heur-

tant à sa volonté irréductible de ne pas *déclarer* le mariage, sachant bien en effet qu'elle ne pouvait être reine de France, cherchant, sans le trouver, un biais par lequel elle sortirait d'une ombre qui l'enveloppait d'une atmosphère trouble, Madame de Maintenon n'était la femme de Louis XIV que devant Dieu. Devant les hommes elle était moins, beaucoup moins, que ces favorites, reconnues, elles, et déclarées, et affichées, et produites dans une lumière si brillante qu'elles éclipsaient les reines couronnées. Inutile d'attendre de l'unique confident une heureuse indiscrétion, impossible même de la provoquer. Madame de Maintenon sachant pertinemment que si elle s'avisait de forcer le silence du roi, elle verrait non pas tranchés des liens religieux que rien, sinon la mort, ne pouvait plus rompre, mais — chose beaucoup plus grave pour elle — rejetés l'estime, la sympathie, l'affection du maître, sans lesquels elle n'eût été qu'un fétu dans le torrent des jalousies, des rivalités et des haines déchaînées,

Tous les portraits de Madame de Maintenon, si dissemblables qu'ils fussent, devaient, on le sentait bien, être retouchés, voire entièrement repris. C'est le mérite majeur de M. Jean Cordelier d'avoir, dans un livre[1] dont le déroulement a la lenteur souveraine d'un fleuve portant doucement et agréablement le lecteur entre des rives changeantes et pittoresques, tenté et probablement réussi de saisir, par raisonnement et par intuition, un personnage dont les apparences sont des déguisements. Car tout est travesti dans sa vie ; elle est la *veuve* de Scarron, sans, vraisemblablement, avoir été sa femme ; elle est *marquise de Maintenon* seulement par l'achat d'une terre qui lui donne et son titre et son nom, elle est *l'épouse d'un roi* sans être reine.

On ne peut dire que M. Jean Cordelier se soit lancé dans des explorations dont il aurait rapporté des trouvailles ; on ne voit point qu'il y ait dans son ouvrage de ces *inédits* — souvent factices, d'ailleurs — qui justifient les thèses originales et les aperçus nouveaux. Il a seulement lu et médité intelligemment les documents d'époque, nombreux mais subtilement tronqués, que les acteurs et les spectateurs nous ont laissés ; il a confronté avec attention les interprétations qu'en ont données avant lui des exégètes plus ou moins qualifiés. De ces éclaircies qui brusquement — telle la lettre citée de la Palatine — nous révèlent ce qui était passé inaperçu, il a tiré très ingénieusement profit. Surtout il ne s'est jamais départi de ce sens de la réalité — on le nomme aussi « bon sens » — qui tient en bride notre imagination et qui l'empêche de se laisser aller aux divagations auxquelles s'abandonnent parfois avec une complaisance toute paternelle les historiens, je dis : les plus solides et les plus sérieux. Comme il arrive lorsqu'on a vécu longtemps dans l'intimité d'un personnage, et qu'on le connaît — du moins on le pense — « sous toutes les coutures », M. Jean Cordelier s'est fait de Madame de Maintenon une image tellement précise qu'il ne saurait plus en accepter d'autres. Elle a pour lui, l'authenticité indiscutable des personnages

1. *Madame de Maintenon. Une Femme au Grand Siècle* (Editions du Seuil).

créés par les romanciers : comment concevrait-on que la duchesse de Langeais ou Madame de Rénal ne soient pas entièrement, physiquement ou psychologiquement, vraies ? Les points d'interrogation qui peuvent éclore dans les marges du livre sous le crayon d'un lecteur averti étonneraient sans doute l'auteur, autant que si l'on avait dit à Balzac et à Stendhal que leurs héroïnes n'étaient peut-être pas telles qu'ils les ont décrites. Sur beaucoup de points de détail, une discussion avec M. Jean Cordelier pourrait être instituée qui, au demeurant, ne conduirait à aucune certitude, mais sur l'essentiel, c'est-à-dire sur les traits fondamentaux du caractère de Madame de Maintenon et sur les moments critiques de son existence, il semble bien que son plus récent historien ait vu juste et qu'il ait ainsi déblayé un terrain encombré de thèses, d'hypothèses bizarres et quelquefois absurdes.

Par exemple, il faut admettre, sous peine de ne plus rien comprendre, que la marquise de Maintenon fut la maîtresse de Louis XIV quelques années avant la mort de la reine Marie-Thérèse, mort que rien ne faisait prévoir (Marie-Thérèse n'avait que quarante-cinq ans), mais qui permit ce compromis entre la dignité royale, la morale et l'amour que fut le mariage secret. A quand remonte cette liaison clandestine ? A la disgrâce de Madame de Montespan, comme le pense M. Jean Cordelier, ou, plus loin encore, au moment où Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, n'était que la gouvernante voilée des enfants adultérins que le roi avait eus de la favorite titulaire ? On ne sait, mais ce qui paraît hors de doute, c'est que Louis XIV n'eût point « dans la vigueur de l'âge et dans le comble de la gloire » (Spanheim, ambassadeur d'Allemagne, 1690) épousé par raison une femme de quarante-huit ans — son aînée — d'un rang inférieur à celui de ses ex-favorites et incommensurable au sien s'il n'y avait eu déjà entre elle et lui un attachement assez fort, et plus charnel que sentimental. D'ailleurs les confidences murmurées par Madame de Maintenon avant et après le mariage, les coupures pratiquées dans sa correspondance, sont significatives. Loin d'être prématurément glacé, Louis XIV eut longtemps une vigueur physique qu'il manifesta tant à la chasse qu'au déduit ; Madame de Maintenon, discrètement, se plaint d'être entraînée dans des activités qui ne sont plus ni de son goût, ni de son âge.

Autre contresens que rectifie M. Jean Cordelier : l'emprise qu'aurait eue Madame de Maintenon sur le roi, la part qui serait la sienne dans la révocation de l'édit de Nantes ou dans la lutte contre les jansénistes, le rôle de premier ministre en jupons qu'elle aurait joué, vers la fin du règne, dans la conduite des affaires publiques. S'il est vrai que, venus les temps difficiles et les heures sombres, Madame de Maintenon réconforta par ses conseils Louis XIV plus désemparé qu'il ne le laissait paraître (à plusieurs reprises, le roi *pleure* devant elle, et même devant ses ministres), s'il est vrai aussi que, comme toutes les dames bien en cour, elle s'efforça de caser sa famille et ses amis, elle ne s'immisça dans l'État qu'avec une extrême prudence. Connaissant l'humeur de Louis XIV,

ç'eût été de sa part folie que de prétendre lui imposer ses volontés ou fléchir sa politique. Tout au plus elle avait *voix consultative ;* le roi l'écoutait, car elle avait l'esprit bon et « solide », mais il ne la suivait que lorsque ses avis correspondaient à ses opinions.

A l'opposé de ce qu'on a dit, elle vit dans la peur flagrante de déplaire à son seigneur et maître — c'est le mot. Elle se sent si vulnérable, si isolée, si menacée qu'elle se garderait bien de couper ou d'obstruer la route royale par des intrigues ou des menées souterraines. On le voit clairement lorsque, séduite par les attraits du quiétisme et le charme de Fénelon, elle s'est laissée entraîner dans la voie dangereuse de l'hérésie. Si elle se retourne, avec vivacité, sévérité, cruauté, contre Madame Guyon et contre le « cygne de Cambrai » becqueté par « l'aigle de Meaux », c'est justement qu'elle veut racheter une faute qui, exploitée par ses ennemis, serait de nature à la perdre irrémédiablement aux yeux du roi. Elle dénonce et « brûle » ses anciens complices pour n'être pas accusée de complicité. Dur et périlleux métier qu'être reine de l'ombre, quand on a épousé le Roi-Soleil !

Au surplus, ni reines, ni favorites n'eurent sur Louis XIV une influence comparable à celle que les femmes, légitimes ou illégitimes, exercèrent sur les Bourbons et sur les Valois. Madame de Maintenon fait figure d'écolière timide auprès de Madame de Pompadour, de Gabrielle d'Estrées, de la duchesse d'Étampes ou de Diane de Poitiers. Cette dernière notamment, sommet du triangle dont Henri II et Catherine de Médicis formaient la base, se révèle de plus en plus comme ayant virtuellement régné par souverain interposé. Dans une curieuse rencontre, M. Adrien Thierry, ambassadeur de France, et M. Philippe Erlanger, viennent de consacrer deux importants ouvrages [1] à celle qui fut Diane de Poitiers, comtesse de Brézé, grande sénéchale, duchesse de Valentinois, et dont le croissant lunaire sommait, avec un orgueil quelque peu cynique, les initiales *D* et *H* accolées. De la légende, tenace, qui voulait que Diane eût été successivement la maîtresse du père et du fils, de François Ier et de Henri II, il ne reste exactement rien. Si théoriquement, Diane eût pu accéder au rang de favorite du roi-chevalier, tout montre qu'elle n'en eut ni le désir ni la possibilité : la chasse royale était bien gardée par les favorites titulaires, la comtesse de Châteaubriant, puis la duchesse

1. Utilisant avec science et goût des documents qu'avait rassemblés son beau-père, le baron Henri de Rothschild, M. Adrien Thierry a publié (aux Editions *La Palatine*, Genève et Paris) cette étude présentée comme un ouvrage de luxe, rehaussée par des dessins en couleurs, la plupart de François Clouet, reproduits à merveille. Un des intérêts du livre, mais non pas le seul, vient des rapports qu'Alvarotto, représentant du duc de Ferrare en France, adressait à son maître : nous plongeons ainsi des regards directs sur la cour de François Ier et de Henri II. Aux lecteurs de la *Revue de Paris* (voir la livraison d'avril 1955), M. Philippe Erlanger a déjà donné une idée de l'œuvre qui vient de paraître : *Diane de Poitiers* (Gallimard). Il est superflu de louer l'étendue et la sûreté de l'information, la finesse d'esprit, l'élégance d'écriture, qui sont celles de M. Philippe Erlanger : le livre se rangera de lui-même dans « les bonnes bibliothèques ».

d'Étampes, et, d'autre part, tant que vécut son mari, ami très cher de François Ier, elle fut, selon toute apparence, une épouse exemplaire.

L'amitié amoureuse (et un peu plus) nuancée d'affection maternelle dont elle entoura le futur Henri II, de dix-huit ans plus jeune qu'elle, reste d'origine et de nature assez mystérieuses. Hypospade, Henri II ne fut, après une intervention chirurgicale, guéri de son infirmité que plusieurs années après son mariage avec Catherine de Médicis — ils avaient l'un et l'autre quatorze ans à sa célébration. Cependant, comme le prince Henri n'était pas héritier de la couronne, et que rien n'annonçait la disparition de son frère aîné, ce ne fut point, croit-on, l'ambition qui incita Diane à le prendre dans ses filets. D'où naquit un attachement, véritablement fort comme la mort ? Un fait est patent : la soumission adorante de Henri II à Diane, son dévouement total à une maîtresse impérieuse et belle, la tendresse de Diane envers son amant, le soin, parfois maladroit et malheureux, qu'elle prit de sa santé, de son ménage, de sa gloire. Elle régentait le roi — et la reine — mais avec amour ; elle ressemblait un peu à ces maîtresses âgées qui marient leur fille à leur amant ; un parfum d'inceste flotte autour des trois initiales enlacées dans les parterres, sur les boiseries et les hautes cheminées.

Assoiffée d'argent ? Bien sûr, mais guère plus que ses contemporains dont le désintéressement n'était point la première vertu. Il eût paru alors naïf — combien nous avons évolué ! — de s'occuper des affaires de l'État sans faire les siennes. Plus dangereuses étaient ses interventions dans la grande politique d'où dépend la guerre ou la paix. Là, réellement, elle imposa sa volonté, elle régna beaucoup plus souverainement qu'aucune autre reine, couronnée ou non, avant et après elle. A distance, on croirait que sa souveraineté ne fut point contestée ; en fait, Diane essuya souvent des rebuffades. Même la jeune reine Catherine regimba parfois durement contre celle qui la *secondait* trop bien. Si l'on en croit Alvarotto, Catherine de Médicis répondit un jour à Diane qui lui demandait ce qu'elle lisait : « Je lis des histoires de France ; j'y vois que toujours il est arrivé que les putains ont dirigé les affaires de la France. » « Puis elle la planta là », ajoute le représentant du duc de Ferrare.

Aux reines de l'ombre en France correspondent symétriquement en Russie les tsars de la nuit, ainsi que les Moscovites appelaient les favoris qui se succédaient dans le lit des tsarines au XVIIIe siècle. Ces empereurs à éclipses, quoi qu'on en ait dit, n'eurent jamais beaucoup d'influence sur la politique russe. La Grande Catherine, en particulier, à qui l'on prête, par erreur, la prodigalité amoureuse de sa tante, la tsarine Elisabeth, fut passionnée, certes, et capable « d'emballements », mais jusqu'à la tête — exclusivement. Les noms de quelques-uns de ses amants : Stanislas-Auguste Poniatowski qui par sa grâce, fut roi de Pologne et, par sa volonté, perdit son royaume, Orlov qui la fit tsarine et devint fou, Potemkine qui connut pendant deux ans « la vie inimitable », font illusion. Ces illustres n'étaient pour elle ni plus ni moins que les obscurs qui s'appelaient Korsakoff, Yermoloff ou Mamonoff ; des

favoris, avec tous les honneurs, avantages et servitudes attachés à ce nom. Avec une simplicité dénuée d'hypocrisie, Catherine II accordait le titre de favori comme elle eût accordé celui de grand chambellan ou de grand écuyer ; quand, par raison ou par caprice, elle congédiait le titulaire, elle l'indemnisait, s'efforçant de rester avec lui en termes amicaux. A quoi l'on peut reconnaître en elle un caractère plutôt masculin que féminin. Quant à laisser prendre aux tsars de la nuit les rênes de la troïka impériale, *niet !* M. Henry Vallotton — qui nous donne une excellente biographie de Catherine II [1], n'a pas omis les traits qui rapprochent la Grande Catherine des monarques qui prirent toujours soin de séparer l'amour et l'État.

PARMI LES LIVRES : LE MUR DE LA VIE PUBLIQUE

— Entreprendre de retracer l'histoire des relations internationales depuis le moyen âge jusqu'à nos jours est un dessin hardi et d'un réalisation difficile : autant dire qu'il s'agit d'écrire, sous un angle d'une très grande ouverture, l'histoire du monde. Seul un historien comme M. Pierre Renouvin, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, pouvait mener à bien ce projet, à condition qu'il fût assisté de collaborateurs de classe, tels que MM. Gaston Zeller, professeur à la Sorbonne, André Fugier, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, François L. Ganshof, professeur à l'Université de Gand. Sur les sept tomes que comprendra l'ouvrage [2] cinq ont déjà paru et il est permis d'admirer cet immense panorama.

Œuvre d'universitaires, cette publication s'adresse, est-il besoin de le dire ? essentiellement aux universitaires. Les simples curieux, dont les connaissances historiques sont incertaines ou flottantes, ne suivront le train qu'au prix d'un effort qu'ils soutiendront avec peine, mais s'ils ont le courage, un peu téméraire, de participer à cette exploration dans le temps et dans l'espace, ils en ramèneront une ample moisson. Car pour M. Renouvin l'expression « relations internationales » comprend *tous* les rapports de voisinage, qu'ils soient bons ou mauvais, entre états, peuples ou nations. Encore est-il que le mot « voisinage » est impropre ; car la curiosité et l'avidité ont de tout temps porté les hommes à se chercher des amis ou des ennemis, bien au-delà de leurs frontières ; ce n'est pas seulement par-dessus le mur mitoyen mais par-dessus tous les murs qu'ils ont voulu jeter leurs regards. D'où trois sortes d' « agents de liaison » qu'on retrouve à chaque époque : les guerriers, les ambassadeurs, les commerçants.

1. Ambassadeur de Suisse, M. Henry Valloton à qui l'on doit plusieurs ouvrages historiques de qualité a su éclairer l'histoire du règne de Catherine par les rapports des ambassadeurs étrangers à Saint-Pétersbourg. Le livre : *Catherine II* (Fayard, éditeur) est des plus attachants.
2. *Histoire des Relations internationales* (Hachette).

Comment à la notion médiévale de chrétienté qui rassemble, non sans mal, les chrétiens pour les opposer aux païens succède, au XVe et au XVIe siècles, l'idée de nationalismes perméables en temps de paix, mais hérissés en temps de guerre ; comment le concept de nations entre en lutte, depuis la Révolution jusqu'à nos jours, avec des idéologies plus vastes — ou plus étroites ; quelles lois ou quels usages définissent ces relations pacifiques ou belliqueuses, c'est ce que nous apprennent des historiens capables de dégager les idées ensevelies sous l'amas des faits. Tout, ici, est bien en place ; ensemble et détails sont disposés de telle sorte qu'ils se font réciproquement valoir. L'ouvrage a les solides qualités des tableaux d'histoire qui ornent les galeries des palais nationaux, où les voluptueux passent rapidement.

— Pourtant, même dans les correspondances diplomatiques, il n'est pas rare de découvrir une « sensualité » qui leur donne beaucoup d'attrait. Quel que soit le nom qu'ils aient pris : orateurs, ambassadeurs, observateurs, représentants, négociateurs, les diplomates ont pour mission de regarder par-dessus le mur de la vie publique et de rapporter à leurs mandants ce qu'ils ont surpris. Cette curiosité, cette indiscrétion professionnelle est évidemment incompatible avec l'indifférence ou le détachement des choses humaines. Il faut au contraire avoir les pieds sur terre, connaître d'expérience quels ressorts font mouvoir les hommes, utiliser sans trop de scrupules toutes les passions, les bonnes et les mauvaises, bref, penser et agir en réaliste. Si, par bonheur, l'observateur est aussi un écrivain, alors il nous donne des pages auprès desquelles les meilleurs morceaux des historiens et des romanciers paraissent artificiels. Ainsi les rapports diplomatiques de Machiavel éclipsent son œuvre proprement littéraire — poésie, comédies, essais — qui est pourtant loin d'être négligeable.

On hésite à recommander l'acquisition des deux volumes massifs où M. Edmond Barincou, au prix d'un colossal labeur, a rassemblé et présenté la correspondance de Nicolas Machiavel, mais seulement parce que la dépense est importante [1]. Si l'on « n'y regarde pas » et que l'on s'intéresse aux tragédies, aux mélodrames et aux comédies de la Renaissance italienne, alors on entre en possession d'un trésor pour ainsi dire inépuisable. Une truculente — et lyrique — préface de Jean Giono vous met en appétit, M. Edmond Barincou vous prend par la main et ne vous lâche pas, vous n'avez plus qu'à vous abandonner aux joies, sans cesse renouvelées, d'accompagner Nicolas Machiavel sur les routes d'Italie, de France, d'Allemagne, et de participer, en tout repos, à sa vie magnifique et dangereuse.

— Faute de pouvoir entreprendre un si coûteux voyage, vous suivrez

1. *Toutes les lettres de Machiavel*, 2 vol. de 600 pages chacun : 2 900 fr. (Gallimard).

à moindres frais le cardinal de Florence, Alexandre de Médicis, dans la légation qu'il eut en France de 1596 à 1598. Il était envoyé par le pape, afin de se rendre compte, par lui-même, de trois choses : la température catholique en France après un demi-siècle de guerres religieuses ; l'état d'âme réel du roi Henri IV, qui avait bien abjuré mais dont les sentiments profonds restaient douteux ; enfin ses intentions touchant son remariage, après que son premier mariage avec Marguerite de Valois eut été annulé : voulait-il épouser sa maîtresse, Gabrielle d'Estrées, ou Marie de Médicis ? Les lettres du cardinal de Florence, qui nous donnent un aperçu incomparable de la France et de la cour d'Henri IV à la fin du XVIe siècle, dormaient depuis trois siècles et demi dans les archives du Vatican. M. Raymond Ritter, bien qu'il ne soit pas un historien de métier, a eu l'excellente idée de les tirer de leur sommeil, puis de les présenter avec érudition et talent [1]. M. Léon Bérard, de l'Académie française, a lesté l'ouvrage d'une substantielle préface qui nous fait regretter son excessive discrétion littéraire. L'ensemble est, comme on dit, de tout premier ordre.

— Il y a encore beaucoup à gratter dans les archives secrètes, on le voit. Aussi M. Jacques Bolle a-t-il raison d'entreprendre, avec l'assistance de M. Gino Corti, le déchiffrement des archives médicéennes, de François Ier à Louis XIII. Il nous promet des révélations et nous l'en croyons volontiers. Dès aujourd'hui, il nous donne un échantillon de ses découvertes par la publication des lettres de l'agent florentin, concernant la mort de Gabrielle d'Estrées [2]. Peu de choses nouvelles, mais importantes. Je pense toutefois que M. Jacques Bolle s'est trompé en voulant donner l'allure d'un roman policier à son récit. On ne vise pas plus deux publics que deux lièvres à la fois ; le faire est un sûr moyen de les manquer tous les deux.

SURVOLS ET PARACHUTAGES

— En survolant très haut le monde et son histoire, certains espèrent apercevoir le tracé d'une piste que leur imagination pourrait prolonger avec certitude. Étant donné que là où est l'homme là est l'histoire, cela revient à supposer que l'humanité, marchant en une direction donnée, tend vers un but encore invisible.

Sur cette hypothèse, que soutient la foi en un univers intelligible, on a bâti diverses théories dont M. P.-H. Simon, avec une concision, une clarté et une élégance d'écriture rarement réunies, nous donne un lumineux exposé dans *L'Esprit et l'Histoire* [3]. Les rêveries philosophiques sur ce thème n'ont pas manqué depuis deux siècles ; elles ont pris un carac-

1. *Lettres du cardinal de Florence sur Henri IV et sur la France* (Grasset).
2. *Pourquoi tuer Gabrielle d'Estrées ?* (La Nef de Paris).
3. Editions Armand Colin.

tère plus aigu, ou plus agressif, depuis qu'a été écartée par beaucoup une explication religieuse qui ne s'embarrassait pas de la discordance visible entre ce qu'on observe et ce qu'on *doit* croire : en plaçant le but final au-delà de notre temps et de notre espace, on n'avait point à rendre compte des tours et des détours, des élans arrêtés net, des rebroussements subits, des gouffres brusquement creusés sur la route des hommes puisque l'on était certain que Dieu guidait ceux-ci vers lui-même. Du jour où la Providence a été laïcisée, il a fallu nous tarabuster le cerveau pour trouver un sens à la « caravane humaine », comme disait Lamartine. Et les conclusions auxquelles parviennent les historiens-philosophes ne sont pas convaincantes, il s'en faut. Ni la réponse humaniste, ni la réponse marxiste, ni la réponse existentialiste ne s'imposent avec une autorité évidente ; si la réponse humaniste étreint cette vérité que l'homme est en une certaine mesure capable de modeler *son* histoire, la réponse existentialiste rejoint, par des pirouettes, la réponse marxiste qui est bien le plus impudent dogmatisme qu'on ait voulu imposer à des êtres doués de raison. Affirmer que le sens de l'histoire — on le connaît donc ? — mène à la disparition des classes sociales et à la dictature d'un prolétariat (quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre le prolétariat de 1840 et les travailleurs de 1955 ?) actuellement asservi par le capitalisme, prescrire que la liberté consiste à se couler dans le sens de l'Histoire et par conséquent à assurer la victoire du communisme universel, c'est commettre un abus de confiance en éblouissant les badauds par l'évocation d'une histoire qu'ils ignorent et par l'emploi d'un vocabulaire philosophique auquel ils ne comprennent goutte. Le livre de M. P.-H. Simon sera très utile à ceux qui ne veulent pas se laisser bluffer par des prophètes arrogants.

— M. René Sédillot se borne — et c'est déjà bien joli — à survoler l'histoire de France depuis ses origines jusqu'en 1953 [1]. Il ne prétend pas découvrir, d'après son passé, l'avenir de notre pays, mais il observe quelques « constantes » dont les principales sont la révolte des féodalités protéiformes contre le pouvoir central et la révolte du contribuable contre le fisc. Ce n'est pas assurément toute l'âme de la France, mais ce sont bien des traits fondamentaux de son caractère. M. René Sédillot ne croit pas non plus aux développements linéaires, et au glissement vers la nuit après le plein soleil, après le grand orage. Comme il le dit spirituellement, « la France a déjà prouvé qu'une nation peut être et avoir été ».

— De ces hauteurs historiques descendons vers l'histoire terre-à-terre, celle qui est pétrie dans le sang et dans la boue. M. Jean Rénald nous parachute — c'est à peine une image — à Dien-Bien-Phu [2] et nous fait

1. *Survol de l'Histoire de France* (A. Fayard).
2. *L'Enfer de Dien-Bien-Phu* (Flammarion).

vivre ce mélodrame épique. Le récit lui-même change de rythme et de ton selon que l'on passe de l'arrière où les états-majors discutent stratégie, à la cuve infernale où meurent, avec une abnégation héroïque, les sacrifiés.

— Mais voici que M. J. Dannaud nous apporte avec *La Guerre morte*[1] un témoignage vraiment hors série sur la guerre d'Indochine. Même si nous ne savions pas que M. J. Dannaud est un jeune universitaire, lancé un peu par hasard en Indochine, mais retenu là-bas par la grandeur et les misères de la servitude militaire, puis volontairement attaché à ce canton d'Asie où se perçoivent des affinités imprévues entre l'Orient et l'Occident, nous devinerions qu'il possède une grande culture et qu'il a reçu le don de méditer « à ras de terre ». L'ouvrage se présente d'abord comme un recueil, somptueux, de documents photographiques pris par des correspondants de guerre dont plusieurs ont payé de leur vie des clichés saisissants. Mais, en lisant les textes qui font cortège aux images, nous franchissons le miroir, et, guidés par M. J. Dannaud, nous entrons dans le domaine, mi matériel mi spirituel, où les réalités de la guerre nous apparaissent comme le simple reflet de son « idée », au sens platonicien du mot. Et pas la moindre littérature, pas de style à effet : les mots tombent gravement comme des pierres dans un puits : « L'on commença à recevoir les moyens de gagner la guerre, quand on n'avait plus le moyen de la gagner. »... « Nous porterons longtemps en nous-mêmes la présence ennemie flottant avec une densité insupportable sur une rizière absolument vide. »... « Après la bagarre on est plein de bonté avec les vivants parce qu'on ne peut plus l'être avec les morts. » Le fantôme de Vigny se profile sur le delta tonkinois.

PIERRE AUDIAT

1. *Revue d'Indochine*, 20, rue La Boétie, Paris.

tère plus aigu, ou plus agressif, depuis qu'a été écartée par beaucoup une explication religieuse qui ne s'embarrassait pas de la discordance visible entre ce qu'on observe et ce qu'on *doit* croire : en plaçant le but final au-delà de notre temps et de notre espace, on n'avait point à rendre compte des tours et des détours, des élans arrêtés net, des rebroussements subits, des gouffres brusquement creusés sur la route des hommes puisque l'on était certain que Dieu guidait ceux-ci vers lui-même. Du jour où la Providence a été laïcisée, il a fallu nous tarabuster le cerveau pour trouver un sens à la « caravane humaine », comme disait Lamartine. Et les conclusions auxquelles parviennent les historiens-philosophes ne sont pas convaincantes, il s'en faut. Ni la réponse humaniste, ni la réponse marxiste, ni la réponse existentialiste ne s'imposent avec une autorité évidente ; si la réponse humaniste étreint cette vérité que l'homme est en une certaine mesure capable de modeler *son* histoire, la réponse existentialiste rejoint, par des pirouettes, la réponse marxiste qui est bien le plus impudent dogmatisme qu'on ait voulu imposer à des êtres doués de raison. Affirmer que le sens de l'histoire — on le connaît donc ? — mène à la disparition des classes sociales et à la dictature d'un prolétariat (quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre le prolétariat de 1840 et les travailleurs de 1955 ?) actuellement asservi par le capitalisme, prescrire que la liberté consiste à se couler dans le sens de l'Histoire et par conséquent à assurer la victoire du communisme universel, c'est commettre un abus de confiance en éblouissant les badauds par l'évocation d'une histoire qu'ils ignorent et par l'emploi d'un vocabulaire philosophique auquel ils ne comprennent goutte. Le livre de M. P.-H. Simon sera très utile à ceux qui ne veulent pas se laisser bluffer par des prophètes arrogants.

— M. René Sédillot se borne — et c'est déjà bien joli — à survoler l'histoire de France depuis ses origines jusqu'en 1953 [1]. Il ne prétend pas découvrir, d'après son passé, l'avenir de notre pays, mais il observe quelques « constantes » dont les principales sont la révolte des féodalités protéiformes contre le pouvoir central et la révolte du contribuable contre le fisc. Ce n'est pas assurément toute l'âme de la France, mais ce sont bien des traits fondamentaux de son caractère. M. René Sédillot ne croit pas non plus aux développements linéaires, et au glissement vers la nuit après le plein soleil, après le grand orage. Comme il le dit spirituellement, « la France a déjà prouvé qu'une nation peut être et avoir été ».

— De ces hauteurs historiques descendons vers l'histoire terre-à-terre, celle qui est pétrie dans le sang et dans la boue. M. Jean Rénald nous parachute — c'est à peine une image — à Dien-Bien-Phu [2] et nous fait

1. *Survol de l'Histoire de France* (A. Fayard).
2. *L'Enfer de Dien-Bien-Phu* (Flammarion).

vivre ce mélodrame épique. Le récit lui-même change de rythme et de ton selon que l'on passe de l'arrière où les états-majors discutent stratégie, à la cuve infernale où meurent, avec une abnégation héroïque, les sacrifiés.

— Mais voici que M. J. Dannaud nous apporte avec *La Guerre morte*[1] un témoignage vraiment hors série sur la guerre d'Indochine. Même si nous ne savions pas que M. J. Dannaud est un jeune universitaire, lancé un peu par hasard en Indochine, mais retenu là-bas par la grandeur et les misères de la servitude militaire, puis volontairement attaché à ce canton d'Asie où se perçoivent des affinités imprévues entre l'Orient et l'Occident, nous devinerions qu'il possède une grande culture et qu'il a reçu le don de méditer « à ras de terre ». L'ouvrage se présente d'abord comme un recueil, somptueux, de documents photographiques pris par des correspondants de guerre dont plusieurs ont payé de leur vie des clichés saisissants. Mais, en lisant les textes qui font cortège aux images, nous franchissons le miroir, et, guidés par M. J. Dannaud, nous entrons dans le domaine, mi matériel mi spirituel, où les réalités de la guerre nous apparaissent comme le simple reflet de son « idée », au sens platonicien du mot. Et pas la moindre littérature, pas de style à effet : les mots tombent gravement comme des pierres dans un puits : « L'on commença à recevoir les moyens de gagner la guerre, quand on n'avait plus le moyen de la gagner. »... « Nous porterons longtemps en nous-mêmes la présence ennemie flottant avec une densité insupportable sur une rizière absolument vide. »... « Après la bagarre on est plein de bonté avec les vivants parce qu'on ne peut plus l'être avec les morts. » Le fantôme de Vigny se profile sur le delta tonkinois.

PIERRE AUDIAT

1. *Revue d'Indochine*, 20, rue La Boétie, Paris.

LE MOIS A PARIS

Festival Picasso. — Degas. — Les Nabis. — Une exposition jumelée — au musée des Arts Décoratifs et à la Bibliothèque nationale (en attendant, sans doute, une troisième consacrée aux dessins, aux sculptures et aux céramiques) — tente d'emprisonner Protée comme nous l'avions tenté ici-même [1]. La première de ces rétrospectives, faisant presque abstraction des époques *bleue* et *rose*, sous-entend que le vrai Picasso ne commencerait qu'avec les jeux de construction ou de désagrégation du Cubisme, les terribles amalgames de la face et des profils et les attentats divers perpétrés sans arrêt contre la personne humaine par un inventeur démoniaque et merveilleusement doué, qu'une progression à rebours conduit du normal au monstrueux, du viable à l'inorganique. Par bonheur (si l'on peut parler ici de bonheur), la présentation, rue Richelieu, des estampes gravées sur cuivre ou sur pierre, du *Repas frugal* et de la série des *Saltimbanques* (1904-1905), de la période de nus dite *antique*, de l'admirable ensemble de pièces inédites, contemporaines de l'illustration du *Chef-d'œuvre* inconnu et des *Métamorphoses*, qui, sous le nom de « suite Vollard » composent des duos divers (l'*Artiste et son modèle*, la *Femme et le Minotaure*, l'*Homme qui veille sur l'endormie*), révèle d'autres aspects que l'aspect maléfique et *casse-tout* du malaguène, tandis qu'une série de portraits — *Vollard*, *Valéry*, *Rembrandt*, *Balzac*, etc. — le montre penché sur les mystères individuels. La supériorité dans le blanc et noir, d'un des plus grands virtuoses, d'un des plus grands aventuriers du dessin, moins fait pour les caresses du pinceau que pour les

1. Voir *Revue de Paris*, septembre 1954 : « A la recherche de Picasso ».

virulences de l'acide et de la pointe, paraît manifeste (à moins que l'agressivité de certaines couleurs ne soit admirée pour ce qu'elles ajoutent de malaise et d'étrangeté à certaines toiles). Main *capable de tout*, au sens le plus créateur et le plus cruel du mot.

— Passer à l'exposition des Nabis, c'est changer du tout au tout de climat. Penchés sur le merveilleux quotidien, Bonnard, Vuillard, Roussel excluent le tragique, la mort, les contradictions, les incompatibilités, et nous mènent au cœur d'intimités qui semblent aujourd'hui légendaires parce qu'elles évoquent une sérénité que, sans doute, nous ne connaîtrons plus.

L'*Hommage à Cézanne*, de Maurice Denis, unit, comme *Les Cinq* de Vallotton, ceux qui se nommaient par jeu les Prophètes (ou *Nabis*). Avec Sérusier, Ranson, Lacombe, le musée d'Art moderne les montre dans la diversité de leurs recherches : grandes décorations, maquettes de théâtre, affiches, estampes, illustrations, sculptures. Moins tributaires de Cézanne et de Gauguin, et résistant aux théories, c'est Monet, c'est Redon, c'est Renoir, c'est Degas surtout que Bonnard et Vuillard ont choisi pour maîtres. Degas, par ses « coupes » imprévues, ses dominantes, l'emploi exquis des chauds et des froids, l'importance que prennent dans son œuvre la vie des chambres — cabinets de toilette, salles ou foyers de théâtre — et les gestes familiers, préside à leurs débuts vers 1890. Traitant souvent les mêmes thèmes, ils y apporteront des attendrissements et une allégresse interdits à l'ermite de la rue Victor-Massé.

L'exposition organisée galerie Beaux-Arts au profit de la Ligue contre le Taudis — Dieu sait dans quel taudis vivait le peintre des jockeys et des danseuses — est parvenue à représenter sous tous ses aspects, à toutes ses époques, un solitaire qui ne pouvait progresser que loin du motif, pratiquait des méthodes opposées à celles de ses camarades, et n'était « impressionniste » que par amour pour ce qu'il y a de plus mobile, et de plus instantané ici-bas. L'art de Degas, qui devance celui de Lautrec (qu'on lui opposa si injustement), peut aider nos contemporains à réagir contre le statique auquel, sous l'influence plus ou moins bien assimilée de Cézanne, ils ont si souvent condamné personnages ou ciels, refusant le présent au nom de l'éternel et, sous couleur de *composer*, faisant prédominer la mort sur la vie.

CLAUDE ROGER-MARX

Un « dossier noir » trop noir. — Comme Brieux jadis au théâtre, André Cayatte s'est fait un spécialiste du film à thèse et il s'en prend à la justice des hommes. *Justice est faite* s'attaquait au jury ; *Nous sommes tous des assassins* à la peine de mort ; le dernier venu, *Le Dossier noir* aux faiblesses et aux abus de l'instruction. Le premier était le meilleur, tout

bonnement parce que l'auteur n'y prenait pas violemment parti et qu'il gardait un peu de cette faculté d'observation désintéressée que je crois indispensable à l'artiste. Dans son jury, il y avait de braves gens parmi des canailles et on nous montrait plus la faiblesse des hommes que leur méchanceté.

On trouve tout autre chose dans *Le Dossier noir*, qui n'a pas volé son titre. Tout y est horrible : la police, la presse, le public. N'échappent au réquisitoire que les assassins, bien entendu (finalement, il s'agit d'un crime sans assassin ; c'est par pur sadisme que les autorités et la foule ont voulu en découvrir un à tout prix) et un petit bonhomme de juge d'instruction qui veut rester honnête et qui sera brisé pour cela.

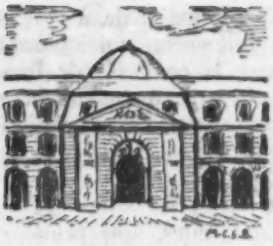
On ne peut pas dire — hélas ! — que cette satire ne porte pas juste sur de nombreux points. On sait que la police abuse de ses pouvoirs, que bien des magistrats sont pusillanimes, que la foule est terrible dans ses appétits de vengeance, que nos pauvres juges d'instruction travaillent dans des conditions matérielles sordides. Qu'il y ait des réformes à faire en France dans le domaine de la justice, personne n'en doute. Mais je ne crois pas qu'un film comme *Le Dossier noir* joue un rôle très utile dans une campagne indispensable. Il est pour cela trop hargneux, trop violent, trop uniformément noir. En fait, projeté à l'étranger, il peut être un solide moyen de propagande antifrançaise.

Mais ne retenons pas cela comme argument. Ce qui importe, c'est que la thèse nuit à l'intérêt d'une histoire par ailleurs bien contée et bien jouée par une troupe qui comporte Bernard Blier, Danièle Delorme et Noël Roquevert. Si le cinéma est un art, ce que je crois, il doit être une fin en soi et non une tribune réservée à l'édification des foules.

⁂

— Dans un tout autre esprit, le film espagnol *Marcelino, Pain et Vin*, relève de la même esthétique. Il s'agit d'un film édifiant qui dépasse largement son but. On peut être touché par la gentillesse du début, où un enfant trouvé est adopté et élevé par une douzaine de moines. Comme tous les pays, l'Espagne a son enfant prodige, qui s'appelle Pablito Calvo. Malheureusement, on nous conduit petit à petit vers une fin extravagante et que je trouve d'assez mauvais goût. Il ne faut pas abuser des interventions du Christ au cinéma, pour lequel le surnaturel est vraiment trop facile. L'excuse, c'est la naïveté assez sincère de ce mysticisme espagnol où l'on retrouve un peu de cet élan et de cette démesure que nous admettons chez un Gréco. Ici, il ne manque que le génie.

JEAN FAYARD



On démolit Versailles. — Non pas le château, mais la ville, la ville ancienne qui est ordonnancée et conçue en fonction du château ; elle contribue à l'agrément et à la majesté de ses abords et on aurait dû la traiter avec autant de respect que le parc et le château lui-même.

Trois avenues imposantes d'une largeur exceptionnelle (quatre-vingt-treize, soixante-dix-huit et soixante-dix mètres) aboutissent à la place d'Armes avec, dans les angles qu'elles forment, les Grandes et les petites Écuries, chefs-d'œuvre de Jules Hardouin Mansart.

La ville se construisit, en partant de la place d'Armes, suivant des servitudes qui tendaient à mettre le château en valeur. Les maisons et les hôtels particuliers ne devaient pas dépasser un étage avec comble.

« Malheureusement, comme le dit fort justement Bernard Champigneulle dans l'excellent livre qu'il vient de consacrer à Versailles [1], on ne tint aucun compte de ces prescriptions au cours du XIXe siècle, les immeubles s'élevèrent dans l'anarchie jusque sur la place d'Armes et c'est la municipalité qui a donné le plus mauvais exemple en faisant construire un hôtel de ville en hauteur, comme par défi. »

Un hôtel de ville particulièrement laid construit sur l'emplacement de l'hôtel du maréchal de Bellefonds, une des plus belles demeures de Versailles démolie pour l'édification de cette horreur !

Après avoir donné ainsi pleine mesure de leur mauvais goût, les édiles versaillais, sans se soucier du grand bruit que l'on fait dans le monde autour de la restauration du château, se soucient fort peu, quant à eux, de respecter l'intégrité de leur cité. Le maire est un sportif qui se passionne pour les piscines et les terrains de jeux, mais qui avoue lui-même qu'il se moque pas mal des hôtels du XVIIIe siècle. Aussi, quand la vicomtesse de Fontenay fait don à la municipalité du charmant hôtel de Fontenay, rue de Fontenay, qui possède une très jolie façade sur jardin, il refuse ce legs en raison des quelques travaux qu'il faudrait exécuter.

Je ne parlerai pas de l'hôtel de la Chancellerie dont l'intérieur a été massacré car il y a plus grave. On est en train de démolir la Petite-Place qui donne rue Carnot. Ce charmant ensemble du début du XVIIIe siècle était, certes, vétuste et mal habité et l'hôtel où Fénelon avait écrit son *Télémaque* avait été longtemps une maison de tolérance. On aurait pu remettre ces immeubles en état. On a préféré les jeter bas. Que va-t-on construire à la place ? Déjà, une des maisons des anciens carrés, ces délicieux ensembles de maisons basses avec combles mansardés ayant été démolie par une bombe, a été reconstruite sans aucun souci de l'ensemble.

1. *Versailles dans l'art et dans l'histoire* (Larousse).

Enfin, dans un terrain qui appartient à la Défense nationale, à l'angle de l'avenue de Paris et de la rue Vauban, on voit encore un amusant pigeonnier construit en 1784 par Chalgrin pour la comtesse de Provence. C'est une charmante construction en bois avec un avant-corps en forme de portique grec, une des rares fabriques du XVIIIe siècle qui existent encore. Elle est dans un état déplorable. Les Beaux-Arts se décideront-ils à la restaurer ?

Il s'est fondé à Versailles une Commission du Vieux Versailles. Qu'attend-elle pour agir ? Il y a une Commission des Sites, que protège-t-elle ? Le vieux Versailles fait corps avec le château. Nous n'avons pas le droit de dépenser des sommes énormes pour sauver l'un tout en laissant massacrer l'autre. La ville doit être classée dans son ensemble, parce qu'elle est une admirable ville ordonnancée et aussi dans l'intérêt des Versaillais eux-mêmes, car elle mérite d'être visitée par les touristes au même titre que le château.

GEORGES PILLEMENT

L'exposition « l'Homme contre la Nature » au Jardin des Plantes. — Avez-vous jamais rencontré, au cours de vos promenades, un bison, un auroch ou un lynx ? Hélas ! Il n'y a plus qu'au Muséum national d'Histoire naturelle que ces rencontres-là soient possibles, puisque ces animaux, jadis familiers du sol français, comme la baleine franche sur ses côtes et le gypaète dans son ciel, en ont aujourd'hui disparu.

C'est se leurrer dangereusement que se représenter la nature, avec son sol, sa flore et sa faune, comme un décor immuable devant lequel se joue, siècle après siècle, la comédie humaine. Et l'exposition organisée au Muséum par M. Roger Heim, directeur de ce grand établissement, montre justement avec quelle terrifiante rapidité ce décor se transforme, ce sol évolue, bêtes et plantes disparaissent, laissant l'humanité tête à tête avec ses ruines.

Dans la grande galerie de botanique se dressent des êtres que nous ne verrons plus, le lourd rhinocéros blanc, l'immense girafe d'Angola, le bison à la tignasse laineuse. La mode de 1900, mesdames, a tué l'innocente race des oiseaux de paradis. Dernière occasion de voir renaître ce que l'homme a exterminé avec ses villes tentaculaires, ses cultures intensives, sa chasse forcenée, sa course au rendement et au profit : des maquettes, des cartes, des globes, des photographies, des dioramas, des plantes, des animaux naturalisés ou vivants nous restituent, avec un art saisissant, ces paysages jadis grouillants de vie, maintenant rongés par

le désert et la solitude. A un siècle d'intervalle, deux cartes montrent la « ceinture verte » s'écartant de Paris, la forêt de Fontainebleau réduite à un rôle de « réserve nationale » qu'elle défend à grand-peine.

Cette exposition est un cri d'alarme. L'homme a joué contre la nature, chassant, rasant, nivelant. Mais la nature présente aujourd'hui la facture, et c'en est le bilan que M. Roger Heim dresse impitoyablement devant nous.

PIERRE ROUSSEAU

Émile Verhaeren aurait cent ans. — A Bruxelles, au palais des Académies, en présence de la reine Elisabeth qui fut son illustre correspondante, à Paris, en Sorbonne, vient d'être célébré le centenaire de la naissance d'Émile Verhaeren. A cette occasion, de nombreux écrivains — Marie Gevers, Fernand Gregh, Georges Duhamel, J. de Lacretelle, Luc Hommel, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Yves-Gérard Le Dantec notamment — ont évoqué le « grand poète de la Flandre et du Monde [1] ». C'est donc le 21 mai 1855, à Saint-Amand près d'Anvers, que naissait le futur auteur des *Villes tentaculaires* et d'*Hélène de Sparte*... Ce jour est-il si loin de nous ? Sans doute, Verhaeren a connu Verlaine, François Coppée signala son premier ouvrage, *Les Flamandes*, en 1883... Pourtant, des gens vivent encore qui l'ont fréquenté. « Verhaeren, me disait récemment un critique hollandais, m'a présenté à Rainer Maria Rilke, m'a fait connaître Stefan Zweig. Il était bienveillant aux jeunes... » Georges Lecomte, Mabille de Poncheville furent ses amis, Laurence, le maire adjoint de Saint-Cloud (Verhaeren se fixa dans cette localité en 1899), lui parlait il y a quelque quarante ans. Non, l'homme n'appartient pas à une époque disparue et l'œuvre [2] truculente, fervente, désespérée, forte et tendre (qui a inspiré tant de musiciens : Déodat de Séverac, S. de Lapresle, Fernande Decruck, Jeisler, Nicolaou) mérite, à divers titres, d'être relue.

De sa venue au monde — il naquit aux bords de l'Escaut, il a chanté l'Escaut — jusqu'à sa mort — il est mort accidentellement à Rouen le 27 septembre 1916 en prenant un train, il avait chanté le train — Émile Verhaeren a fait entrer dans sa poésie tous les événements et les décors de son existence : *Les Campagnes hallucinées*, *Les Villages illusoires*, *Les Villes tentaculaires*, *Les Moines* (du *Cloître* ou de *Philippe II*), *Les*

1. Titre donné au film de la vie d'E. Verhaeren présentée par Henri Liebrecht et Paul Haesaerts.

2. Une bibliographie d'Emile Verhaeren a été publiée en 1954 par Jean-Marie Culot.

Heures claires de l'amour et *Les Heures du soir* écoulées au Caillou-qui-bique dans le Hainaut, et aussi les heures où passèrent les *Ailes rouges* de la guerre. De ses poèmes on peut tirer sa biographie authentique, souvent touchante. Mais il y a plus, poète universel affirmant « la conscience de tous » (le mot est de lui), ses préoccupations ne nous sont pas étrangères. L'affreuse beauté du machinisme, les cruautés d'un conflit, l'Europe « qui éduque les peuples mineurs et acquiert des notions morales nouvelles »..., ces thèmes de notre temps se trouvent déjà dans *Les Forces Tumultueuses* ou *La Multiple Splendeur*. M. de Ziegler, recteur de Genève, le ministre Édouard Bonnefous ont pu justement louer l'Européen que fut Verhaeren — admiré d'ailleurs en Italie, en Allemagne (Stefan Zweig lui trouvait un génie germanique), en France dont il avait choisi la langue...

Rappelons que Verhaeren mettant dès 1891 sur le même rang Victor Hugo, E. Poe, Baudelaire, Mallarmé, fit un choix que la postérité a ratifié. Ami des symbolistes, il rompit un temps avec l'alexandrin classique et prôna le vers libre « plus adéquat à l'âme contemporaine ». Vers 1905, il se lia avec le groupe de l'Abbaye — René Arcos, Georges Chennevière, Ch. Vildrac — et fut à l'origine de l'*Unanimisme*. Il a sa place dans l'histoire de la poésie française. Ne reprochons pas à ce puissant Flamand d'avoir inventé des mots. Beaucoup de ses poèmes gardent un rythme bouleversant, comme *Le Vent* ou *Le Fléau*, d'autres se détachent avec un fort relief, comme *Le Banquier*, *Les Fumeurs*. Adressée à sa femme, l'apaisante Marthe Massin (morte en 1931 et qui sera bientôt réunie à lui dans le tombeau de Saint-Amand) sa prière nous émeut toujours :

Lorsque tu fermeras mes yeux à la lumière,
Baise-les longuement, car ils t'auront donné
Tout ce qui peut tenir d'amour passionné
Dans le dernier regard de leur ferveur dernière.

Et pourquoi — en écho de Gérard de Nerval dont nous célébrons aussi le centenaire — ne pas retenir les cris tragiques des *Flambeaux Noirs* composés, avant le mariage, en une période de détresse morale ? Verhaeren s'écriait alors :

Je suis l'halluciné de la forêt des nombres.

Ce seul vers — qui semble prévoir notre mystérieux univers mathématique — n'est-il d'un admirable poète ?

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Exposition du livre mexicain. — Le 10 juin dernier, sous le patronage de nos ministres des Affaires étrangères et de l'Éducation nationale, des ministres des Relations extérieures et de l'Éducation publique des États-Unis du Mexique, a été inaugurée, à la Sorbonne, une exposition du livre mexicain. M. Alfonso Reyes, de l'Académie mexicaine, eut raison de rappeler à cette occasion le vieux proverbe : « Ce n'est qu'entre tous que nous savons tout. » Jusqu'à maintenant nous étions, en effet, généralement peu informés de la vie intellectuelle au Mexique. Abondante et variée, ainsi qu'en témoignent les vastes salles de l'actuelle exposition, elle peut et doit être désormais l'objet d'échanges culturels profitables aussi bien à la France qu'au Mexique. Celui-ci fut « le berceau du livre en Amérique ». De plus, les écrivains mexicains, secondés par un remarquable et constant développement des arts graphiques dans leur pays, ont tenu au cours de trois siècles une place prépondérante parmi leurs confrères du Nouveau-Monde. De cela, on voit en partie l'explication dans le fait que jamais ils ne renoncèrent à exprimer, avant tout, l'âme nationale. Dès le XVIIe siècle, dès la floraison de son génie, le Mexique avait affirmé, semble-t-il, par l'un de ses plus grands poètes, par un poète religieux, la Sor Juana Inès de la Cruz, la volonté de s'assimiler les apports étrangers tout en préservant parfaitement ce qui constituait son caractère propre ; il avait attesté cette vérité que, dans le domaine de l'art et de la pensée, nulle réelle nouveauté ne peut naître sans le souffle de l'amour et subsister sans l'armature d'une tradition.

Le premier imprimé mexicain (dont l'ancêtre fut, en quelque sorte, l' « amatl » des Aztèques plié en quatre à la manière d'un paravent couvert de hiéroglyphes et colorié) date de 1539. Déjà, à la fin du XVIe siècle, Mexico avait publié mille deux cent vingt-huit livres. Tous n'étaient point des ouvrages de piété. Beaucoup étaient consacrés à l'enseignement, à la philosophie, à des traductions d'auteurs latins, d'Ovide notamment, et à des descriptions du pays. Au XVIIIe siècle, sept mille quatre cents œuvres nouvelles sortaient des presses d'éditeurs de plus en plus experts en leur métier. Et voilà bien des titres d'authentique vieille noblesse pour la culture d'un peuple.

On aimerait qu'aujourd'hui un plus grand nombre d'écrivains mexicains fussent traduits en français. Plus inclinés, me suis-je laissé dire, vers l'influence italienne et l'influence allemande que vers la nôtre où, pour eux, ne retentissent guère que les noms de Gide, de Cocteau, de Claudel, ils forment un groupe très important que nous aurions intérêt à mieux connaître.

MARTIAL-PIECHAUD

Jakob Wassermann. — C'est une grande tentation pour l'artiste que d'exprimer le chaos par le chaos. Procédé vraiment trop réaliste et simpliste dont les imitateurs de dos Passos ont fait un usage intempérant. L'art exige d'abord le choix. Par un sujet unique, l'artiste doit suggérer la multiplicité et par le particulier, le général.

Jakob Wassermann dans son dernier livre paru en France, *Christian Wahnschaffe* (éditions Plon), a succombé à cette tentation. Pour évoquer le chaos de notre époque, il embrasse dans un énorme et indigeste volume tous les milieux, tous les continents et multiplie si bien ses personnages qu'on les oublie au fur et à mesure. Il n'y a aucune raison que le livre finisse ni qu'il ne soit pas dix fois plus gros. On ne monte pas dans un fiacre sans que Wassermann nous raconte les pensées du cocher ; son héros ne rencontre pas quelqu'un dans la rue sans qu'aussitôt nous ne soyons informés de la vie de cette personne. Cela gonfle le volume, mais ne nous mène pas loin. Le lecteur, submergé par tant de détails, confond tout.

Le roman décrit l'évolution morale de l'héritier d'une des plus riches familles d'Allemagne, Christian Wahnschaffe. La vue de la misère le gêne ; il abandonne tous ses biens à sa famille et prend sous sa protection une prostituée de la pire espèce. Agit-il par charité chrétienne ? Par simple philanthropie ? Est-il intoxiqué par Dostoïevski ? Nous ne le saurons pas. Le héros est incapable de s'analyser et Wassermann a dédaigné de lui prêter ses lumières. Ce qui est sûr, c'est qu'en dépit des efforts du père pour lui faire reprendre sa place dans la société, Christian restera où il est, avec les pauvres, avec les opprimés, ceux dont la vie n'a aucune importance.

Il est probable que Wassermann a voulu faire, après tant d'autres, le tableau de l'Europe cosmopolite d'avant 1914 et montrer que la société riche et oisive de cette époque était condamnée. Comme dans l'*Affaire Maurizius*, il y a un personnage démoniaque qui exerce son ascendant sur le héros. Christian agit sous l'influence d'un homme mystérieux à souhait. Si le jeune homme trahit la riche bourgeoisie pour le peuple — et si le roman nous offre une signification symbolique — ce magicien ne serait-il pas le génie de l'Histoire qui, après avoir favorisé la noblesse féodale, puis la bourgeoisie, semble vouloir à notre époque donner sa revanche au peuple ?

Mais il y a tant d'intrigues imbriquées les unes dans les autres, tant de personnages secondaires qui apparaissent et disparaissent, que la patience du lecteur, même attentif, s'exténue et qu'on ne sait pas au bout du livre si l'auteur a voulu dire ceci ou cela. S'il a simplement voulu nous divertir, il devait s'y prendre autrement.

Karl Ludwig Opitz. — Le dessein de Opitz, en revanche, est aussi clair que la démarche de sa pensée et le déroulement de son livre,

Croix de Fer (éditions Pierre Horay), c'est de nous prouver combien la guerre est petite, sans gloire, comme elle nous avilit et nous rend pareils aux bêtes brutes.

Ce livre retrace la guerre en Afrique avec l'Afrika Korps de Rommel, l'occupation en France et la débâcle après le débarquement. Il nous présente un héros, Lingen, qui est juste le contraire d'un héros, un homme comme tant d'autres, qui fait la guerre malgré lui et qui cherche un emploi tranquille plutôt que la gloire des armes. On retrouve là l'esprit qui animait après la Grande Guerre des livres comme *Quatre de l'infanterie* et *A l'Ouest rien de nouveau.*

A cette différence pourtant que l'auteur insiste davantage sur le caractère avilissant de la guerre. Dans les livres que j'ai cités existaient encore la camaraderie entre soldats, l'amour et certaine humanité. Dans *Croix de Fer*, l'amour disparu est remplacé par la scatologie, la cruauté et la bestialité. Quand les camarades d'équipage de Lingen disparaissent un à un, Lingen n'a pas une pensée pour eux : il ne songe qu'à sauver sa peau, à survivre.

Mais survivre pour quoi ? Si la guerre est stupide, le monde aussi est stupide. D'ailleurs, Lingen sera tué à Rouen par un groupe de maquisards. La fin du livre rappelle l'*Adieu aux Armes* de Hemingway, l'optimisme en moins bien entendu.

Croix de Fer se présente comme un témoignage. Comme tel, il est gênant de voir écrit que les soldats allemands ont subi la guerre sans jamais croire à sa grandeur, l'ont faite par faiblesse et que la guerre, inhumaine par essence, dénature l'homme et le rend à l'ignominie des forces élémentaires.

MARCEL SCHNEIDER

La Danse. — Du rapide passage du New York City Ballet et de son bref programme exactement partagé entre Balanchine et son jeune émule Robbins, ne retenons que l'inédit. Sur *la Symphonie écossaise* de Mendelssohn, Balanchine a composé un contrepoint subtil et savant des deux thèmes propres à l'Écosse : la brillante et preste gigue et la rêveuse effusion de *la Sylphide*, modèle des nostalgies romantiques. Rarement la fidélité à la musique a été poussée aussi loin... Maria Tallchief et André Eglevsky sont les interprètes prestigieux de ce ballet lyrique.

La *Western symphony* (Hershy Kay), dédiée aux chansons et aux danses des cow-boys dans leurs villages des états du Sud-Ouest, soumet aux règles classiques les thèmes rudes et communs des danses d'hommes et des cancans des entraîneuses — de même que les quatre parties

de la partition représentent les quatre mouvements traditionnels de la symphonie. C'est un divertissement plaisant et brillant.

Ces deux ouvrages ne compteront pas parmi les œuvres majeures de Balanchine ; mais, avec le sens de l'espace, et la sûreté du style, cette conformité du langage chorégraphique au caractère du sujet, on en admire la solidité, la précision, la clarté. A *la Sérénade* (Tchaïkovsky) et aux *Quatre Tempéraments* (Hindemith) nous aurions préféré *la Symphonie concertante* ou *le Concerto barocco*, plus typiques du style dit « abstrait » de Balanchine, et surtout *Jeu de Cartes* et *Métamorphose* encore inconnus ici.

Si les deux « nouveautés » de Balanchine furent, ainsi, un peu *en retrait* sur notre attente, nous avons revu avec plaisir *le Joueur de Flûte*. *Interplay* et *la Cage* de Robbins, que renouvellent en partie les interprétations savoureuses de Tanaquil Leclerc, remplaçant Nora Kaye. On peut écarter *Fanfare* (Purcell et Britten) pour en venir à l'audacieuse et convaincante version de *l'Après-midi d'un Faune* (Debussy) réglée par Robbins : conservant le thème mallarméen du narcissisme, il le transfère aux pleines lumières d'un studio : le danseur s'exerce nonchalamment et surtout s'admire face au public comme devant le miroir ; la nymphe, sa partenaire, plus appliquée, s'entraîne à la barre. Une prenante suggestion évoque la sensualité des chaudes heures de l'été et la brève poussée du désir, à laquelle Jacques d'Amboise, et plus encore Tanaquil Leclerc, donnent une poésie étrange et saisissante.

L'Opéra de Pékin a offert un ravissant spectacle chanté, joué et mimé, composé de fragments d'ouvrages illustrant des légendes guerrières et mythologiques, ainsi que des petites compositions « de genre » telle *la Rivière d'automne*, charmante pantomime du passeur et de sa craintive passagère. Avec le faste de couleurs et d'éclat des costumes, l'étrangeté des accessoires et des masques, les conventions du grimage et de la démarche, nous avons retrouvé les techniques traditionnelles des artistes chinois « polyvalents », à la fois sauteurs, acrobates, escrimeurs virtuoses, mimes.

C'est un art muet stylisé porté aux plus subtils raffinements de l'allusion et du symbole ; nos clowns et nos mimes partagent quelques-uns de ces secrets. La précision, la rigueur de l'exécution sont étroitement liés au rythme d'un orchestre de gongs, de crotales, de cithares et de violons, qui accentue et souligne le mouvement. On voit des combats joués les mains nues ou armées de sabres et de lances, avec des coups à se faire sauter la tête à la volée, qui se déchaînent en charges, feintes, assauts et esquives réglés au plus près.

Peut-on comparer ce spectacle au « film-opéra » *les Amours de Liang et de Chu*[1], présenté en ce moment à Paris ? ce serait se demander si ce sont là d'authentiques spécimens des séculaires traditions théâtrales...

1. Par la troupe de l'Opéra Shao Sing et de l'Institut d'Art dramatique.

Ou bien nous montre-t-on des adaptations modernisées de thèmes anciens, interprétés en style de théâtre muet, dont l'éloquence ne connaît pas de frontières, et « repensées » aux couleurs des idéologies actuelles ? Le combat des Singes contre les Seigneurs du ciel, et la facile victoire des premiers, à peine armés et vêtus de leurs « kakis » d'usine, le donnerait à penser... Depuis que le folklore est devenu objet « d'éducation populaire », toutes les questions peuvent être posées.

PIERRE MICHAUT

Y a-t-il une crise à l'Opéra ? — Certains journaux l'ont affirmé avec vigueur et l'administrateur des Théâtres lyriques après avoir annoncé son intention de ne pas accepter le renouvellement de son mandat en septembre prochain a demandé dès maintenant un congé et est parti pour la Suisse où il s'occupe de la Régie de la Fête des Vignerons à Vevey. Trois mois d'absence au moment précis où se prépare la saison 1955-1956, cela sort un peu des affaires courantes ! Aussi le ministre de l'Éducation Nationale avait-il songé à confier l'intérim à une personnalité qui aurait ensuite pris la succession de M. Lehmann. Là-dessus, un parlementaire a rappelé au ministère que les textes constituant la Réunion des Théâtres prévoyaient le cas de l'absence ou de l'empêchement de l'administrateur et que l'intérim devait être automatiquement assuré par le fonctionnaire des Beaux-Arts détaché en permanence à l'Opéra. Le ton a, paraît-il, été jugé véhément. En tout cas, sur le plan de la légalité, l'intervention était pertinente. Elle a été efficace, et la Réunion des Théâtres lyriques sera dirigée jusqu'au 21 septembre par un honorable fonctionnaire qui ne prendra, évidemment, aucune initiative importante.

Ce fait a provoqué quelque émotion, et on a pu lire dans la presse de vives attaques, aussi bien contre M. Lehmann que contre un de ses successeurs possibles. Nous négligeons ces questions de personnes pour tenter d'esquisser ce qu'il faudrait faire dans nos théâtres de musique.

On a formulé sur l'activité de M. Lehmann des jugements contradictoires. Certains ont porté aux nues ses mises en scène, d'autres l'ont dédaigneusement renvoyé à son Châtelet. Compliments et critiques n'allaient pas toujours sans quelques arrière-pensées. Nous croyons ici être toujours resté objectif : félicitant M. Lehmann d'avoir su faire retrouver au grand public le chemin de la Salle Garnier, nous avons regretté qu'il se soit borné à réaliser une grande mise en scène par an sans chercher à en varier la formule. Mais surtout nous avons déploré que sous sa direction le répertoire se soit réduit à une dizaine d'ouvrages. Certes, quand il a été mis à la tête des théâtres lyriques, les programmes de l'Opéra n'étaient pas très variés, cependant son pré-

décesseur avait fait un gros effort pour remettre à la scène plusieurs œuvres dont les décors avaient été abîmés ou détruits, et cet effort aurait dû être continué.

Notre dessein n'est point d'opposer M. Hirsch à M. Lehmann ; ni de donner notre avis, qu'on ne nous demande pas, sur tel ou tel autre candidat. Nous jugerons aux actes celui qui sera nommé, sans oublier d'ailleurs toutes les difficultés qui l'attendent, mais nous regrettons que trois mois soient perdus pour une réorganisation indispensable : si indifférents que soient nos bureaux à la musique, ils doivent savoir que, faute d'une réforme profonde, l'Opéra et l'Opéra-Comique sont condamnés à périr.

— Partout certes, le théâtre lyrique subit une crise sévère. Le cinéma, la radio, la télévision lui enlèvent ses spectateurs populaires, et le microsillon lui prend ses auditeurs de qualité. Nulle part, cependant, la décadence n'est aussi évidente qu'à Paris. Je recevais hier un livre enveloppé dans une vieille affiche de l'Opéra, c'était celle de la reprise des *Maîtres Chanteurs*, en 1932, et j'y lisais avec mélancolie les noms de Lubin, Frantz, Journet. On trouve, certes, quelques bons éléments dans la troupe actuelle, mais ce n'est pas leur faire injure que d'écrire qu'aucune distribution ne pourrait aujourd'hui être mise en parallèle avec celles d'il y a un quart de siècle. Quel remède ? Engager des artistes étrangers ? Peut-être, pour parer au plus pressé, mais alors qu'on leur fasse chanter des rôles convenant à leur voix. Qu'on n'écrase pas le charmant ténor léger qu'est M. Gedda avec le rôle héroïque de Huon, qu'on ne lance pas M. Arié dans les profondeurs des airs de Zarastro !

Une seule voie de salut s'ouvre pour nos théâtres, c'est d'y remettre la musique à son rang, le premier. La bonne musique coûte à peine plus cher que la médiocre et notre orchestre a prouvé avec le cycle Wagner que, préparé par un excellent répétiteur et dirigé par un très grand chef, il égalait les meilleurs. Alors, pourquoi ne donne-t-on pas à *Othello* les mêmes soins qu'à *Siegfried* ?

En ce qui concerne la mise en scène, le luxe des réalisations de M. Lehmann fait paraître plus poussiéreux les décors et les costumes du répertoire courant. Ajoutons, ou plutôt redisons encore qu'on aurait pu, avec les procédés modernes d'éclairage, monter une bonne douzaine de spectacles sans dépenser plus d'argent que n'en ont coûté les *Indes*, *Obéron*, et la *Flûte*. D'autre part, comment veut-on former ou garder de bons chanteurs si on ne leur donne pas à chanter des œuvres variées, si l'on ne leur fait pas étudier des rôles nouveaux pour eux, si on ne met pas deux ou trois ténors en concurrence dans Radamès ou dans Siegmund, si on ne permet pas au public de comparer plusieurs soprani dans Brünnhilde ou dans Senta ? Jamais l'Opéra n'a connu dans le passé autant d'affluence que lorsque deux artistes rivaux se surpassaient pour conquérir leur auditoire. Ces temps sont révolus, puisque nous n'avons même plus un vrai ténor ou un vrai soprano wagnérien, mais

je me refuse à croire impossible leur retour, quand je vois les distributions de Münich ou de Vienne, de Milan ou de Naples : tous théâtres dont la subvention n'atteint pas la moitié de celle de l'Opéra.

Ces observations demanderaient à être étayées par des exemples précis et par des chiffres : seule la place nous manque pour les donner. Qu'on n'y voie en tout cas aucun désir de vaine polémique. Ces réflexions un peu tristes sur l'état de l'Opéra, pour ne rien dire de l'Opéra-Comique, traduisent seulement la mélancolie d'un amateur de musique qui se console en prenant l'avion quand il a envie d'entendre *Don Juan*, *Lohengrin*, ou *Electra*, mais qui déplore que les jeunes — le public musical de demain — ne puissent pas faire comme lui.

JEAN MISTLER

Quand les petits garçons font de grands romans. — En faisant l'an dernier une place, dans la collection étrangère qu'il dirige, à *The Shrimp and the Anemone* (*la Crevette et l'Anémone*), M. Marcel Thiébaut avait eu la main particulièrement heureuse, et la publication en français de *The Go-Between* (aux Éditions Amiot-Dumont), vient confirmer tout le bien que nous avions pu penser de M. Leslie P. Hartley.

Ce sexagénaire trapu, solidement appuyé sur une industrie familiale et des traditions victoriennes, pourrait bien succéder prochainement aux Somerset Maugham, aux Charles Morgan, aux Graham Greene, dans la faveur du public français qui retrouvera dans son œuvre quelques-uns des traits qu'il a aimés chez Rosamond Lehmann ou chez Elisabeth Goudge. Mais si l'épithète « ravissant » suffisait à définir *la Crevette et l'Anémone* — où l'on voyait le timide Eustache finir par hériter, sans s'en apercevoir, des 68 000 livres de sa vieille amie, miss Fothergill — il ne rendrait qu'imparfaitement compte du talent de l'auteur de *Simonetta Perkins* et diminuerait *The Go-Between*. Certes, *le Messager* (qu'il aurait mieux valu appeler, comme nous le faisait remarquer sir Gladwyn Jebb, « L'Entremetteur malgré lui ») est lui aussi un petit garçon anglais introduit par les circonstances dans le monde des Grandes Personnes et devenu peu à peu l'un des acteurs d'un vrai drame. Mais l'ampleur du récit, la qualité des descriptions, sa signification sociale, apparentent l'auteur à Proust et à Henry James au moins autant qu'à Kipling ou à Giraudoux.

The Go-Between — et le titre anglais nous met sur la voie — s'ordonne autour de plusieurs voyages concentriques : celui d'un vieillard vers les

sources de son enfance, celui d'un enfant qui découvre le monde et l'amour, et aussi celui d'une classe moyenne qui s'efforce de s'élever au niveau de l'aristocratie (nous sommes en 1900). Léon Colston est d'abord un petit garçon incertain, timide, maladroit — il ressemble comme un frère, la santé en plus, au jeune héros de *la Crevette et l'Anémone* — qui n'échappe à la grossièreté du quotidien qu'en s'enfermant dans le merveilleux ; traqué par ses camarades, il leur jette des sorts, et s'en fait respecter. Puis, il est invité chez les parents d'un ami — un peu snobs mais fort riches — à Brandham Hall, pour y passer les vacances. La fille de la maison, la belle Marian Maudsley (promise au vicomte Trimingham) lui témoigne de l'intérêt : il n'en faut pas plus pour que le garçon se mette à l'aimer, et lui serve de facteur dans sa correspondance clandestine avec le jeune fermier dont elle est la maîtresse. Tout ceci finira très mal. Le garçon s'aperçoit confusément que le jeu auquel il participe risque de l'entraîner trop loin, et il se décide à écrire à sa mère pour lui demander de le rappeler : il en a assez de faire le « facteur » ; mais, comme il ne peut s'expliquer, sa maman croit à un caprice et lui enjoint de rester. Le jour de son treizième anniversaire, le drame éclatera, brutal : on attend vainement Marian pour le goûter et la remise des cadeaux, Mrs Maudsley inquiète, entraîne le petit Colston à la recherche de sa fille, et la découvre sous le hangar dans les bras de son amant. Ce dernier, rentré chez lui, se tuera d'un coup de fusil.

Un résumé aussi sec ne peut que trahir l'habileté de la composition et la puissance de certaines scènes. La partie de cricket à Brandham Hall qui a préfiguré le duel de lord Trimingham et de Ted Burgess, la fête de famille où, tandis que l'enfant souffle une à une les bougies roses de son gâteau d'anniversaire, se devine déjà le dénouement, sont des modèles de narration symbolique. Le héros, vieillissant, retrouvera Marian, devenue lady Trimingham, plus romanesque que jamais, et sera chargé par elle d'un dernier message, pour son petit-fils que nous sentons déjà marqué de la même fatalité. A la dernière ligne, le narrateur retrouve la façade du château, « la fameuse façade sud-ouest », qui fait lever en lui des souvenirs semblables à ceux que les aubépines de Combray faisaient naître en Marcel Proust. Mais ce n'est pas seulement une enfance que nous restitue ce maître-livre : c'est l'approche d'un autre monde. Le roman est bien traduit par Denis Morrens et Andrée Martinerie ; moins bien cependant que ne l'avait été *la Crevette et l'Anémone*, dont la traductrice — madame E.-R. Blanchet — avait su rendre l'adorable poésie.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Politique intérieure. — Quatre sièges sénatoriaux perdus par les gaullistes, deux par les communistes, trois gagnés par le Rassemblement des Gauches Républicaines et cinq ou six autres mal étiquetés, voilà qui ne modifie pratiquement en rien la physionomie générale du Conseil de la République. Mais il n'en reste pas moins que le renouvellement partiel du 19 juin présente un intérêt certain.

Tout d'abord, le R.G.R. retient l'attention. La tactique a été multiforme. En s'alliant dans la plupart des cas tantôt avec les indépendants et les paysans, tantôt avec les Républicains Populaires, ses candidats ont gagné des voix et des sièges. Si l'on considère que les radicaux constituent l'élément dominant du R.G.R., si l'on retient que dans ses commentaires au soir des élections le ministre de l'Intérieur, M. Bourgès-Maunoury, radical, a qualifié le R.G.R. de « parti », il n'est pas excessif de voir là le point de départ d'une évolution qui influera non seulement sur la politique générale d'ici aux élections législatives prochaines, mais vraisemblablement aussi sur ces élections elles-mêmes.

Les éléments radicaux hostiles au courant de gauche vers lequel M. Mendès-France paraît vouloir entraîner son parti, ont marqué incontestablement des points, en particulier dans les Bouches-du-Rhône, département que représente au Palais-Bourbon, M. Martinaud-Déplat — exclu dans les conditions que l'on sait de la présidence administrative — et aussi dans l'Eure, propre fief de l'ancien président du Conseil. Et cela tandis qu'une reconstitution de Front Populaire échouait dans les Ardennes.

De son côté, M. Edgar Faure a gagné un siège dans le Jura et il peut à bon droit y voir une approbation de son action gouvernementale.

Dans ces conditions, n'y aura-t-il pas, au congrès radical d'octobre, un certain nombre de fédérations pour refuser fermement de tourner le dos aux formations de centre droit ? Et si M. Mendès-France obtient néanmoins de gérer librement le parti radical, n'assistera-t-on pas à l'installation définitive d'une large fraction radicale dans le R.G.R. transformé officiellement en parti ?

Les élections sénatoriales sont aussi intéressantes par le fait que le soutien communiste accordé aux socialistes n'a joué avec succès que partiellement. M. Guy Mollet, secrétaire général de la S.F.I.O., a d'ailleurs tenu à affirmer qu'il n'y avait eu nulle part de liste commune ni aucun accord de désistement mutuel.

Il apparaît que les gaullistes devenus républicains sociaux s'effritent encore. Le soutien qu'ils ont apporté naguère à M. Mendès-France n'a pas compensé auprès des grands électeurs sénatoriaux ce que leur a fait perdre leur désaccord avec le général de Gaulle.

Sur un plan tout différent, il faut noter que d'une façon générale, les

partis, depuis les indépendants jusqu'aux socialistes inclus, fortifient leurs positions respectives, dans leurs régions d'implantation. Cela est vrai tout particulièrement pour le M.R.P. dans l'Ouest et dans le Nord-Est.

Enfin, le corps électoral s'est, dans son ensemble, attaché aux candidats dont l'étiquette se complétait d'une volonté d'action paysanne.

La Haute Assemblée demeure le Grand Conseil des communes de France.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'AVENIR DU TRAVAILLISME [1]

Ayant été au pouvoir de 1945 à 1951, les travaillistes anglais ont à peu près complètement réalisé leur programme de 1930 : nationalisation de quelques industries de base, rapprochement des divers niveaux de vie par le double jeu du fisc et de la sécurité sociale, mesures destinées à assurer le « plein emploi ». Ils ont ainsi modelé une société que les conservateurs eux-mêmes ne souhaitent plus ou ne pourraient plus détruire : ce qu'on appelle habituellement le « Welfare State ». Cette société, telle qu'ils l'analysent, n'est plus capitaliste. Elle est postcapitaliste, ou mixte, ou semi-étatique. Mais elle n'est pas encore « socialiste », au sens occidental du mot, bien entendu. Que faudrait-il prévoir et faire pour relancer le travaillisme ? C'est ce qu'examinent quelques membres du Labour Party, qui refont en quelque sorte, pour l'époque actuelle, le travail accompli par les auteurs des premiers Essais Fabiens en 1889.

Les auteurs de ces nouveaux Essais ont ceci en commun qu'ils croient — contrairement aux marxistes de pure obédience — à l'efficacité possible du réformisme. Mais à certaines conditions, qui sont d'échapper, d'une part à l'utopisme, de l'autre à la technocratie communiste. Ils ne se dissimulent aucunement les difficultés pratiques de leur tâche, ni le risque que court la classe ouvrière de voir se retourner contre elle des efforts faits théoriquement en sa faveur. Tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la « gauche non communiste » française liront avec profit les Essais de R. H. S. Crossman et de C. A. R. Crooland, comme les pages que Denis Healey et John Strachey consacrent à la politique étrangère.

P. F.

1. Nouveaux Essais Fabiens, présentés par R. H. S. Crosman, Paris. *Les Editions Ouvrières.*

LA PREMIERE ET DERNIERE LIBERTE

par Krishnamurti préface d'Aldous Huxley *(Stock)*

Krishnamurti, ce penseur indien contemporain qui a acquis une assez large audience dans certains milieux anglo-saxons, prêche la recherche de l'authentique liberté qui s'obtient par la réforme intérieure. Aucune solution collective n'est valable à ses yeux, seule compte la réflexion individuelle. « Ce n'est que par la compréhension créatrice de nous-mêmes que peut se constituer un monde créateur, un monde heureux, un monde où les idées n'existent pas. » Il importe de détruire, en effet, les idées, formules, croyances, systèmes, tout ce qui est « répétition » : et « ce que l'on répète n'est pas la vérité, c'est un mensonge, car la vérité ne peut être répétée ». On pourrait qualifier une telle doctrine de mystique de la démystification. Le but cherché est d'être à tout instant un être neuf, non conditionné par le passé.

La « première et dernière liberté » est un recueil d'extraits et de causeries de Krishnamurti qui forment une somme de son enseignement.

P. B.

(Suite de la chronique bibliographique page 183.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

MUSSOLINI, PETIT BOURGEOIS

par Paolo Monelli *(Gallimard)*

M. Paolo Monelli, qui fut correspondant du *Corriere della Sera* à Paris avant la guerre, est un brillant journaliste italien et un vétéran de sa profession. Dès 1922, il eut des contacts avec le futur Duce. En 1940, il occupait des fonctions assez importantes pour recueillir les confidences de Ciano dans le wagon-salon qui les ramenait à Brenner. Au bénéfice d'une longue expérience passée, il joint celui de quelques années de recul. Depuis 1945, M. Monelli a pu pousser à fond son enquête personnelle et faire la somme des témoignages fournis par ceux qui — amis ou adversaires, maîtresses, familiers ou sycophantes — connurent le mieux l'inventeur du fascisme. D'où un ouvrage d'une richesse exceptionnelle : la meilleure bibliographie de Mussolini qui ait jamais été publiée en France.

« Petit-bourgeois », indique le sous-titre du livre. Mais ce ne fut qu'un trait entre beaucoup d'autres. En Mussolini, il y avait une bonne dose de Blanqui, un peu de Napoléon et de Paillasse. Un peu de Frégoli et de Protée. Sans religion et superstitieux ; des souliers éculés sous des guêtres blanches, et des manies césariennes ; des jours de frousse intense et des jours de picrocholisme ; des périodes d'exaltation et des périodes de dépression. « Il est fou », disait-il de Hitler, la première fois qu'il le rencontra en 1934. Mais en 1938, il succomba, semble-t-il, à la même folie. Les Italiens qui l'avaient écouté, comme ils eussent écouté Caruso, s'aperçurent peu à peu que les destinées de la nation étaient traitées comme les affaires privées d'un individu. A ceux qui avaient gardé la tête froide, l'entrée en guerre de l'Italie parut un caprice d'exalté. Vanité blessée, envie, maladie ? « C'est un ignorant, et d'ailleurs il souffre d'un ulcère », affirmait Victor-Emmanuel. Ses amours avec Claretta Petacci, qui alla mourir avec lui, en 1945, âgée de trente-trois ans, sous la même rafale de mitraillette, éclairent d'un peu de romantisme une fin sordide. Dans la bouffonnerie comme dans le drame, le relief du personnage est shakespearien. De la première à la dernière ligne, le livre de Paolo Monelli est d'une lecture passionnante.

P. F.

LE BALLET DES SIX (El Baile de los Seises)

par Mgr Pierre Jobit *(Le Tambourinaire, Paris)*

Le Ballet des Six qu'on retrouve à Séville paraît être le dernier vestige des danses d'Eglise naguère répandues dans toute l'Espagne. Le sujet a suscité maints développements historiques et littéraires qui ont contribué surtout à obscurcir et à embrouiller la question depuis longtemps controversée des origines et de la signification de ces danses sacrées.

Voici enfin une étude méthodique et complète sur l'ensemble de ce problème, fondée d'une part sur la connaissance de toute la documentation antérieure existant en Espagne et d'autre part sur l'examen des danses elles-mêmes, des pas et des figures, des musiques d'accompagnement, des chants, couplets et refrains rattachés à la naïve et non moins antique tradition du *Villancico*...

Cette enquête a pour auteur Mgr Pierre Jobit, l'un des brillants représentants de l'importante école hispanique française : il a poursuivi son étude à travers toutes les provinces de la péninsule, recherchant les traces des danses même là où elles sont abandonnées, fouillant les bibliothèques et les collections de documents, soit publiques comme la Bibliothèque nationale de Madrid, soit ecclésiastiques et privées et réussissant à se faire communiquer des pièces pour tout autre « réservées ».

P. M.

RICHARD WAGNER

par René Dumesnil
« Ed. d'histoire et d'art » (Librairie Plon)

Livre magnifique illustré de quatre-vingt-dix-neuf reproductions hors-texte et d'exemples musicaux qui éclairent d'emblée le lecteur sur la suggestion littéraire de l'auteur. Le *Richard Wagner* de René Dumesnil nous éduque au point de vue musical en même temps qu'il nous fait vivre la vie de son héros. On y voit Wagner sous ses multiples faces : musicien, écrivain, philosophe, homme, tout simplement avec ses déceptions, ses angoisses, ses amours et sa gloire. On comprend mieux la *Tétralogie* quand on sait que Wagner a écrit un livre, *Opéra et Drame* où il explique déjà les

moyens qu'il emploiera pour amalgamer poème et musique. Ses lettres à son ami Liszt nous instruisent sur ses recherches, ses espoirs et aussi sur son dégoût pour l'opéra italien avec ses livrets « infâmes » dont les compositeurs sont les esclaves. Dumesnil est un grand érudit mais, comme tous les grands, il n'étale pas son savoir sans raisons, son style est simple, évocateur et accessible à tous les publics.

Quand on hésite sur le « cas Wagner » on peut être certain d'être conquis par ce livre où la clairvoyance et la connaissance nous guident facilement à travers le dédale wagnérien.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

BANDOOLA

par le Colonel J.-H. Williams *(Fasquelle)*

C'est l'histoire d'un éléphant, l'un des plus beaux des forêts birmanes, contée depuis sa naissance quelques années avant le début du siècle jusqu'à sa mort mystérieuse pendant la dernière guerre (l'auteur croit qu'il fut tué par celui qui l'avait élevé et qui veillait sur lui depuis près de cinquante ans, à l'instant où l'homme et l'animal allaient être contraints de se séparer). Mais c'est aussi l'évocation des vingt-cinq années que le colonel Williams passa en Birmanie comme chef d'une exploitation forestière ; de quelques-uns de ses pittoresques collègues réduits, selon la parole de l'un d'eux, à choisir « entre deux démons : les femmes indigènes ou l'alcool » ; enfin de certains de ces bêtes qu'on nomme à la légère sauvages et dont la psychologie, presque humaine parfois, est si familière au narrateur.

Ce « supplément au Livre de la Jungle » est écrit avec le mélange d'humour discret, de poésie réaliste, de sensibilité à la nature et de virile tendresse pour la création tout entière dont les Anglais seuls ont le secret.

JACQUES DE RICAUMONT

LA PORTE DU CIEL

par Gertrud Von Le Fort *(Amiot-Dumont)*

Les difficiles relations entre la science et la foi : sujet abstrait et usé, des plus dangereux pour un romancier. Mais les vrais talents aiment le risque, ici surmonté avec une trompeuse facilité. Dans les papiers de famille d'une vieille maison allemande, un étudiant, une femme... et le lecteur découvrent ensemble un manuscrit qui relate la controverse entre Galilée et l'Inquisition. La guerre de 1940 finie, l'étudiant partira pour les Etats-Unis faire des recherches atomiques.

A trois cents ans d'intervalle, les mêmes questions se posent : pour conserver ses fidèles, l'Eglise doit-elle nier les grandes découvertes et condamner leurs auteurs ? Ces découvertes menacent-elles l'existence même de Dieu ?

Non, pense le jeune savant de notre époque : « Il nous est devenu bien difficile d'expliquer l'Univers sans faire intervenir un créateur. » Une chrétienne qui n'est ni sotte ni fanatique expose ses doutes, ses inquiétudes, tout en laissant à l'athée comme au croyant leur entière liberté.

NICOLE DUTREIL.

LES MAUVAIS ANGES

par Eric Jourdan *(La Pensée Moderne)*

Les Mauvais Anges dépeignent avec complaisance et minutie, dans un prétentieux charabia, les amours de deux adolescents homosexuels chez qui la perversion de l'instinct naturel se complique de sadisme et à l'occasion de bestialité. Des livres de ce genre ne sont pas seulement dégoûtants, mais ennuyeux. Il s'est toujours trouvé des éditeurs pour les publier. Cela n'est pas nouveau. Ce qui l'est c'est que deux préfaciers qui ont une situation dans les Lettres aient tenu à garantir la pureté d'intentions de l'auteur.

S. DE LA BAUME

NOTES INTER-ARTICLES

Cap sur la Provence, par l'amiral Lemonnier, p. 38. — *L'Opium des Intellectuels*, par Raymond Aron, p. 71. — *Causalité et accidents de la Découverte scientifique*, par R. Taton, p. 71. — *La Grande-Bretagne dans le Roman français 1914-1940*, par Marius-François Guyard, p. 92. — *Rimbaud ou le Génie impatient*, par Henri Mondor, p. 108. — *La France Inconnue*, par Georges Pillement, p. 122. — *D'Amsterdam à Jérusalem*, p. 122. — *L'Avenir du Travaillisme*, p. 182. — *La Première et Dernière Liberté*, par Krishnamurti, p. 182.

(Croquis et dessins de Brisac, Christian Bérard, Kropf, Graul Sala, Maroise, Claude, Tolmer, Louis Dubreuil, Pierre Dubreuil, Gaccia, Paul Brol et R. Cailleux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 3665-6-55.

GRASSET

Vient de paraître :

PÈRE POUGET

Logia - Propos et enseignements recueillis par Jacques CHEVALIER
in-16 soleil 685 fr.

CLAIRE SAINTE-SOLINE

d'Amour et d'Anarchie
Récit d'une femme de militant
in-8° couronne 490 fr

THOMAS SERCQ

Le Bord des Larmes, roman
in-8° couronne 540 fr.

HENRI D'AMFREVILLE

L'Homme nu, roman
in-8° couronne 540 fr.

Dr OTTO DIETRICH

Hitler démasqué
Traduit de l'allemand par PAUL STÉPHANO
in-16 soleil 630 fr.

Rappel :

RENÉ HÉRON DE VILLEFOSSE

Histoire de Paris, illustré 1.260 fr.

PIERRE DOMINIQUE

La Politique des Jésuites 675 fr.

ANDRÉ THÉRIVE

Les Voix du Sang, roman 540 fr.

GEORGES PILLEMENT

La France inconnue, illustré 840 fr.

BULLETIN DE PARIS
16 PAGES
parait le vendredi
ne prend pas ses lecteurs pour des imbéciles...
... et ses échos sensationnels !
chaque numéro est un bulletin de Victoire !

LES ANNALES

Sommaire de juillet

ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française
23, quai Conti : l'Académie française

GEORGES VAN PARYS
Musique et Cinéma

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
La vie d'Alexandre Dumas père
III. - La Tour de Nesle

MARCEL THIÉBAUT
De Jacques Perret à Boswell

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES
Numéro littéraire de juin-juillet 1955

Au sommaire

Une génération sans adieu, par Alfred BOURK.
Reportage et fiction : le roman allemand contemporain, par Franz SCHONAUER.
Thomas Mann et la politique, par Alfred ANDERSCH.
Ernst Jünger et le monde moderne, par Rudolf KRAMER-BADONI.
La nouvelle poésie, par Albert Arnold SCHOLL.
La littérature émigrée, par Albert BETTEX.

et des textes de

Theodor PLIEVIER; Heinrich BOLL, Claus HUBALEK, Wolfgang KOEPPEN, Kyra STROMBERG, Martin WALSER, Félix HARTLAUB, Friedrich LUFT.

des poèmes de

Wolfgang WEYRAUCH, Wolfgang BORCHERT, Helmuth DE HAAS, Friedrich HAGEN.

et

Regard sur la littérature d'Allemagne orientale, par Pierre GARNIER.

illustré de textes de

Stefan HERMLIN, KUBA, Peter HUCHEL, Louis FURNBERG.

Ce numéro : 300 francs

En vente chez les dépositaires de presse des principales villes de France et d'Afrique du Nord.

REVUE DOCUMENTS SECTEUR POSTAL 41.520 PAR B.C.M., PARIS

1905 - 1939

NOTRE TEMPS - NOTRE MONDE
NOTRE HISTOIRE,

celle de la grande crise du Libéralisme et du déclin de l'Europe occidentale — sont magistralement évoqués par **JACQUES PIRENNE**

dans son nouveau volume de

LES GRANDS COURANTS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE

qui vient de paraître aux

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

DEUX BONS GUIDES...

ÉMILE HENRIOT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MAITRES D'HIER ET CONTEMPORAINS

l'incomparable "COURRIER LITTÉRAIRE"

ROBERT KEMP

LA VIE DES LIVRES

un "ruissellement de joyaux"

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

...A SUIVRE AVEC CONFIANCE

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS (3 mois du 30 mai au 30 septembre).
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. — Coupon aller non valable du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER - AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer ; *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

NOUVEAUTÉS

LE PROCÈS DU MARÉCHAL NEY

par

René FLORIOT

" Une démonstration éblouissante et irréfutable de l'innocence du brave des braves "

★

LE COMTE D'ORSAY ET LADY BLESSINGTION

par

Élisabeth de GRAMONT

" Deux existences brillantes... Deux héros qui du temps du dandysme furent le pôle d'attraction du " Tout-Londres ".

★

LES AMOURS ET LES GUERRES DU MARÉCHAL MARMONT

par

Robert CHRISTOPHE

" Quatre-vingts années de coups de sabre, d'amours et de complots et, sur tout cela, la constante présence de Napoléon ".

★

NAPOLÉON EN CAMPAGNE

Tome III : *De WAGRAM A WATERLOO*

par

Marcel DUPONT

" Une peinture fascinante... les prodiges de cette minuscule armée de conscrits qui, lors de la campagne de France, faillit renverser la situation. »

Également parus : **Tome I** : *D'Arcole à Aboukir* - **Tome II** : *De Marengo à Essling*

Chaque volume broché
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

J U L L I A R D

JACQUES CHENEVIÈRE

LE BOUQUET DE LA MARIÉE

Jacques Chenevière est un excellent peintre de mœurs. D'une exactitude et d'une ammation qui n'excluent pas une fine ironie... quelle détente pour le lecteur de romans français !
André BILLY, de l'Académie Goncourt. - *Le Figaro.*

Le talent de M. Jacques Chenevière s'affirme dans un réalisme délicat. Cette délicatesse lui sera-t-elle reprochée comme peu conforme à nos mœurs et à nos goûts? J'apprécie pour ma part qu'il ait su la conserver et lui donner cet accent prenant.
Gérard BAUER, de l'Académie Goncourt. - *Le Journal d'Alger.*

Cet art consommé de la demi-teinte, de l'émotion maîtrisée, de la nuance qui semble fuir pour mieux s'imprimer dans la mémoire, Jacques Chenevière lui donne une forme aussi noble que fine.
Alain BOSQUET. - *La Table Ronde.*

Un volume..... 480 fr.
Edition de luxe..... 1.000 fr.

JEAN-PIERRE BIONDI

LE FIGURANT

roman

Un étudiant parisien dans l'action politique :
ses espoirs, ses joies, ses déboires.
Et une inoubliable peinture des rues de Paris.

Un volume .. .. 540 fr.

Du même auteur :
LA LIBERTÉ DE TOUS .. .. 480 fr.

RJ

PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Nouveautés :

LT-COLONEL F. O. MIKSCHE

Professeur à l'Institut des Hautes Études militaires de l'Armée portugaise

TACTIQUE DE LA GUERRE ATOMIQUE

RETOUR AUX TRANCHÉES ?

PRÉFACE DE L'INGÉNIEUR GÉNÉRAL COMBAUX

Un vol. in-8° de la *Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre* ..... 800 fr.

« Un esprit comme celui de Miksche ne pouvait manquer de s'attaquer au problème majeur, celui qui préoccupe tous les États-Majors du monde, et qui est de créer, sur les ruines des tactiques anciennes, bouleversées de fond en comble par l'irruption brutale des nouveaux armements atomiques, une tactique nouvelle. » Ingénieur général Combaux.

« Il faut souhaiter qu'une telle œuvre, qui remet en cause bien des concepts considérés comme intangibles, alimente la controverse. Ce sera son appât le plus fécond à la sauvegarde du monde libre. Elle n'aura besoin de rien d'autre pour agir. » Étienne Anthérieu (*Le Figaro*).

CONTRE-AMIRAL R. A. THEOBALD (R)

Commandant des destroyers à Pearl Harbor

LE SECRET DE PEARL HARBOR

(7 décembre 1941)

PRÉFACE DU CONTRE-AMIRAL KIMMEL,
ancien commandant de la Flotte du Pacifique,

ET DE L'AMIRAL DE LA FLOTTE W. F. HALSEY

Un vol. in-8° de la *Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre*, traduit par le capitaine de vaisseau R. Jouan (R.) ..... 600 fr.

« Un fait sans précédent dans l'Histoire. » Contre-amiral Theobald.

« Les études auxquelles s'est livré le contre-amiral Theobald l'ont conduit à conclure que, si nous n'étions pas prêts à Pearl Harbor, c'est parce qu'il était dans les intentions du Président Roosevelt de ne pas alerter la flotte des Hawaï. Il présente d'une manière facile à lire, précise et convaincante, les documents sur lesquels s'appuie cette conviction. » Contre-amiral Kimmel.

Réimpression :

T. E. LAWRENCE

LES SEPT PILIERS DE LA SAGESSE

Un vol. in-8° de 832 pages ..... 1.600 fr.

« Un livre unique. Je n'en connais pas de semblable dans la littérature d'aucun temps et d'aucun pays. » Marcel Brion.

« Un homme dont le destin, conduit par de mystérieuses voies, demeure l'un des plus attachants qu'il nous ait été donné de connaître. » Charly Guyot (*Journal de Genève*).

« Son style, ce superbe ton de lyrisme sec, cassant comme une voix au bord du sanglot. » *L'Express*.

Romans

MARIE-LAURE

LA CHAMBRE DES ÉCUREUILS

450 fr.

●

Collection « FEUX CROISÉS »

ROSALINA COELHO LISBOA

LES MOISSONS DE CAÏN

roman brésilien **690 fr.**

Préface d'ANDRÉ MAUROIS de l'Académie française

●

Souvenirs

PRINCESSE BIBESCO

de l'Académie royale de Belgique

LA VIE D'UNE AMITIÉ

Tome II

MA CORRESPONDANCE AVEC L'ABBÉ MUGNIER

1911-1944 **750 fr.**

●

Essais

Collection « Civilisation d'Hier et d'Aujourd'hui »

RAYMOND BLOCH

L'ART ET LA CIVILISATION ÉTRUSQUES

avec 83 illustrations **900 fr.**

PLON

PEYREFITTE

LES CLÉS DE SAINT PIERRE

Roman

100e mille

E.-J. FINBERT

CHIENS, CHATS ET AUTRES BÊTES

MICHELLE MAUROIS

ACCORD PARFAIT

MONIQUE BERLIOUX

MON SÉJOUR CHEZ MAO TSÉ-TOUNG

L'AVENTURE VÉCUE

GEORGES AUBIN

L'EMPREINTE DE LA VOILE

Grand Prix Littéraire de la Marine Marchande 1954

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

POUR LIRE CET ÉTÉ

PEARL BUCK

LES MONDES QUE J'AI CONNUS

R. PENN WARREN

LE GRAND SOUFFLE
roman

NEVIL SHUTE

L'ESCADRILLE DE LA REINE
roman

ISAK DINESEN

SEPT CONTES GOTHIQUES

JESSAMYN WEST

CRESS DELAHANTY
roman

ALFRED HAYES

LE PRIX DE L'AMOUR
roman

JOHN CALDWELL

LE PACIFIQUE CONTRE L'AMOUR
roman

P. de MENDELSSOHN

MARIANNE DE MA JEUNESSE
roman